

POÉSIES
DIVERSES
DE M. DE VOLTAIRE.


AROUET
DE VOLTAIRE.

CONTES

E T

POÉSIES DIVERSES

DE M. DE VOLTAIRE.

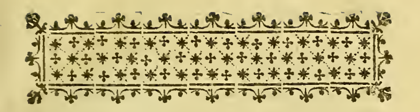


A LA HAYE,

Chez GOSSE Junior, Libraire.



M. DCC. LXXVII.



POÉSIES DIVERSES.

CONTES DE GUILLAUME VADÉ.

PRÉFACE DE CATHERINE VADÉ.

JE pleure encore la mort de mon cousin Guillaume Vadé, qui décéda, comme le fait *tout l'univers*, il y a quelques années. Il était attaqué de la petite vérole; je le gardais, & je lui disais en pleurant: Ah! mon cousin, voilà ce que c'est que de ne vous être pas fait inoculer! il en a coûté la vie à votre frère Antoine, qui était, comme vous, une des

lumières du ſiècle. Que voulez-vous que je vous diſe ? me répondit Guillaume : j'attendais la permiſſion de la Sorbonne, & je vois bien qu'il faut que je meure, pour avoir été trop ſcrupuleux.

L'état va faire une furieuſe perte, lui répondis-je. Ah ! s'écria Guillaume, Alexandre & frère Bertier ſont morts ; Sémiramis & la Fillon, Sophocle & Danchet ſont en pouſſière. — Oui, mon cher couſin, mais leurs grands noms demeurent à jamais : ne voulez-vous pas revivre dans la plus noble partie de vous-même ? ne m'accordez-vous pas la permiſſion de donner au public, pour le conſoler, les contes à dormir debout dont vous nous régalâtes l'année paſſée ? Ils faiſaient les délices de notre famille ; & Jerôme Carré, votre couſin iſſu de germain, faiſait preſque autant de cas de vos ouvrages que des ſiens : ils plairont ſans doute *à tout l'univers*, c'eſt-à-dire, à une trentaine de lecteurs qui n'auront rien à faire.

Guillaume n'avait pas de ſi hautes prétentions; il me dit avec une humilité convenable à un auteur, mais bien rare : Ah ! ma couſine, penſez-vous que dans les quatre-vingt dix mille brochures imprimées à Paris depuis dix ans, mes opuſcules puiſſent trouver place, & que je puiſſe ſurnager ſur le fleuve de l'oubli qui engloutit tous les jours tant de belles choſes ?

Quand vous ne vivriez que quinze jours après votre mort, lui dis-je, ce ferait toujours beaucoup; il y a très-peu de perfonnes qui jouiffent de cet avantage. Le deftin de la plupart des hommes eft de vivre ignorés, & ceux qui ont fait le plus de bruit, font quelquefois oubliés le lendemain de leur mort; vous ferez diftingué de la foule, & peut-être même le nom de Guillaume Vadé ayant l'honneur d'être imprimé dans un ou deux journaux, pourra paffer à la dernière poftérité. Sous quel titre voulez-vous que j'imprime vos *opufcules?* Ma coufine, me dit-il, je crois que le nom de *fadaifes* eft le plus convenable; la plupart des chofes qu'on fait, qu'on dit, & qu'on imprime, méritent affez ce titre.

J'admirai la modeftie de mon coufin, & j'en fus extrêmement attendrie. Jerôme Carré arriva alors dans la chambre. Guillaume fit fon teftament, par lequel il me laiffait maîtreffe abfolue de fes manufcrits. Jérôme & moi lui demandâmes où il voulait être enterré; & voici la réponfe de Guillaume, qui ne fortira jamais de ma mémoire.

« Je fens bien que n'ayant été élevé dans ce » monde à aucune des dignités qui nourriffent les » grands fentimens, & qui élèvent l'homme au » deffus de lui-même; n'ayant été ni confeiller » du roi, ni échevin ni marguillier, on me

» traitera après ma mort avec très-peu de céré-
» monie. On me jettera dans les charniers Saints-
» Innocens, & on ne mettra ſur ma foſſe qu'une
» croix de bois qui aura déjà ſervi à d'autres ;
» mais j'ai toujours aimé ſi tendrement ma patrie,
» que j'ai beaucoup de répugnance à être enterré
» dans un cimetière. Il eſt certain qu'étant mort
» de la maladie qui m'attaque, je puerai horri-
» blement. Cette corruption de tant de corps qu'on
» enſevelit à Paris dans les égliſes, ou auprès des
» égliſes, infecte néceſſairement l'air; &, comme
» dit très à propos le jeune Ptolomée, en déli-
» bérant s'il recevra Pompée chez lui,

. . . . Ces troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reſte des vivans.

» Cette ridicule & odieuſe coutume de paver les
» égliſes de morts, cauſe dans Paris, tous les ans,
» des maladies épidémiques, & il n'y a point de
» défunt qui ne contribue plus ou moins à em-
» peſter ſa patrie. Les Grecs & les Romains étaient
» bien plus ſages que nous: leur ſépulture était hors
» des villes; & il y a même aujourd'hui pluſieurs
» pays en Europe où cette ſalutaire coutume eſt
» établie. Quel plaiſir ne ferait-ce pas pour un
» bon citoyen d'aller engraiſſer, par exemple,
» la ſtérile plaine des Sablons, & de contri-
» buer à faire naître des moiſſons abondantes! Les

» générations deviendraient utiles les unes aux » autres par ce prudent établiſſement; les villes » feraient plus ſaines, les terres plus fécondes. » En vérité, je ne puis m'empêcher de dire qu'on » manque de police pour les vivans & pour les » morts. »

Guillaume parla long-tems ſur ce ton. Il avait de grandes vues pour le bien public, & il mourut en parlant, ce qui eſt une preuve évidente de génie.

Dès qu'il fut paſſé, je réſolus de lui faire des obſèques magnifiques, dignes du grand nom qu'il avait acquis dans le monde. Je courus chez les plus fameux libraires de Paris, je leur propoſai d'acheter les œuvres poſthumes de mon couſin Guillaume; j'y joignis même quelques belles diſſertations de ſon frère Antoine, & quelques morceaux de ſon couſin iſſu de germain Jérôme Carré. J'obtins trois louis d'or comptant, ſomme que jamais Guillaume n'avait poſſédée dans aucun tems de ſa vie. Je fis imprimer des billets d'enterrement, je priai tous les beaux eſprits de Paris d'honorer de leur préſence le ſervice que je commandai pour le repos de l'ame de Guillaume; aucun ne vint. Je ne pus aſſiſter au convoi, & Guillaume fut inhumé ſans que perſonne en ſût rien. C'eſt ainſi qu'il avait vécu; car, encore qu'il eût enrichi la foire de pluſieurs opéra comiques qui firent

l'admiration de tout Paris, on jouiſſait des fruits de ſon génie, & on négligeait l'auteur : c'eſt ainſi (comme dit le divin Platon) qu'on ſuce l'orange, & qu'on jette l'écorce ; qu'on cueille les fruits de l'arbre, & qu'on l'abat enſuite. J'ai toujours été frappée de cette ingratitude.

Quelque tems après le décès de Guillaume Vadé, nous perdîmes notre bon parent & ami Jérôme Carré, ſi connu en ſon tems par la comédie de *l'Écoſſaiſe*, qu'il diſait avoir traduite pour l'avancement de la littérature honnête : je crois qu'il eſt de mon devoir d'inſtruire le public de la détreſſe où ſe trouvoit Jérôme dans les derniers jours de ſa vie ; voici comme il s'en ouvrit en ma préſence à frère Giroflée ſon confeſſeur.

Vous ſavez, dit-il, qu'à mon baptême on me donna pour patrons St. Jerôme, St. Thomas, & St. Raimond de Pennaford, & que quand j'eus le bonheur de recevoir la confirmation, on ajouta à mes trois patrons St. Ignace de Loyola, St. François Xavier, St. François de Borgia, & St. Régis, tous jéſuites ; de ſorte que je m'appelle Jerôme-Thomas-Raimond-Ignace-Xavier-François-Régis Carré. J'ai cru long-tems qu'avec tant de noms je ne pouvais manquer de rien ſur terre : ah ! frère Giroflée, que je me ſuis trompé ! Il faut qu'il en ſoit des patrons comme des valets ; plus

on en a, plus on eſt mal ſervi. Mais voyez, s'il vous plaît, quelle eſt ma *déconvenue* (car ce mot eſt très-bon, quoi qu'en diſe un poliſſon; Montagne, Marot, & pluſieurs auteurs très-facétieux en font ſouvent uſage; il eſt même dans le dictionnaire de l'académie). Voici donc mon aventure.

On chaſſe les révérends pères jéſuiſtes, ou jéſuites, pource que leur inſtitut eſt pernicieux, contraire à tous les droits des rois & de la ſociété humaine, &c. &c. Or Ignace de Loyola ayant créé cet inſtitut appellé *Régime*, après s'être fait feſſer au collège de ſainte Barbe; Xavier, François Borgia, Régis, ayant vécu dans ce régime, il eſt clair qu'ils ſont tous également répréhenſibles, & que voilà quatre ſaints qu'il faut néceſſairement que je donne à tous les diables.

Cela m'a fait naître quelques ſcrupules ſur ſaint Thomas & ſaint Raimond de Pennafort. J'ai lu leurs ouvrages, & j'ai été confondu, quand j'ai vu dans Thomas & dans Raimond à-peu-près les mêmes paroles que dans Buſembaum. Je me ſuis défait auſſitôt de ces deux patrons, & j'ai brûlé leurs livres.

Je me ſuis vu ainſi réduit au ſeul nom de Jérôme; mais ce Jérôme, le ſeul patron qui me reſtait, ne m'a pas été plus utile que les autres:

eſt-ce que Jerôme n'aurait pas de crédit en paradis? J'ai conſulté ſur cette affaire un très-ſavant homme; il m'a dit que Jerôme était le plus colère de tous les hommes; qu'il avait dit de groſſes injures au ſaint évêque de Jéruſalem Jean, & au ſaint prêtre Rufin; que même il appella celui-ci *hydre* & *ſcorpion*, & qu'il l'inſulta après ſa mort: il m'a montré les paſſages. Je me vois obligé de renoncer enfin à Jérôme, & de m'appeller Carré tout court, ce qui eſt bien déſagréable.

C'eſt ainſi que Carré dépoſait ſa douleur dans le ſein de frère Giroflée, lequel lui répondit: Vous ne manquerez pas de ſaints, mon cher enfant; prenez St. François d'Aſſiſe. Non, fit Carré; ſa femme de neige me donneroit quelquefois des envies de rire, & ceci eſt une affaire ſérieuſe. Hé bien, prenez St. Dominique. — Non, il eſt l'auteur de l'inquiſition. — Voulez-vous de St. Bernard? — Il a trop perſécuté ce pauvre Abeilard qui avoit plus d'eſprit que lui, & il ſe mêlait de trop d'affaires. Donnez-moi un patron qui ait été ſi humble, que perſonne n'en ait jamais entendu parler; voilà mon ſaint.

Frère Giroflée lui remontra l'impoſſibilité d'être canoniſé & ignoré; il lui donna la liſte de pluſieurs autres patrons que notre ami ne connaiſſait pas, ce qui revenait au même; mais à chaque ſaint

qu'il propofait, il demandait quelque chofe pour fon couvent; car il favait que Carré avait de l'argent. Jerôme Carré lui fit alors ce conte qui m'a paru curieux.

Il y avait autrefois un roi d Efpagne qui avait promis de diftribuer des aumônes confidérables à tous les habitans d'auprès de Burgos, qui avaient été ruinés par la guerre. Ils vinrent aux portes du palais; mais les huiffiers ne voulurent les laiffer entrer qu'à condition qu'ils partageraient avec eux. Le bon-homme Cardéro fe préfenta le premier au monarque, fe jeta à fes pieds, & lui dit: Grand roi, je fupplie votre alteffe royale de faire donner à chacun de nous cent coups d'étrivières. Voilà une plaifante demande, dit le roi; pourquoi me faites-vous cette prière? C'eft, dit Cardéro, que vos gens veulent abfolument avoir la moitié de ce que vous nous donnerez. Le roi rit beaucoup, & fit un préfent confidérable à Cardéro. Delà vint le proverbe, *qu'il vaut mieux avoir affaire à Dieu qu'à fes faints.*

C'eft avec ces fentimens que paffa de cette vie à l'autre mon cher Jérôme Carré, dont je joins ici quelques opufcules à ceux de Guillaume; & je me flatte que meffieurs les Parifiens, pour qui Vadé & Carré ont toujours travaillé, me pardonneront ma préface.

Catherine Vadé.

CE QUI PLAIT
AUX DAMES.

Or maintenant que le beau Dieu du jour
Des Africains va brûlant la contrée,
Qu'un cercle étroit chez nous borne ſon tour;
Et que l'hiver alonge la ſoirée;
Après ſouper, pour vous déſennuyer,
Mes chers amis, écoutez une hiſtoire,
Touchant un pauvre & noble chevalier,
Dont l'aventure eſt digne de mémoire.
Son nom étoit meſſire Jean Robert,
Lequel vivait ſous le roi Dagobert.

Il voyagea devers Rome la ſainte,
Qui ſurpaſſait la Rome des Céſars;
Il rapportait de ſon auguſte enceinte,
Non des lauriers cueillis aux champs de Mars;
Mais des agnus avec des indulgences,
Et des pardons, & de belles diſpenſes:
Mon chevalier en était tout chargé,
D'argent fort peu; car dans ces tems de criſe
Tout paladin fut très-mal partagé;
L'argent n'allait qu'aux mains des gens d'égliſe.

Sire Robert poſſédait pour tout bien
Sa vieille armure, un cheval & ſon chien;

Mais il avait reçu pour apanage
Les dons brillans de la fleur du bel âge,
Force d'Hercule, & grace d'Adonis,
Dons fortunés qu'on prise en tout pays.

Comme il était assez près du Lutèce,
Au coin d'un bois qui borde Charenton,
Il apperçut la fringante Marton,
Dont un ruban nouait la blonde tresse :
Sa taille est leste, & son petit jupon
Laisse entrevoir sa jambe blanche & fine.
Robert avance ; il lui trouve une mine
Qui tenterait les saints du paradis.
Un beau bouquet de roses & de lis
Est au milieu de deux pommes d'albâtre,
Qu'on ne voit point sans en être idolâtre;
Et de son teint la fleur & l'incarnat,
De son bouquet auraient terni l'éclat.
Pour dire tout, cette jeune merveille
A son giron portait une corbeille,
Et s'en allait, avec tous ses attraits,
Vendre au marché du beurre & des œufs frais.
Sire Robert, ému de convoitise,
Descend d'un saut, l'accolle avec franchise :
J'ai vingt écus, dit-il, dans ma valise,
C'est tout mon bien ; prenez encor mon cœur;
Tout est à vous. C'est pour moi trop d'honneur,
Lui dit Marton. Robert presse la belle,
La fait tomber, & tombe aussitôt qu'elle,

Et la renverse, & casse tous ses œufs.
Comme il cassait, son cheval ombrageux,
Épouvanté de la fière bataille,
Au loin s'écarte, & fuit dans la broussaille.
De Saint-Denis un moine survenant,
Monte dessus, & trotte à son couvent.

Enfin, Marton rajustant sa coëffure,
Dit à Robert: Où sont mes vingt écus?
Le chevalier tout pantois & confus,
Cherchant en vain sa bourse & sa monture,
Veut s'excuser; nulle excuse ne sert;
Marton ne peut digérer son injure,
Et va porter sa plainte à Dagobert:
Un chevalier, dit-elle, m'a pillée,
Et violée, & sur-tout point payée.
Le sage prince à Marton répondit:
C'est de viol que je vois qu'il s'agit;
Allez plaider devant ma femme Berthe:
En tel procès la reine est très-experte;
Bénignement elle vous recevra,
Et sans délai justice se fera.

Marton s'incline, & va droit à la reine.
Berthe étoit douce, affable, accorte, humaine;
Mais elle avait de la sévérité
Sur le grand point de la pudicité.
Elle assembla son conseil de dévotes.
Le chevalier sans éperons, sans bottes,

La tête nue & le regard baiſſé,
Leur avoua ce qui s'était paſſé;
Que vers Charonne il fut tenté du diable;
Qu'il ſuccomba; qu'il ſe ſentoit coupable;
Qu'il en avait un très-pieux remord:
Puis il reçut ſa ſentence de mort.

Robert était ſi beau, ſi plein de charmes,
Si bien tourné, ſi frais & ſi vermeil,
Qu'en le jugeant, la reine & ſon conſeil
Lorgnaient Robert & répandoient des larmes;
Marton de loin dans un coin ſoupira:
Dans tous les cœurs la pitié trouva place.
Berthe au conſeil alors remémora
Qu'au chevalier on pouvait faire grace,
Et qu'il vivrait pour peu qu'il eût d'eſprit;
Car vous ſavez que notre loi preſcrit
De pardonner à qui pourra nous dire
Ce que la femme en tous les tems deſire;
Bien entendu qu'il explique le cas
Très-nettement, & ne nous fâche pas.

La choſe étant au conſeil expoſée,
Fut à Robert auſſitôt propoſée.
La bonne Berthe, afin de le ſauver,
Lui concéda huit jours pour y rêver.
Il fit ferment aux genoux de la reine,
De comparaître au bout de la huitaine;
Remercia du décret lénitif,
Prit congé d'elle, & partit tout penſif.

Comment nommer, difait-il en lui-même,
Très-nettement ce que toute femme aime,
Sans la fâcher ? La reine & fon fénat
Ont aggravé mon trop piteux état.
J'aimerais mieux, puifqu'il faut que je meure,
Que fans délai l'on m'eût pendu fur l'heure.

Dans fon chemin, Dès que Robert trouvait
Ou femme, ou fille, il priait la paffante
De lui conter ce que plus elle aimait :
Toutes faifaient réponfe différente,
Toutes mentaient ; nulle n'allait au fait.
Sire Robert au diable fe donnait.

Déjà fept fois l'aftre qui nous éclaire
Avait doré les bords de l'hémifphère,
Quand, fur un pré, fous des ombrages frais,
Il vit de loin vingt beautés raviffantes
Danfant en rond : leurs robes voltigeantes
Étaient à peine un voile à leurs attraits ;
Le doux Zéphire, en fe jouant auprès,
Laiffait flotter leurs treffes ondoyantes ;
Sur l'herbe tendre elles formaient leurs pas,
Rafant la terre, & ne la touchant pas.
Robert approche, & du moins il efpère
Les confulter fur la maudite affaire :
En un moment tout difparaît, tout fuit.

Le jour baiffait, à peine il étoit nuit ;
Il ne vit plus qu'une vieille édentée,

Au teint de ſuie, à la taille écourtée,
Pliée en deux, s'appuyant d'un bâton :
Son nez pointu touche à ſon court menton ;
D'un rouge brun ſa paupière eſt bordée ;
Quelques crins blancs couvrent ſon noir chignon ;
Un vieux tapis qui lui ſert de jupon,
Tombe à moitié ſur ſa cuiſſe ridée.
Elle fit peur au brave chevalier.

Elle l'accoſte, & d'un ton familier
Lui dit : Mon fils, je vois à votre mine
Que vous avez un chagrin qui vous mine.
Apprenez-moi vos tribulations.
Nous ſouffrons tous ; mais parler nous ſoulage :
Il eſt encor des conſolations.
J'ai beaucoup vu ; le ſens vient avec l'âge.
Aux malheureux quelquefois mes avis
Ont fait du bien, quand on les a ſuivis.

Le chevalier lui dit : Hélas ! ma bonne,
Je vais cherchant des conſeils, mais en vain :
Mon heure arrive, & je dois en perſonne,
Sans plus attendre, être pendu demain,
Si je ne dis à la reine, à ſes femmes,
Sans les fâcher, ce qui plaît tant aux dames.

La vieille alors lui dit : Ne craignez rien ;
Puiſque vers moi le bon Dieu vous envoie,
Croyez, mon fils, que c'eſt pour votre bien.
Devers la cour cheminez avec joie ;

Allons enſemble, & je vous apprendrai
Ce grand ſecret de vous tant deſiré.
Mais jurez-moi qu'en me devant la vie,
Vous ſerez juſte, & que de vous j'aurai
Ce qui me plaît & qui fait mon envie.
L'ingratitude eſt un crime odieux.
Faites ſerment, jurez par mes beaux yeux
Que vous ferez tout ce que je deſire.
Le bon Robert le jura, non ſans rire.
Ne riez point, rien n'eſt plus ſérieux,
Reprit la vieille : & les voilà tous deux
Qui côte-à-côte arrivent en préſence
De reine Berthe, & de la cour de France.

Incontinent le conſeil aſſemblé,
La reine aſſiſe, & Robert appellé :
Je ſais, dit-il, votre ſecret, meſdames.
Ce qui vous plaît en tous lieux, en tout tems,
N'eſt pas toujours d'avoir beaucoup d'amans;
Mais fille ou femme, ou veuve, ou laide, ou belle,
Ou pauvre, ou riche, ou galante, ou cruelle,
La nuit, le jour, veut être, à mon avis,
Tant qu'elle peut, la maîtreſſe au logis :
Il faut toujours que la femme commande,
C'eſt là ſon goût; ſi j'ai tort, qu'on me pende.

Comme il parlait, tout le conſeil conclut
Qu'il parlait juſte, & qu'il touchait au but.
Robert abſous baiſait la main de Berthe,
Quand de haillons & de fange couverte,

Au pied du trône on vit notre fans-dent
Criant juftice, & la preffe fendant :
On lui fait place, & voici fa harangue.

O reine Berthe ! ô beauté dont la langue
Ne prononça jamais que vérité !
Vous dont l'efprit connoît toute équité,
Vous dont le cœur s'ouvre à la bienfaifance !
Ce paladin ne doit qu'à ma fcience
Votre fecret ; il ne vit que par moi.
Il a juré mes beaux yeux & fa foi
Que j'obtiendrais de lui ce que j'efpère ;
Vous êtes jufte, & j'attends mon falaire.

Il eft très-vrai, dit Robert, & jamais
On ne me vit oublier les bienfaits ;
Mais vingt écus, mon cheval, mon bagage ;
Et mon armure, étaient tout mon partage ;
Un moine noir a, par dévotion,
Saifi le tout quand j'affaillis Marton ;
Je n'ai plus rien, & malgré ma juftice,
Je ne faurais payer ma bienfaictrice.

La reine dit : Tout vous fera rendu ;
On punira votre voleur tondu.
Votre fortune en trois parts divifée ;
Fera trois lots juftement compenfés :
Les vingt écus, à Marton la léfée
Sont dus de droit, & pour fes œufs caffés ;

La bonne vieille aura votre monture;
Et vous, Robert, vous aurez votre armure.

La vieille dit: Rien n'eſt plus généreux;
Mais ce n'eſt pas ſon cheval que je veux;
Rien de Robert ne me plaît que lui-même;
C'eſt ſa valeur & ſes graces que j'aime:
Je veux régner ſur ſon cœur amoureux;
De ce tréſor ma tendreſſe eſt jalouſe:
Entre mes bras Robert doit vivre heureux;
Dès cette nuit je prétends qu'il m'épouſe.

A ce diſcours que l'on n'attendait pas,
Robert glacé laiſſe tomber ſes bras;
Puis fixement contemplant la figure
Et les haillons de notre créature,
Dans ſon horreur il recula trois pas,
Signa ſon front; & d'un ton lamentable,
Il s'écriait: Ai-je donc mérité
Ce ridicule & cette indignité?
J'aimerais mieux que votre majeſté
Me fiançât à la mère du diable.
La vieille eſt folle, elle a perdu l'eſprit.

Lors tendrement notre ſans-dent reprit:
Vous le voyez, ô reine! il me mépriſe;
Il eſt ingrat; les hommes le ſont tous:
Mais je vaincrai ſes injuſtes dégoûts;
De ſa beauté j'ai l'ame trop épriſe,

Je l'aime trop pour qu'il ne m'aime pas :
Le cœur fait tout : j'avoue avec franchiſe
Que je commence à perdre mes appas ;
Mais j'en ferai plus tendre & plus fidelle :
On en vaut mieux, on orne ſon eſprit,
On fait penſer ; & Salomon a dit
Que femme ſage eſt plus que femme belle.
Je ſuis bien pauvre ; eſt-ce un ſi grand malheur ?
La pauvreté n'eſt point un déshonneur.
N'eſt-on content que ſur un lit d'ivoire ?
Et vous, madame, en ce palais de gloire,
Quand vous couchez côte-à-côte du roi,
Dormez-vous mieux, aimez-vous mieux que moi ?
De Philémon vous connaiſſez l'hiſtoire :
Amant aimé, dans le coin d'un taudis,
Juſqu'à cent ans il careſſa Baucis.
Les noirs chagrins, enfans de la vieilleſſe,
N'habitent point ſous nos ruſtiques toits ;
Le vice fuit où n'eſt point la molleſſe.
Nous ſervons Dieu, nous égalons les rois ;
Nous ſoutenons l'honneur de vos provinces ;
Nous vous faiſons de vigoureux ſoldats.
Et, croyez-moi, pour peupler vos états,
Les pauvres gens valent mieux que vos princes.
Que ſi le ciel à mes chaſtes deſirs
N'accorde pas le bonheur d'être mère,
Les fleurs du moins ſans les fruits peuvent plaire ;
On me verra, juſqu'à mon dernier jour,
Cueillir les fleurs de l'arbre de l'amour,

La décrépite, en parlant de la ſorte,
Charma le cœur des dames du palais.
On adjugea Robert à ſes attraits ;
De ſon ſerment la ſainteté l'emporte
Sur ſon dégoût. La dame encor voulut
Être à cheval, entre ſes bras menée,
A ſa chaumière, où ce noble hyménée
Doit s'achever dans la même journée ;
Et tout fut fait comme à la vieille il plut.

Le chevalier ſur ſon cheval remonte,
Prend triſtement ſa femme entre ſes bras ;
Saiſi d'horreur & rougiſſant de honte,
Tenté cent fois de la jeter à bas,
De la noyer ; mais il ne le fit pas,
Tant des devoirs de la chevalerie
La loi ſacrée était alors chérie.

Sa tendre épouſe, en trottant avec lui,
Lui rappellait les exploits de ſa race,
Lui racontait comment le grand Clovis
Aſſaſſina trois rois de ſes amis ;
Comment du ciel il mérita la grace.
Elle avait vu le beau pigeon béni,
Du haut des cieux apportant à Rémi
L'ampoule ſainte & la céleſte chrême
Dont ce grand roi fut oint dans ſon baptême.
Elle mêlait à ſes narrations
Des ſentimens & des réflexions,

Des

Des traits d'efprit & de morale pure,
Qui, fans couper le fil de l'aventure,
Faifaient penfer l'auditeur attentif,
Et l'inftruifaient, mais fans l'air inftructif.
Le bon Robert, à toutes ces merveilles,
Le cœur ému, prêtait fes deux oreilles,
Tout délecté quand fa femme parlait,
Prêt à mourir quand il la regardait.

L'étrange couple arrive à la chaumière
Que poffédait l'affreufe aventurière.
Elle fe trouffe, & de fa fale main
De fon époux arrange le feftin;
Frugal repas fait pour ce premier âge,
Plus célébré qu'imité par le fage.
Deux ais pourris fur trois pieds inégaux,
Formaient la table où les époux foupèrent,
A peine affis fur deux minces treteaux:
Du trifte époux les regards fe baifsèrent.
La décrépite égaya le repas
Par des propos plaifans & délicats,
Par de bons mots, qui piquent & qu'on aime;
Si naturels, que l'on croirait foi-même
Les avoir dits. Robert fut fi content,
Qu'il en fourit, & qu'il crut un moment
Qu'elle pouvait lui paraître moins laide.
Elle voulut, quand le fouper finit,
Que fon époux vînt avec elle au lit.
Le défefpoir, la fureur le pofsède

A cette crise : il souhaite la mort ;
Mais il se couche, il se fait cet effort ;
Il l'a promis, le mal est sans remède.

Ce n'était point deux sales demi-draps,
Percés de trous & rongés par les rats,
Mal étendus sur de vieilles javelles,
Mal recousus encor par des ficelles,
Qui révoltaient le guerrier malheureux ;
Du saint hymen les devoirs rigoureux
S'offraient à lui sous un aspect horrible.
Le ciel, dit-il, voudrait-il l'impossible ?
A Rome, on dit que la grace d'en-haut
Donne à la fois le vouloir & le faire ;
La grace & moi nous sommes en défaut.
Par son esprit ma femme a de quoi plaire,
Son cœur est bon ; mais, dans le grand conflit,
Peut-on jouir du cœur ou de l'esprit ?
Ainsi parlant le bon Robert se jette
Froid comme glace, au bord de sa couchette ;
Et pour cacher son cruel déplaisir,
Il feint qu'il dort, mais il ne peut dormir.

La vieille alors lui dit d'une voix tendre,
En le pinçant : Ah ! Robert, dormez-vous ?
Charmant ingrat, cher & cruel époux,
Je suis rendue, hâtez-vous de vous rendre ;
De ma pudeur les timides accens
Sont subjugués par la voix de mes sens.

Régnez fur eux ainfi que fur mon ame.
Je meurs, je meurs. Ciel, à quoi réduis-tu
Mon naturel qui combat ma vertu ?
Je me diffous, je brûle, je me pâme;
Ah ! le plaifir m'enivre malgré moi;
Je n'en peux plus : faut-il mourir fans toi ?
Va, je le mets deffus ta confcience.

Robert avait un fonds de complaifance,
Et de candeur & de religion;
De fon époufe il eut compaffion.
Hélas ! dit-il, j'aurais voulu, madame,
Par mon ardeur égaler votre flamme;
Mais que pourrai-je ? Allez, vous pourrez tout;
Reprit la vieille; il n'eft rien, à votre âge,
Dont un grand cœur enfin ne vienne à bout,
Avec des foins, de l'art & du courage.
Songez combien les dames de la cour
Célébreront ce prodige d'amour.
Je vous parais peut-être dégoûtante,
Un peu ridée, & même un peu puante;
Cela n'eft rien pour des héros bien nés :
Fermez les yeux, & bouchez-vous le nez.

Le chevalier, amoureux de la gloire,
Voulut enfin tenter cette victoire;
Il obéit, & fe piquant d'honneur,
N'écoutant plus que fa rare valeur,
Aidé du ciel, trouvant dans fa jeuneffe

Ce qui tient lieu de beauté, de tendresse,
Fermant les yeux, se mit à son devoir.

C'en est assez, lui dit sa tendre épouse;
J'ai vu de vous ce que j'ai voulu voir;
Sur votre cœur j'ai connu mon pouvoir:
De ce pouvoir ma gloire était jalouse.
J'avais raison, convenez-en, mon fils;
Femme toujours est maîtresse au logis.
Ce qu'à jamais, Robert, je vous demande,
C'est qu'à mes soins vous vous laissiez guider;
Obéissez, mon amour vous commande
D'ouvrir les yeux & de me regarder.

Robert regarde, il voit à la lumière
De cent flambeaux, sur vingt lustres placés,
Dans un palais, qui fut cette chaumière,
Sous des rideaux de perles rehaussés,
Une beauté dont le pinceau d'Apelle
Ou de Vanlo, ni le ciseau fidelle
Du bon Pigal, le Moine, ou Phidias,
N'auroient jamais imité les appas.
C'était Vénus, mais Vénus amoureuse,
Telle qu'elle est quand, les cheveux épars,
Les yeux noyés dans sa langueur heureuse,
Entre ses bras elle attend le Dieu Mars.

Tout est à vous, ce palais & moi-même,
Jouissez-en, dit-elle à son vainqueur;

Vous n'avez point dédaigné la laideur,
Vous méritez que la beauté vous aime.

Or maintenant j'entends mes auditeurs
Me demander quelle étoit cette belle
De qui Robert eut les tendres faveurs.
Mes chers amis, c'était la fée Urgelle,
Qui, dans fon tems protégea nos guerriers;
Et fit du bien aux pauvres chevaliers.

O l'heureux tems que celui de ces fables,
Des bons démons, des efprits familiers,
Des farfadets, aux mortels fecourables!
On écoutait tous ces faits admirables
Dans fon château, près d'un large foyer:
Le père & l'oncle, & la mère & la fille,
Et les voifins & toute la famille,
Ouvraient l'oreille à monfieur l'aumônier,
Qui leur faifait des contes de forcier.

On a banni les démons & les fées;
Sous la raifon les graces étouffées,
Livrent nos cœurs à l'infipidité;
Le raifonner triftement s'accrédite;
On court, hélas! après la vérité:
Ah! croyez-moi, l'erreur a fon mérite.

L'ÉDUCATION

D'UN PRINCE.

Puisque le Dieu du jour, en ses douze voyages,
Habite triſtement ſa maiſon du Verſeau,
Que les monts ſont encor aſſiégés des orages,
Et que nos prés rians ſont engloutis ſous l'eau,
Je veux au coin du feu vous faire un nouveau conte;
Nos loiſirs ſont plus doux par nos amuſemens.
Je ſuis vieux, je l'avoue, & je n'ai point de honte
De goûter avec vous le plaiſir des enfans.

Dans Bénévent jadis régnait un jeune prince,
Plongé dans la molleſſe, ivre de ſon pouvoir,
Élevé comme un ſot, & ſans en rien ſavoir,
Mépriſé des voiſins, haï dans ſa province.
Deux fripons gouvernaient cet état aſſez mince;
Ils avaient abruti l'eſprit de monſeigneur,
Aidés dans ce projet par ſon vieux confeſſeur.
Tous trois ſe relayaient. On lui faiſait accroire
Qu'il avait des talens, des vertus, de la gloire;
Qu'un duc de Bénévent, dès qu'il était majeur,
Était du monde entier l'amour & la terreur;
Qu'il pouvait conquérir l'Italie & la France;
Que ſon tréſor ducal regorgeait de finance,
Qu'il avait plus d'argent que n'en eut Salomon,
Sur ſon terrain pierreux du torrent de Cédron.

Alamon (c'eſt le nom de ce prince imbécille)
Avalait cet encens, & lourdement tranquille,
Entouré de bouffons, & d'inſipides jeux,
Quand il avait dîné, croyait ſon peuple heureux.

Il reſtait à la cour un brave militaire,
Emon, vieux ſerviteur de feu prince ſon père;
Qui, n'étant point payé, lui parlait librement,
Et prédiſait malheur à ſon gouvernement.
Les miniſtres jaloux, qui bientôt le craignirent,
De ce pauvre honnête homme aiſément ſe défirent.
Emon fut exilé; le maître n'en ſut rien.
Le vieillard, confiné dans une métairie,
Cultivait ſagement ſes amis & ſon bien,
Et pleurait à la fois ſon maître & ſa patrie.
Alamon, loin de lui, laiſſait couler ſa vie
Dans l'inſipidité de ſes molles langueurs.
Des ſots Bénéventins quelquefois les clameurs
Frappaient pour un moment ſon ame appeſantie;
Ce bruit ſourd & lointain, qu'avec peine il entend,
S'affaiblit dans ſa courſe, & meurt en arrivant.
Le poids de la miſère accablait la province;
Elle était dans les pleurs, Alamon dans l'ennui;
Les tyrans triomphaient. Dieu prit pitié de lui;
Il voulut qu'il aimât, pour en faire un bon prince.

Il vit la jeune Amide, il la vit, l'entendit;
Il commença de vivre, & ſon cœur ſe ſentit.
Il était beau, bien fait, & dans l'âge de plaire.
Son confeſſeur madré découvrit le myſtère,

Il en fit un ſcrupule à ſon ſot pénitent,
D'autant plus timoré qu'il était ignorant:
Et les deux ſcélérats qui tremblaient que leur maître
Ne ſe connût un jour, & vînt à les connaître,
Envoyèrent Amide avec le pauvre Emon.
Elle fit ſon paquet, & le trempa de larmes.
On n'oſait réſiſter. Le timide Alamon,
Vainement attendri, s'arrachait à ſes charmes;
Car ſon eſprit flottant, d'un vain remords touché,
Commençant à s'ouvrir, n'était point débouché.

Comme elle allait partir, on entend: Bas les armes,
A la fuite, à la mort, combattons, tout périt,
Alla, San Germano, Mahomet, Jeſus-Chriſt.
On voit un peuple entier fuyant de place en place:
Un guerrier en turban, plein de force & d'audace,
Suivi de Muſulmans, le cimeterre en main,
Sur des morts entaſſés ſe frayant un chemin,
Portant dans le palais le fer avec les flammes,
Égorgeait les maris, mettait à part les femmes.
Cet homme avait marché de Cume à Bénévent,
Sans que le miniſtère en eût le moindre vent;
La mort le dévançait; & dans Rome la ſainte,
Saint Pierre, avec ſaint Paul, était tranſi de crainte.
C'était, mes chers amis, le ſuperbe Abdala,
Pour corriger l'égliſe envoyé par Alla.

Dès qu'il fut au palais, tout fut mis dans les chaînes;
Princes, moines, valets, miniſtres, capitaines,

Tels que les fils d'Io, l'un à l'autre attachés,
Sont portés dans un char aux plus voisins marchés;
Tels étaient monseigneur & ses référendaires,
Enchaînés par les pieds avec le confesseur,
Qui, toujours se signant, & disant ses rosaires,
Leur prêchait la constance, & se mourait de peur.

Quand tout fut garotté, les vainqueurs partagèrent
Le butin, qu'en trois lots les émirs arrangèrent;
Les hommes, les chevaux, & les châsses des saints.
D'abord on dépouilla les bons Bénéventins.
Les tailleurs ont toujours déguisé la nature;
Ils sont trop charlatans; l'homme n'est point connu;
L'habit change les mœurs, ainsi que la figure;
Pour juger d'un mortel, il faut le voir tout nu.

Du chef des Musulmans le duc fut le partage;
Il était, comme on sait, dans la fleur de son âge;
Il paraissait robuste, on le fit muletier.
Il profita beaucoup dans ce nouveau métier:
Ses muscles énervés par l'infame mollesse,
Prirent dans le travail une heureuse vigueur;
Le malheur l'instruisit, il domta la paresse;
Son avilissement fit naître sa valeur.
La valeur sans pouvoir est assez inutile;
C'est un tourment de plus. Déjà paisiblement
Abdala s'établit dans son appartement,
Boit le vin des vaincus, malgré son évangile.
Les dames de la cour, les filles de la ville,

Conduites chaque nuit par ſon eunuque noir,
A ſon petit coucher arrivent à la file,
Attendent ſes regards, & briguent ſon mouchoir.
Les plaiſirs partageaient les momens de ſa vie.

Monſeigneur cependant, au fond de l'écurie,
Avec ſes compagnons, ci-devant ſes ſujets,
Une étrille à la main, prenoit ſoin des mulets.
Pour comble de malheur, il vit la belle Amide,
Que le noir circoncis, miniſtre de l'amour,
Au ſuperbe Abdala conduiſait à ſon tour.
Prêt à s'évanouir, il s'écria : Perfide,
Ce malheur me manquait; voici mon dernier jour.
L'eunuque à ſon diſcours ne pouvait rien comprendre ;
Dans un autre langage Amide répondit,
D'un coup-d'œil douloureux, d'un regard noble & tendre,
Qui pénétrait à l'ame ; & ce regard lui dit :
Conſolez-vous, vivez, ſongez à me défendre,
Vengez-moi, vengez-vous; votre nouvel emploi
Ne vous rend à mes yeux que plus digne de moi.
Alamon l'entendit, & reprit l'eſpérance.

Amide comparut devant ſon excellence;
Le corſaire jura que juſques à ce jour
Il avait en effet connu la jouiſſance,
Mais qu'en voyant Amide il connaiſſait l'amour.
Pour lui plaire encor plus, elle fit réſiſtance;

Et ces refus adroits annonçant les plaisirs,
En les faisant attendre, irritaient ses desirs.
Les femmes ont toujours des prétextes honnêtes.
Je suis, lui dit Amide, au rang de vos conquêtes;
Vous êtes invincible en amour, aux combats,
Et tout est à vos pieds, ou veut être en vos bras:
Mais souffrez que trois jours mon bonheur se diffère;
Et pour me consoler de ces tristes délais,
A mon timide amour accordez deux bienfaits.
Qu'ordonnez-vous? parlez, répondit le corsaire;
Il n'est rien que mon cœur refuse à vos attraits.
Des faveurs que j'attends, dit-elle, la première
Est de faire donner deux cents coups d'étrivière
A trois Bénéventins que j'ai mandés exprès.
La seconde, seigneur, est d'avoir deux mulets,
Pour m'aller quelquefois promener en litière,
Avec un muletier qui soit selon mon choix.
Abdala répliqua: vos desirs sont mes loix.
Ainsi dit, ainsi fait; le très-indigne prêtre
Et les deux conseillers, corrupteurs de leur maître,
Eurent chacun leur dose, au grand contentement
De tous les prisonniers, & de tout Bénévent;
Et le jeune Alamon goûta le bien suprême
D'être le muletier de la beauté qu'il aime.

Ce n'est pas tout, dit-elle, il faut vaincre & régner;
La couronne ou la mort à présent vous appelle.
Vous avez du courage, Emon vous est fidelle;
Je veux aussi vous l'être, & ne rien épargner

Pour vous rendre honnête homme, & servir ma patrie,
Au fond de son exil allez trouver Emon ;
Puisque vous avez tort, demandez-lui pardon:
Il donnera pour vous les restes de sa vie.
Tout sera préparé, revenez dans trois jours;
Hâtez-vous; vous savez que je suis destinée
Aux plaisirs d'Abdala la troisième journée.
Les momens sont bien chers à la guerre, en amours.
Alamon répondit: Je vous aime, & j'y cours.
Il part. Le brave Emon, qu'avait instruit Amide,
Aimait son prince ingrat devenu malheureux.
Il avait rassemblé des amis généreux,
Et de soldats choisis une troupe intrépide.
Il embrassa son prince, ils pleurèrent tous deux;
Ils s'arment en secret, ils marchent en silence.
Amide parle aux siens, & réveille en leur cœur,
Tout esclaves qu'ils sont, des sentimens d'honneur.
Alamon réunit l'audace & la prudence;
Il devint un héros, sitôt qu'il combattit.
Le Turc, aux voluptés livré sans défiance,
Surpris par les vaincus, à son tour se perdit.
Alamon triomphant au palais se rendit,
Au moment que le Turc, ignorant sa disgrace,
Avec la belle Amide allait se mettre au lit.
Il rentra dans ses droits, & se mit à sa place.

Le confesseur arrive avec mes deux fripons,
Tout fraîchement sortis de leurs sales prisons,
Disant avoir tout fait, & n'ayant rien pu faire.

Ils penſaient conſerver leur empire ordinaire.
Les lâches ſont cruels : le moine conſeilla
De faire au pied des murs empaler Abdala.
Miſérable ! c'eſt vous qui méritez de l'être,
Dit le prince éclairé, prenant un ton de maître ;
Dans un lâche repos vous m'aviez corrompu ;
Je dois tout à ce Turc, & tout à ma maîtreſſe.
Vous m'aviez fait dévot, vous trompiez ma jeuneſſe ;
Le malheur & l'amour me rendent ma vertu.
Allez, brave Abdala, je dois vous rendre grace
D'avoir développé mon eſprit & mon cœur.
De leçons déſormais il faut que je me paſſe :
Je vous ſuis obligé, mais n'y revenez pas.
Soyez libre, partez ; & ſi vos deſtinées
Vous donnent trois fripons pour régir vos états,
Envoyez-moi chercher, j'irai, n'en doutez pas,
Vous rendre les leçons que vous m'avez données.



GERTRUDE,

OU

L'ÉDUCATION D'UNE FILLE.

MEs amis, l'hiver dure, & ma plus douce étude
Eſt de vous raconter les faits des tems paſſés.
Parlons ce ſoir un peu de madame Gertrude.

Je n'ai jamais connu de plus aimable prude :
Par trente-ſix printems ſur ſa tête amaſſés,
Ses modeſtes appas n'étaient point effacés.
Son maintien était ſage, & n'avait rien de rude ;
Ses yeux étaient charmans, mais ils étaient baiſſés.
Sur ſa gorge d'albâtre une gaze étendue,
Avec un art diſcret en permettait la vue.
L'induſtrieux pinceau d'un carmin délicat,
D'un viſage arrondi relevant l'incarnat,
Embelliſſait ſes traits, ſans outrer la nature.
Moins elle avait d'apprêt, plus elle avait d'éclat ;
La ſimple propreté compoſait ſa parure.

Toujours ſur ſa toilette eſt la ſainte écriture ;
Auprès d'un pot de rouge on voit un Maſſillon,
Et le Petit-Carême eſt ſur-tout ſa lecture.
Mais ce qui nous charmait dans ſa dévotion,

C'eſt qu'elle était toujours aux femmes indulgente :
Gertrude était dévote, & non pas médiſante.

Elle avait une fille; un dix avec un ſept
Compoſait l'âge heureux de ce divin objet,
Qui depuis ſon baptême eut le nom d'Iſabelle.
Plus fraîche que ſa mère, elle était auſſi belle :
A côté de Minerve on eût cru voir Vénus.
Gertrude à l'élever prit des ſoins aſſidus.
Elle avait dérobé cette roſe naiſſante
Au ſouffle empoiſonné d'un monde dangereux :
Les converſations, les ſpectacles, les jeux,
Ennemis ſéduiſans de toute ame innocente,
Vrais piéges du démon par les ſaints abhorrés,
Étaient, dans la maiſon, des plaiſirs ignorés.

Gertrude en ſon logis avait un oratoire,
Un boudoir de dévote, où, pour ſe recueillir,
Elle allait ſaintement occuper ſon loiſir,
Et faiſait l'oraiſon qu'on dit jaculatoire.
Des meubles recherchés, commodes, précieux,
Ornaient cette retraite au public inconnue :
Un eſcalier ſecret, loin des profanes yeux,
Conduiſait au jardin, du jardin dans la rue.

Vous ſavez qu'en été les ardeurs du ſoleil
Rendent ſouvent les nuits aux beaux jours préféra-
rables ;
La lune fait aimer ſes rayons favorables :
Les filles, en ce tems, goûtent peu le ſommeil,

Isabelle inquiète, en secret agitée,
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,
Respirait dans la nuit sous un ombrage frais,
En ignorait l'usage, & s'étendait auprès;
Sans savoir l'admirer, regardait la nature;
Puis se levait, allait, marchait à l'aventure,
Sans dessein, sans objet qui pût l'intéresser;
Ne pensant point encor, & cherchant à penser.
Elle entendit du bruit au boudoir de sa mère;
La curiosité l'aiguillonne à l'instant.
Elle ne soupçonnait nulle ombre de mystère;
Cependant elle hésite, elle approche en tremblant;
Posant sur l'escalier une jambe en avant,
Étendant une main, portant l'autre en arrière,
Le cou tendu, l'œil fixe, & le cœur palpitant,
D'une oreille attentive avec peine écoutant.
D'abord elle entendit un tendre & doux murmure,
Des mots entrecoupés, des soupirs languissans.
Ma mère a du chagrin, dit-elle entre ses dents,
Et je dois partager les peines qu'elle endure.
Elle approche, elle entend ces mots pleins de douceur,
André, mon cher André, vous faites mon bonheur.
Isabelle, à ces mots, pleinement se rassure.
Ma tendresse, dit-elle, a pris trop de souci;
Ma mère est fort contente, & je dois l'être aussi.
Isabelle, à la fin, dans son lit se retire,
Ne peut fermer les yeux, se tourmente & soupire.
André fait des heureux! & de quelle façon?
Que ce talent est beau! mais comment s'y prend-on?

Elle revit le jour avec inquiétude.
Son trouble fut d'abord apperçu par Gertrude.
Isabelle était simple, & sa naïveté
Laissa parler enfin sa curiosité.

Quel est donc cet André, lui dit-elle, madame,
Qui fait, à ce qu'on dit, le bonheur d'une femme?
Gertrude fut confuse; elle s'apperçut bien
Qu'elle était découverte, & n'en témoigna rien.
Elle se composa, puis répondit: Ma fille,
Il faut avoir un saint pour toute une famille;
Et, depuis quelque tems, j'ai choisi saint André.
Je lui suis très-dévote; il m'en sait fort bon gré:
Je l'invoque en secret, j'implore ses lumières;
Il m'apparaît souvent la nuit dans mes prières.
C'est un des plus grands saints qui soient en paradis.

A quelque tems de là, certain monsieur Denis,
Jeune homme bien tourné, fut épris d'Isabelle.
Tout conspirait pour lui; Dénis fut aimé d'elle,
Et plus d'un rendez-vous confirma leur amour.
Gertrude, en sentinelle, entendit à son tour
Les belles oraisons, les antiennes charmantes
Qu'Isabelle entonnait, quand ses mains caressantes
Pressaient son tendre amant de plaisir enivré.

Gertrude les surprit, & se mit en colère.
La fille répondit: pardonnez-moi, ma mère;
J'ai choisi saint Denis, comme vous saint André.

Gertrude, dès ce jour, plus ſage & plus heureuſe,
Conſervant ſon amant, & renonçant aux ſaints,
Quitta le vain projet de tromper les humains:
On ne les trompe point. La malice envieuſe
Porte ſur votre maſque un coup-d'œil pénétrant;
On vous devine mieux que vous ne ſavez feindre;
Et le ſtérile honneur de pouvoir vous contraindre,
Ne vaut pas le plaiſir de vivre librement.

La charmante Iſabelle, au monde préſentée,
Se forma, s'embellit, fut en tous lieux goûtée.
Gertrude, en ſa maiſon, rappella pour toujours
Les doux amuſemens, compagnons des amours;
Les plus honnêtes gens y paſsèrent leur vie:
Il n'eſt jamais de mal en bonne compagnie.





A M. L'ABBÉ DE V***,

*Au sujet du conte d'*Iſabelle & Gertrude, *dont il avait fait un opéra comique.*

J'Avais un arbuſte inutile
Qui languiſſait dans mon canton;
Un bon jardinier de la ville
Vient de greffer mon ſauvageon.

Je ne recueillais de ma vigne
Qu'un peu de vin groſſier & plat;
Mais un gourmet l'a rendu digne
Du palais le plus délicat.

Ma bague était fort peu de choſe,
On la taille en beau diamant:
Honneur à l'enchanteur charmant
Qui fit cette métamorphoſe.



LES TROIS MANIÈRES.

QUE les Athéniens étaient un peuple aimable !
Que leur efprit m'enchante, & que leurs fictions
Me font aimer le vrai fous les traits de la fable !
La plus belle, à mon gré, de leurs inventions,
Fut celle du théatre, où l'on faifait revivre
Les héros du vieux tems, leurs mœurs, leurs paffions.
Vous voyez aujourd'hui toutes les nations
Confacrer cet exemple & chercher à le fuivre.
Le théatre inftruit mieux que ne fait un gros livre.
Malheur aux efprits faux dont la fotte rigueur
Condamne, parmi nous, les jeux de Melpomène !
Quand le ciel eut formé cette engeance inhumaine,
La nature oublia de lui donner un cœur.

Un des plus grands plaifirs du théatre d'Athène,
Était de couronner, dans des jeux folemnels,
Les meilleurs citoyens, les plus grands des mortels :
En préfence du peuple on leur rendait juftice.
Ainfi j'ai vu Villars, ainfi j'ai vu Maurice,
Qu'un maudit courtifan quelquefois cenfura,
Du champ de la victoire allant à l'opéra,
Recevoir des lauriers de la main d'une actrice.
Ainfi, quand Richelieu revenoit de Mahon,
(Qu'il avait pris pourtant, en dépit de l'envie)

Par-tout fur fon paffage il eut la comédie;
On lui battit des mains encor plus qu'à Clairon.

Au théatre d'Efchyle, avant que Melpomène
Sur fon cothurne altier vînt parcourir la fcène,
On décernait les prix accordés aux amans.
Celui qui dans l'année avait pour fa maîtreffe
Fait les plus beaux exploits, montré plus de tendreffe,
Mieux prouvé par les faits fes nobles fentimens,
Se voyait couronner devant toute la Grèce.
Chaque belle plaidait la caufe de fon cœur,
De fon amant aimé racontait les mérites,
Après un beau ferment dans les formes prefcrites;
De ne pas dire un mot qui fentît l'orateur,
De n'exagérer rien, chofe affez difficile
Aux femmes, aux amans, & même aux avocats.
On nous a confervé l'un de ces beaux débats,
Doux enfans du loifir de la Grèce tranquille.
C'était, il m'en fouvient, fous l'archonte Eudamas.

Devant les Grecs charmés trois belles comparurent,
La jeune Eglé, Téone, & la trifte Apamis.
Les beaux efprits de Grèce au fpectacle accoururent;
Ils étaient grands parleurs, & pourtant ils fe turent,
Écoutant gravement en demi-cercle affis.
Dans un nuage d'or, Vénus, avec fon fils,
Prêtait à leur difpute une oreille attentive.
La jeune Eglé commence, Eglé fimple & naïve,

De qui la voix touchante & la douce candeur
Charmaient l'oreille & l'œil, & pénétraient au cœur.

EGLÉ.

Hermotime mon père a consacré sa vie
Aux muses, aux talens, à ces dons du génie
Qui des humains jadis ont adouci les mœurs.
Tout entier aux beaux arts, il a fui les honneurs;
Et sans ambition, caché dans sa famille,
Il n'a voulu donner pour époux à sa fille
Qu'un mortel comme lui favorisé des dieux,
Élevé dans son art, & qui saurait le mieux
Animer sur la toile & chanter sur la lyre
Ce peu de vains attraits que m'ont donné les cieux.
Ligdamon m'adorait; son esprit sans culture
Devait, je l'avoûrai, beaucoup à la nature;
Ingénieux, discret, poli sans compliment,
Parlant avec justesse, & jamais savamment;
Sans talens, il est vrai, mais sachant s'y connaître;
L'amour forma son cœur; les graces, son esprit.
Il ne savait qu'aimer, mais qu'il était grand maître
Dans ce premier des arts que lui seul il m'apprit!

Quand mon père eut formé le dessein tyrannique
De m'arracher l'objet de mon cœur amoureux,
Et de me réserver pour quelque peintre heureux,
Qui ferait de bons vers, & saurait la musique,
Que de larmes alors coulèrent de mes yeux!
Nos parens ont sur nous un pouvoir despotique;

Puiſqu'ils nous ont fait naître, ils ſont pour nous
des dieux:
Je mourais, il eſt vrai, mais je mourais ſoumiſe.

Ligdamon s'écarta, confus, déſeſpéré,
Cherchant loin de mes yeux un aſyle ignoré.
Six mois furent le terme où ma main fut promiſe;
Ce délai fut fixé pour tous les prétendans.
Ils n'avaient tous, hélas! dans leurs triſtes talens,
A peindre que l'ennui, la douleur & les larmes.
Le tems qui s'avançait, redoublait mes alarmes.
Ligdamon tant aimé me fuyait pour toujours;
J'attendais mon arrêt, & j'étais au concours.

Enfin, de vingt rivaux les ouvrages parurent;
Sur leurs perfections mille débats s'émurent:
Je ne pus décider, je ne les voyais pas.
Mon père ſe hâta d'accorder ſon ſuffrage
Aux talens trop vantés du fier & dur Harpage;
On lui promit ma foi, j'allais être en ſes bras.

Un eſclave empreſſé frappe, arrive à grands pas,
Apportant un tableau d'une main inconnue.
Sur la toile auſſitôt chacun porta la vue:
C'était moi. Je ſemblais reſpirer & parler;
Mon cœur en longs ſoupirs paraiſſait s'exhaler;
Et mon air, & mes yeux, tout annonce que j'aime.
L'art ne ſe montrait pas, c'eſt la nature même,
La nature embellie; & par de doux accords,
L'ame était ſur la toile auſſi-bien que le corps.

Une tendre clarté s'y joint à l'ombre obſcure ;
Comme on voit au matin le ſoleil de ſes traits
Percer la profondeur de nos vaſtes forêts,
Et dorer les moiſſons, les fruits & la verdure.
Harpage en fut ſurpris ; il voulut cenſurer ;
Tout le reſte ſe tut, & ne put qu'admirer.
Quel mortel, ou quel Dieu, s'écriait Hermotime,
Du talent d'imiter fait un art ſi ſublime ?
A qui ma fille enfin devra-t-elle ſa foi ?
Ligdamon ſe montrant, lui dit : Elle eſt à moi.
L'amour ſeul eſt ſon peintre, & voilà ſon ouvrage ;
C'eſt lui qui dans mon cœur imprima cette image,
C'eſt lui qui ſur la toile a dirigé ma main :
Quel art n'eſt pas ſoumis à ſon pouvoir divin ?
Il les anime tous. Alors, d'une voix tendre,
Sur ſon luth accordé Ligdamon fit entendre
Un mêlange inoui de ſons harmonieux :
On croyait être admis dans le concert des dieux.
Il peignit comme Apelle, il chanta comme Orphée.

Harpage en frémiſſait ; ſa fureur étouffée
S'exhalait ſur ſon front, & brillait dans ſes yeux.
Il prend un javelot de ſes mains forcenées ;
Il court, il va frapper ; je vis l'affreux moment
Où le traître à ſa rage immolait mon amant,
Où la mort d'un ſeul coup tranchait deux deſtinées.
Ligdamon l'apperçoit, il n'en eſt point ſurpris ;
Et de la même main ſous qui ſon luth réſonne,
Et qui ſut enchanter nos cœurs & nos eſprits,

Il combat son rival, l'abat, & lui pardonne.
Jugez si de l'amour il mérite le prix,
Et permettez du moins que mon cœur le lui donne.

Ainsi parlait Églé. L'amour applaudissait,
Les Grecs battaient des mains, la belle rougissait;
Elle en aimait encor son amant davantage.



Téone se leva : son air & son langage
Ne connurent jamais les soins étudiés.
Les Grecs, en la voyant, se sentaient égayés.
Téone souriant conta son aventure,
En vers moins alongés, & d'une autre mesure,
Qui courent avec grace, & vont à quatre pieds,
Comme en fit Hamilton, comme en fait la nature.

TÉONE.

Vous connaissez tous Agaton;
Il est plus charmant que Nirée.
A peine d'un naissant coton
Sa ronde joue était parée;
Sa voix est tendre, il a le ton
Comme les yeux de Cythérée:
Vous savez de quel vermillon
Sa blancheur vive est colorée:
La chevelure d'Apollon
N'est pas si longue & si dorée.
Je le pris pour mon compagnon,

Auſſitôt que je fus nubile.
Ce n'eſt pas ſa beauté fragile
Dont mon cœur fut le plus épris;
S'il a les graces de Pâris,
Mon amant a le bras d'Achille.

Un ſoir, dans un petit bateau,
Tout auprès d'une iſle Cyclade,
Ma tante & moi goûtions ſur l'eau
Le plaiſir de la promenade;
Quand de Lydie un gros vaiſſeau
Vient nous aborder à la rade.
Le vieux capitaine écumeur
Venait ſouvent dans cette plage
Chercher des filles de mon âge
Pour les plaiſirs du gouverneur.
En moi je ne ſais quoi le frappe;
Il me trouve un air aſſez beau;
Il laiſſe ma tante, il me happe,
Il m'enlève comme un moineau,
Et va me vendre à ſon ſatrape.

Ma bonne tante, en glapiſſant,
Et la poitrine déchirée,
S'en retourne au port du Pirée
Raconter au premier paſſant
Que ſa Téone eſt égarée,
Que de Lydie un armateur,
Un vieux pirate, un revendeur.

De la féminine denrée,
S'en eſt allé livrer ma fleur
Au commandant de la contrée.

Penſez-vous qu'alors Agaton
S'amusât à verſer des larmes,
A me peindre avec un crayon,
A chanter ſa perte & mes charmes
Sur un petit pſaltérion ?
Pour me ravoir il prit les armes :
Mais n'ayant pas de quoi payer
Seulement le moindre eſtafier,
Et ſe fiant ſur ſa figure,
D'une fille il prit la coëffure,
Le tour de gorge & le panier.
Il cacha ſous ſon tablier
Un long poignard & ſon armure,
Et courut tenter l'aventure
Dans la barque d'un nautonnier.

Il arrive au bord du Méandre,
Avec ſon petit attirail.
A ſes attraits, à ſon air tendre,
On ne manqua pas de le prendre
Pour une ouaille du bercail
Où l'on m'avait déjà fait vendre ;
Et dès qu'à terre il put deſcendre,
On l'enferma dans mon ſerrail.
Je ne crois pas que de ſa vie
Une fille ait jamais goûté

Le quart de la félicité
Qui combla mon ame ravie,
Quand, dans un ferrail de Lydie,
Je vis mon Grec à mon côté,
Et que je pus en liberté
Récompenfer la nouveauté
D'une entreprife fi hardie.
Pour époux il fut accepté.
Les Dieux feuls daignèrent paraître
A cet hymen précipité;
Car il n'était point là de prêtre;
Et, comme vous pouvez penfer,
Des valets on peut fe paffer,
Quand on eft fous les yeux du maître.

Le foir le fatrape amoureux,
Dans mon lit, fans cérémonie,
Vint m'expliquer fes tendres vœux.
Il crut, pour appaifer fes feux,
N'avoir qu'une fille jolie,
Il fut furpris d'en trouver deux.
Tant mieux, dit-il, car votre amie,
Comme vous, eft fort à mon gré;
J'aime beaucoup la compagnie;
Toutes deux je contenterai,
N'ayez aucune jaloufie.
Après fa petite leçon,
Qu'il accompagnait de careffes,
Il voulait agir tout de bon,

Il exécutait ſes promeſſes,
Et je tremblais pour Agaton.
Mais mon Grec, d'une main guerrière,
Le ſaiſiſſant par la crinière,
Et tirant ſon eſtramaçon,
Lui fit voir qu'il était garçon,
Et parla de cette manière.

Sortons tous trois de la maiſon ;
Et qu'on me faſſe ouvrir la porte ;
Faites bien ſigne à votre eſcorte
De ne ſuivre en nulle façon :
Marchons tous les trois au rivage ;
Embarquons-nous ſur un eſquif.
J'aurai ſur vous l'œil attentif.
Point de geſte, point de langage ;
Au premier ſigne un peu douteux,
Au clignement d'une paupière,
A l'inſtant je vous coupe en deux,
Et vous jette dans la rivière.

Le ſatrape était un ſeigneur
Aſſez ſujet à la frayeur ;
Il eut beaucoup d'obéiſſance :
Lorſqu'on a peur, on eſt fort doux.
Sur la nacelle, en diligence,
Nous l'embarquâmes avec nous.
Sitôt que nous fûmes en Grèce,
Son vainqueur le mit à rançon ;

Elle fut en fonnante efpèce :
Elle était forte, il m'en fit don;
Ce fut ma dot & mon douaire.

Avouez qu'il a fu plus faire
Que le bel-efprit Ligdamon;
Et que j'aurais fort à me plaindre,
S'il n'avait fongé qu'à me peindre,
Et qu'à me faire une chanfon.



Les Grecs furent charmés de la voix douce & vive;
Du naturel aifé, de la gaieté naïve
Dont la jeune Téone anima fon récit.
La grace en s'exprimant vaut mieux que ce qu'on dit.

On applaudit, on rit; les Grecs aimaient à rire.
Pourvu qu'on foit content, qu'importe qu'on admire?

Apamis s'avança les larmes dans les yeux;
Ses pleurs étaient un charme, & la rendaient plus belle.
Les Grecs prirent alors un air plus férieux,
Et, dès qu'elle parla, les cœurs furent pour elle.
Apamis raconta fes malheureux amours
En metres qui n'étaient ni trop longs, ni trop courts;
Dix fyllabes par vers mollement arrangées,
Se fuivaient avec art, & femblaient négligées:
Le rithme en eft facile, il eft mélodieux;
L'hexamètre eft plus beau, mais par fois ennuyeux.

APAMIS.

L'aſtre cruel ſous qui j'ai vu le jour,
M'a fait pourtant naître dans Amathonte,
Lieux fortunés, où la Grèce raconte
Que le berceau de la mère d'amour
Par les plaiſirs fut apporté ſur l'onde ;
Elle y naquit pour le bonheur du monde,
A ce qu'on dit, mais non pas pour le mien.
Son culte aimable, & ſa loi douce & pure,
A ſes ſujets n'avaient fait que du bien,
Tant que ſa loi fut celle de nature.
Le rigoriſme a ſouillé ſes autels;
Les Dieux ſont bons; les prêtres ſont cruels.
Les novateurs ont voulu qu'une belle
Qui par malheur deviendrait infidelle,
Irait finir ſes jours au fond de l'eau,
Où la Déeſſe avait eu ſon berceau,
Si quelque amant ne ſe noyait pour elle.
Pouvait-on faire une loi ſi cruelle ?
Hélas ! faut-il le frein du châtiment
Aux cœurs bien-nés, pour aimer conſtamment
Et ſi jamais, à la faibleſſe en proie,
Quelque beauté vient à changer d'amant,
C'eſt un grand mal; mais faut-il qu'on la noie?

Tendre Vénus, vous qui fîtes ma joie,
Et mon malheur, vous qu'avec tant de ſoin
J'avais ſervie avec le beau Batile,
D'un cœur ſi droit, d'un eſprit ſi docile;

Vous le favez, je vous prends à témoin,
Comme j'aimais, & fi j'avais befoin
Que mon amour fût nourri par la crainte.
Des plus beaux nœuds la pure & douce étreinte
Faifait un cœur de nos cœurs amoureux.

Batile & moi nous refpirions ces feux
Dont autrefois a brûlé la Déeffe.
L'aftre des cieux, en commençant fon cours,
En l'achevant, contemplait nos amours;
La nuit favait quelle était ma tendreffe.

Arénorax, homme indigne d'aimer,
Au regard fombre, au front trifte, au cœur traître,
D'amour pour moi parut s'envenimer,
Non s'attendrir; il le fit bien connaître.
Né pour haïr, il ne fut que jaloux.
Il diftilla les poifons de l'envie;
Il fit parler la noire calomnie.
O délateurs! monftres de ma patrie,
Nés de l'enfer, hélas! rentrez-y tous.
L'art contre moi mit tant de vraifemblance,
Que mon amant put même s'y tromper,
Et l'impofture accabla l'innocence.

Difpenfez-moi de vous développer
Le noir tiffu de fa trame fecrette;
Mon tendre cœur ne peut s'en occuper,
Il eft trop plein de l'amant qu'il regrette.

A la Déeſſe enfin j'eus mon recours,
Tout me trahit, je me vis condamnée
A terminer mes maux & mes beaux jours
Dans cette mer où Vénus était née.

On me menait au lieu de mon trépas,
Un peuple entier mouillait de pleurs mes pas;
Et me plaignait d'une plainte inutile,
Quand je reçus un billet de Batile,
Fatal écrit qui changeait tout mon ſort!
Trop cher écrit, plus cruel que la mort!
Je crus tomber dans la nuit éternelle
Quand je l'ouvris, quand j'apperçus ces mots:
Je meurs pour vous, fuſſiez-vous infidelle.
C'en était fait, mon amant dans les flots
S'était jeté pour me ſauver la vie.
On l'admirait, en pouſſant des ſanglots.
Je t'implorais, ô mort! ma ſeule envie,
Mon ſeul devoir! on eut la cruauté
De m'arrêter, lorſque j'allais le ſuivre.
On m'obſerva, j'eus le malheur de vivre.
De l'impoſteur la ſombre iniquité
Fut miſe au jour, & trop tard découverte.
Du talion il a ſubi la loi;
Son châtiment répare-t-il ma perte?
Le beau Batile eſt mort, & c'eſt pour moi!

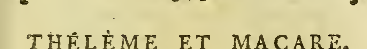
Je viens à vous, ô juges favorables!
Que mes ſoupirs, que mes funèbres ſoins

Touchent vos cœurs ; que j'obtienne du moins
Un appareil à des maux incurables.
A mon amant, dans la nuit du trépas,
Donnez le prix que ce trépas mérite ;
Qu'il se console aux rives du Cocyte,
Quand sa moitié ne se console pas.
Que cette main, qui tremble & qui succombe,
Par vos bontés encor se ranimant,
Puisse à vos yeux écrire sur sa tombe :
« Athène & moi, couronnons mon amant. »
Disant ces mots, ses sanglots l'arrêtèrent ;
Elle se tut, mais ses larmes parlèrent.



Chaque juge fut attendri.
Pour Eglé d'abord ils penchèrent ;
Avec Téone ils avaient ri,
Avec Apamis ils pleurèrent.
J'ignore, & j'en suis bien marri,
Quel est le vainqueur qu'ils nommèrent.

Au coin du feu, mes chers amis,
C'est pour vous seuls que je transcris
Ces contes tirés d'un vieux sage.
Je m'en tiens à votre suffrage ;
C'est à vous de donner le prix ;
Vous êtes mon aréopage.



THÉLÈME ET MACARE.

THÉLÈME eſt vive, elle eſt brillante;
Mais elle eſt bien impatiente;
Son œil eſt toujours ébloui,
Et ſon cœur toujours la tourmente.
Elle aimait un gros réjoui
D'une humeur toute différente.
Sur ſon viſage épanoui
Eſt la ſérénité touchante;
Il écarte à la fois l'ennui
Et la vivacité bruyante.
Rien n'eſt plus doux que ſon ſommeil,
Rien n'eſt plus doux que ſon réveil;
Le long du jour il vous enchante.
Macare eſt le nom qu'il portait.
Sa maîtreſſe inconſidérée
Par trop de ſoins le tourmentait.
Elle voulait être adorée.
En reproches elle éclata.
Macare en riant la quitta,
Et la laiſſa déſeſpérée.
Elle courut étourdiment
Chercher de contrée en contrée
Son infidèle & cher amant,
N'en pouvant vivre ſéparée.

Elle va d'abord à la cour.
Auriez-vous vu mon cher amour ?
N'avez-vous point chez vous Macare ?
Tous les railleurs de ce séjour
Sourirent à ce nom bizarre.
Comment ce Macare est-il fait ?
Où l'avez-vous perdu, ma bonne ?
Faites-nous un peu son portrait.
Ce Macare qui m'abandonne,
Dit-elle, est un homme parfait,
Qui n'a jamais haï personne,
Qui de personne n'est haï,
Qui de bon sens toujours raisonne,
Et qui n'eut jamais de souci.
A tout le monde il a su plaire.

On lui dit : Ce n'est pas ici
Que vous trouverez votre affaire ;
Et les gens de ce caractère
Ne vont pas dans ce pays-ci.

Thélème marcha vers la ville.
D'abord elle trouve un couvent,
Et pense dans ce lieu tranquille
Rencontrer son tranquille amant.
Le sous-prieur lui dit : Madame,
Nous avons long-tems attendu
Ce bel objet de votre flamme,
Et nous ne l'avons jamais vu ;

Mais nous avons en récompenſe
Des vigiles, du tems perdu,
Et la diſcorde & l'abſtinence.
Lors un petit moine tondu
Dit à la dame vagabonde :
Ceſſez de courir à la ronde
Après votre amant échappé ;
Car ſi l'on ne m'a pas trompé,
Ce bon-homme eſt dans l'autre monde.

A ce diſcours impertinent
Thélème ſe mit en colère :
Apprenez, dit-elle, mon frère,
Que celui qui fait mon tourment,
Eſt né pour moi, quoi qu'on en diſe ;
Il habite certainement
Le monde où le deſtin m'a miſe,
Et je ſuis ſon ſeul élément :
Si l'on vous fait dire autrement,
On vous fait dire une ſottiſe.

La belle courut de ce pas
Chercher au milieu du fracas
Celui qu'elle croyait volage.
Il ſera peut-être à Paris,
Dit-elle, avec les beaux eſprits,
Qui l'ont peint ſi doux & ſi ſage.
L'un d'eux lui dit : Sur mon avis,
Vous pourriez vous tromper peut-être ;

Macare n'eſt qu'en nos écrits ;
Nous l'avons peint ſans le connaître.

Elle aborda près du palais,
Ferma les yeux, & paſſa vîte.
Mon amant ne ſera jamais
Dans cet abominable gîte :
Au moins la cour a des attraits ;
Macare aurait pu s'y méprendre ;
Mais les noirs ſuivans de Thémis
Sont les éternels ennemis
De l'objet qui me rend ſi tendre.

Thélème au temple de Rameau,
Chez Melpomène, chez Thalie,
Au premier ſpectacle nouveau
Croit trouver l'amant qui l'oublie.
Elle eſt priée à ce repas
Où préſident les délicats
Nommés la bonne compagnie.
Des gens d'un agréable accueil
Y ſemblent, au premier coup-d'œil,
De Macare être la copie :
Mais plus ils étaient occupés
Du ſoin flatteur de le paraître,
Et plus, à ſes yeux détrompés,
Ils étaient éloignés de l'être.

Enfin Thélème au déſeſpoir,
Laſſe de chercher ſans rien voir,

Dans ſa retraite alla ſe rendre.
Le premier objet qu'elle y vit,
Fut Macare auprès de ſon lit,
Qui l'attendait pour la ſurprendre.
Vivez avec moi déſormais,
Dit-il, dans une douce paix,
Sans trop chercher, ſans trop prétendre;
Et ſi vous voulez poſſéder
Ma tendreſſe avec ma perſonne,
Gardez de jamais demander
Au-delà de ce que je donne.

Les gens de grec enfarinés
Connaîtront Macare & Thélème,
Et vous diront, ſous cet emblême,
A quoi nous ſommes deſtinés.
Macare, (*) c'eſt toi qu'on deſire;
On t'aime, on te perd; & je croi
Que je t'ai rencontré chez moi;
Mais je me garde de le dire.
Quand on ſe vante de t'avoir,
On en eſt privé par l'envie:
Pour te garder, il faut ſavoir
Te cacher, & cacher ſa vie.

(*) *On fait aux lecteurs la juſtice de croire qu'ils ſavent que* Macare *eſt le bonheur, &* Thélème *le deſir ou la volonté.*

AZOLAN,

OU LE BÉNÉFICIER.

A son aise, dans son village,
Vivait un jeune Musulman,
Bien fait de corps, beau de visage;
Et son nom était Azolan.
Il avait transcrit l'Alcoran,
Et par cœur il allait l'apprendre.
Il fut, dès l'âge le plus tendre,
Dévot à l'ange Gabriel.
Ce ministre emplumé du ciel
Un jour chez lui daigna descendre.
J'ai connu, dit-il, mon enfant,
Ta dévotion non commune;
Gabriel est reconnoissant,
Et je viens faire ta fortune.
Tu deviendras dans peu de tems
Iman de la Mecque & Médine;
C'est, après la place divine
Du grand commandeur des croyans;
Le plus opulent bénéfice
Que Mahomet puisse donner.
Les honneurs vont t'environner,
Quand tu feras en exercice.

Mais il faut me faire ferment
De ne toucher femme ni fille,
De n'en voir jamais qu'à la grille,
Et de vivre très-chaftement.

Le beau jeune homme étourdiment,
Pour avoir des biens de l'églife,
Conclut cet accord imprudent,
Sans penfer faire une fottife,
Monfieur l'Iman fut enchanté
De l'éclat de fa dignité,
Et même encor de la finance;
Dont il fe vit d'abord payé
Par un receveur d'importance,
Qui la partageait par moitié.

Tant d'honneur & tant d'opulence
N'étaient rien fans un peu d'amour.
Tous les matins, au point du jour,
Le jeune Azolan tout en flamme,
Et par fon ferment empêché,
Se dit dans le fond de fon ame,
Qu'il a fait un mauvais marché.
Il rencontre la belle Amine,
Aux yeux charmans, au teint fleuri;
Il l'adore, il en eft chéri.
Adieu la Mecque, adieu Médine,
Adieu l'éclat d'un vain honneur,
Et tout ce pompeux efclavage;

La seule Amine aura mon cœur:
Soyons heureux dans mon village.

L'archange aussitôt descendit,
Pour lui reprocher sa faiblesse;
Le tendre amant lui répondit:
Voyez seulement ma maîtresse;
Vous vous êtes moqué de moi;
Notre marché fait mon supplice;
Je ne veux qu'Amine & sa foi,
Reprenez votre bénéfice.
Du bon prophète Mahomet
J'adore à jamais la prudence;
Aux élus l'amour il permet;
Il fait bien plus, il leur promet
Des Amine pour récompense.
Allez, mon très-cher Gabriel,
J'aurai toujours pour vous du zèle;
Vous pouvez retourner au ciel,
Je n'y veux pas aller sans elle.



L'ORIGINE DES MÉTIERS.

QUAND Prométhée eut formé ſon image
D'un marbre blanc façonné par ſes mains,
Il épouſa, comme on ſait, ſon ouvrage;
Pandore fut la mère des humains.

Dès qu'elle put ſe voir & ſe connaître,
Elle eſſaya ſon ſourire enchanteur,
Son doux parler, ſon maintien ſéducteur;
Parut aimer, & captiva ſon maître;
Et Prométhée, à lui plaire occupé,
Premier époux, fut le premier trompé.

Mars viſita cette beauté nouvelle:
L'éclat du Dieu, ſon air mâle & guerrier,
Son caſque d'or, ſon large bouclier,
Tout le ſervit; & Mars triompha d'elle.

Le Dieu des mers, en ſon humide cour,
Ayant appris cette bonne fortune,
Chercha la belle, & lui parla d'amour:
Qui cède à Mars peut ſe rendre à Neptune.

Le blond Phébus, de ſon brillant ſéjour,
Vit leurs plaiſirs, eut la même eſpérance:
Elle ne put faire de réſiſtance
Au Dieu des vers, des beaux arts & du jour.

Mercure était le Dieu de l'éloquence;
Il ſut parler, il eut auſſi ſon tour.

Vulcain ſortant de ſa forge embraſée,
Déplut d'abord, & fut très-maltraité;
Mais il obtint par importunité
Cette conquête aux autres Dieux aiſée.

Ainſi Pandore occupa ſes beaux ans,
Puis s'ennuya ſans en ſavoir la cauſe:
Quand une femme aima dans ſon printems,
Elle ne peut jamais faire autre choſe.
Mais pour les Dieux, ils n'aiment pas long-tems;
Elle avait eu pour eux des complaiſances;
Ils la quittaient; elle vit dans les champs
Un gros ſatyre, & lui fit les avances.

Nous ſommes nés de tous ces paſſe-tems;
C'eſt des humains l'origine première;
Voilà pourquoi nos eſprits, nos talens,
Nos paſſions, nos emplois, tout diffère.
L'un eut Vulcain, l'autre Mars pour ſon père;
L'autre un ſatyre; & bien peu d'entre nous
Sont deſcendus du Dieu de la lumière.
De nos parens nous tenons tous nos goûts;
Mais le métier de la belle Pandore,
Quoique peu rare, eſt encor le plus doux;
Et c'eſt celui que tout Paris honore.

LE MARSEILLOIS

ET LE LION.

Par feu M. de Saint-Didier, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Marſeille.

Dans les ſacrés cahiers méconnus des profanes,
Nous avons vu parler les ſerpens & les ânes.
Un ſerpent fit l'amour à la femme d'Adam;
Un âne avec eſprit gourmanda Balaam.
Le grand parleur Homère, en vérités fertile,
Fit parler & pleurer les deux chevaux d'Achille.
Les habitans des airs, des forêts & des champs,
Aux humains, chez Eſope, enſeignent le bon ſens.
Deſcartes n'en eut point quand il les crut machines.
Il raiſonna beaucoup ſur les œuvres divines;
Il en jugea fort mal, & noya ſa raiſon
Dans ſes trois élémens, au coin d'un tourbillon.
Le pauvre homme ignora, dans ſa phyſique obſcure,
Et l'homme, & l'animal, & toute la nature.
Ce romancier hardi dupa long-tems les ſots.
Laiſſons là ſa folie, & ſuivons nos propos.

Un jour un Marſeillois, trafiquant en Afrique,
Aborda le rivage où fut jadis Utique,

Comme il ſe promenait dans le fond d'un vallon,
Il trouva nez à nez un énorme lion
A la longue crinière, à la gueule enflammée,
Terrible, & tout ſemblable au lion de Némée.
Le plus horrible effroi ſaiſit le voyageur.
Il n'était pas Hercule ; & tout tranſi de peur,
Il ſe mit à genoux, & demanda la vie.

Le monarque des bois, d'une voix radoucie,
Mais qui faiſait encor trembler le Provençal,
Lui dit en bon français : Ridicule animal,
Tu veux donc qu'aujourd'hui de ſouper je me paſſe?
Écoute, j'ai dîné ; je veux te faire grace,
Si tu peux me prouver qu'il eſt contre les loix
Que le ſoir un lion ſoupe d'un Marſeillois.

Le marchand à ces mots conçut quelque eſpérance.
Il avait eu jadis un grand fonds de ſcience ;
Et pour devenir prêtre il apprit du latin :
Il ſavait Rabelais & ſon ſaint Auguſtin.

D'abord il établit, ſelon l'uſage antique,
Quel eſt le droit divin du pouvoir monarchique;
Qu'au plus haut des degrés des êtres inégaux,
L'homme eſt mis pour régner ſur tous les animaux;
Que la terre eſt ſon trône; & que dans l'étendue
Les aſtres ſont formés pour réjouir ſa vue.
Il conclut qu'étant prince, un ſujet Africain
Ne pouvait ſans péché manger ſon ſouverain.

Le lion qui rit peu, se mit pourtant à rire ;
Et voulant par plaisir connaître cet empire,
En deux grands coups de griffe il dépouilla tout nu
De l'univers entier le monarque absolu.

Il vit que ce grand roi lui cachait sous le linge
Un corps faible, monté sur deux fesses de singe ;
A deux minces talons deux gros pieds attachés,
Par cinq doigts superflus dans leur marche empêchés ;
Deux mamelles sans lait, sans grace, sans usage ;
Un crâne étroit & creux couvrant un plat visage,
Tristement dégarni du tissu de cheveux
Dont la main d'un barbier coëffa son front crasseux.
Tel était en effet ce roi sans diadême,
Privé de sa parure & réduit à lui-même.
Il sentit qu'en effet il devait sa grandeur
Au fil d'un perruquier, aux ciseaux d'un tailleur.

Ah ! dit-il au lion, je vois que la nature
Me fait faire en ce monde une triste figure :
Je pensais être roi ; j'avais, certes, grand tort.
Vous êtes le vrai maître, en étant le plus fort.
Mais songez qu'un héros doit domter sa colère :
Un roi n'est point aimé s'il n'est pas débonnaire.
Dieu, comme vous savez, est au-dessus des rois ;
Jadis en Arménie il vous donna des loix,
Lorsque dans un grand coffre, à la merci des ondes,
Tous les animaux purs, ainsi que les immondes,
Par Noé mon aïeul enfermés si long-tems,
Respirèrent enfin l'air natal de leurs champs.

Dieu fit avec eux tous une étroite alliance,
Un pacte solemnel. — Oh ! la plate impudence !
As-tu perdu l'esprit par excès de frayeur ?
Dieu, dis-tu, fit un pacte avec nous? — Oui, seigneur;
Il vous recommanda d'être clément & sage,
De ne toucher jamais à l'homme son image;
Et si vous me mangez, l'Éternel irrité
Fera payer mon sang à votre majesté. —

Toi, l'image de Dieu ! toi, magot de Provence !
Conçois-tu bien l'excès de ton impertinence ?
Montre l'original de mon pacte avec Dieu ?
Par qui fut-il écrit? en quel tems ? dans quel lieu ?
Je vais t'en montrer un plus sûr, plus véritable :
De mes quarante dents vois la file effroyable ;
Ces ongles, dont un seul pourrait te déchirer ;
Ce gosier écumant prêt à te dévorer.
Cette gueule, ces yeux dont jaillissent des flammes.
Je tiens ces heureux dons du Dieu que tu réclames :
Il ne fait rien en vain ; te manger est ma loi ;
C'est là le seul traité qu'il ait fait avec moi.
Ce Dieu, dont mieux que toi je connais la prudence,
Ne donne pas la faim pour qu'on fasse abstinence.
Toi-même as fait passer sous tes chétives dents
D'imbécilles dindons, des moutons innocens,
Qui n'étaient pas formés pour être ta pâture.
Ton débile estomac, honte de la nature,
Ne pourrait seulement, sans l'art d'un cuisinier,
Digérer un poulet qu'il faut encor payer.

Si tu n'as point d'argent, tu jeûnes en hermite.
Et moi, que l'appétit en tout tems sollicite,
Conduit par la nature, attentif à mon bien,
Je puis t'avaler cru, sans qu'il m'en coûte rien.
Je te digérerai sans faute en moins d'une heure.
Le pacte universel est qu'on naisse & qu'on meure:
Apprends qu'il vaut autant, raisonneur de travers,
Être avalé par moi, que rongé par les vers. —

Sire, les Marseillois ont une ame immortelle.
Ayez, dans vos repas, quelque respect pour elle. —

La mienne apparemment est immortelle aussi.
Va, de ton esprit gauche elle a peu de souci;
Je ne veux point manger ton ame raisonneuse.
Je cherche une pâture & moins fade, & moins creuse:
C'est ton corps qu'il me faut, je le voudrais plus gras;
Mais ton ame, crois-moi, ne me tentera pas. —

Vous avez sur ce corps une entière puissance.
Mais, quand on a dîné, n'a-t-on point de clémence?
Pour gagner quelque argent, j'ai quitté mon pays;
Je laisse dans Marseille une femme & deux fils;
Mes malheureux enfans, réduits à la misère,
Iront à l'hôpital, si vous mangez leur père. —

Et moi, n'ai-je donc pas une femme à nourrir?
Mon petit lionceau ne peut encor courir,
Ni saisir de ses dents ton espèce craintive;
Je lui dois la pâture: il faut que chacun vive.

Et pourquoi ſortais-tu d'un terrain fortuné,
D'olives, de citrons, de pampres couronné?
Pourquoi quitter ta femme & ce pays ſi rare
Où tu fêtais en paix Magdelaine & Lazare?
Dominé par le gain, tu viens dans mon canton
Vendre acheter, troquer, être dupe & fripon;
Et tu veux qu'en jeûnant ma famille pâtiſſe
De ta ſotte imprudence & de ton avarice?
Réponds-moi donc, maraud. — Sire, je ſuis battu;
Vos griffes & vos dents m'ont aſſez confondu.
Ma tremblante raiſon cède en tout à la vôtre.
Oui, la moitié du monde a toujours mangé l'autre;
Ainſi Dieu le voulut, & c'eſt pour notre bien.
Mais, ſire, on voit ſouvent un malheureux chrétien,
Pour de l'argent comptant qu'aux hommes on pré-
fère,
Se racheter d'un Turc, & payer un corſaire.
Je comptais à Tunis paſſer deux mois au plus;
A vous y bien ſervir mes vœux ſont réſolus.
Je vous ferai garnir votre charnier auguſte
De deux bons moutons gras, valant vingt francs au
juſte.
Pendant deux mois entiers ils vous ſeront portés,
Par vos correſpondans chaque jour préſentés;
Et mon valet, chez vous, reſtera pour ôtage.—

Ce pacte, dit le roi, me plaît bien davantage
Que celui dont tantôt tu m'avais étourdi.
Viens ſigner le traité; ſuis-moi chez le Cadi;

Donne des cautions : fois sûr, fi tu m'abufes,
Que je n'admettrai point tes mauvaifes excufes,
Et que, fans raifonner, tu feras étranglé,
Selon le droit divin dont tu m'as tant parlé.

Le marché fut figné ; tous les deux l'obfervèrent,
D'autantqu'en le gardant tous les deux y gagnèrent.
Ainfi, dans tous les tems nos feigneurs les lions
Ont conclu leurs traités aux dépens des moutons.



LES TROIS EMPEREURS EN SORBONNE.

PAR M. L'ABBÉ CAILLE.

L'HÉRITIER de Brunſwick & le roi des Danois,
Vous le ſavez, amis, ne ſont pas les ſeuls princes
Qu'un deſir curieux mena dans nos provinces,
Et qui des bons eſprits ont réuni les voix.
Nous avons vu Trajan, Titus & Marc-Aurèle
Quitter le beau ſéjour de la gloire immortelle,
Pour venir en ſecret s'amuſer dans Paris.
Quelque bien qu'on puiſſe être, on veut changer de place;
C'eſt pourquoi les Anglais ſortent de leur pays.
L'eſprit eſt inquiet, & de tout il ſe laſſe;
Souvent un bienheureux s'ennuie en paradis.

Le trio d'empereurs arrivés dans la ville,
Loin du monde & du bruit choiſit ſon domicile
Sous un toit écarté, dans le fond d'un faubourg.
Ils évitaient l'éclat; les vrais grands le dédaignent;
Les galans de la cour & les beautés qui règnent,
Tous les gens du bel air ignoraient leur ſéjour.
A de ſemblables ſaints il ne faut que des ſages;
Il n'en eſt pas en foule. On en trouva pourtant,

Gens instruits & profonds qui n'ont rien de pédant,
Qui ne prétendent point être des personnages,
Qui, des sots préjugés paisiblement vainqueurs,
D'un regard indulgent contemplent nos erreurs;
Qui, sans craindre la mort, savent goûter la vie;
Qui ne s'appellent point, *la bonne compagnie*,
Qui la font en effet. Leur esprit & leurs mœurs
Réussirent beaucoup chez les trois empereurs.
A leur petit couvert chaque jour ils soupèrent.
Moins ils cherchaient l'esprit, & plus ils en montrèrent.
Tout charmés l'un de l'autre, ils étaient bien surpris
D'être sur tous les points toujours du même avis.
Ils ne perdirent point leurs momens en visites;
Mais on les rencontrait aux arsenaux de Mars,
Chez Clio, chez Minerve, aux ateliers des arts;
Ils les encourageaient en pesant leurs mérites.

On conduisit bientôt nos nouveaux curieux
Aux chef-d'œuvres brillans d'Andromaque & d'Armide,
Qu'ils préféraient aux jeux du cirque & de l'Elide;
Le plaisir de l'esprit passe celui des yeux.

D'un plaisir différent nos trois Césars jouirent
Lorsqu'à l'observatoire un verre industrieux
Leur fit envisager la structure des cieux,
Des cieux qu'ils habitaient, & dont ils descendirent.

Delà, près d'un beau pont que bâtit autrefois
Le plus grand des Henris, & peut-être des rois,
Marc-Aurèle apperçut ce bronze qu'on révère,
Ce prince, ce héros célébré tant de fois,
Des Français inconſtans le vainqueur & le père.
Le voilà, diſaient-ils, nous le connaiſſons tous;
Il boit au haut des cieux le nectar avec nous.
Un des ſages leur dit : Vous ſavez ſon hiſtoire;
On adore aujourd'hui ſa valeur, ſa bonté;
Quand il était au monde, il fut perſécuté.
Buri même à préſent lui conteſte ſa gloire.
Pour domter la critique on dit qu'il faut mourir;
On ſe trompe, & ſa dent qui ne peut s'aſſouvir,
Juſque dans le tombeau ronge notre mémoire.

Après ces monumens ſi grands, ſi précieux,
A leurs regards divins ſi dignes de paraître,
Sur de moindres objets ils baiſsèrent les yeux.

Ils voulurent enfin tout voir & tout connaître;
Les boulevards, la foire & l'opéra bouffon,
L'école où Loyola corrompit la raiſon;
Les quatre facultés, & juſqu'à la Sorbonne.

Ils entrent dans l'étable où les docteurs fourrés
Ruminaient ſaint Thomas, & prenaient leurs degrés.
Au ſéjour de l'*Ergo*, Ribaudier en perſonne
Eſtropiait alors un diſcours en latin.
Quel latin! juſte ciel! les héros de l'empire

Se mordaient les cinq doigts pour s'empêcher de rire.
Mais ils ne rirent plus, quand un gros Auguſtin
Du concile gaulois lut tout haut les cenſures.
Il diſait anathême aux nations impures
Qui n'avaient jamais ſu, dans leurs impiétés,
Qu'auprès de l'Eſtrapade il fût des facultés.

O morts! s'écriait-il, vivez dans les ſupplices;
Princes, ſages, héros, exemples des vieux tems;
Vos ſublimes vertus n'ont été que des vices,
Vos belles actions des péchés éclatans.
Dieu livre, ſelon nous, à la gêne éternelle
Epictète, Caton, Scipion l'Africain,
Ce coquin de Titus l'amour du genre humain,
Marc-Aurèle, Trajan, le grand Henri lui-même;
Tous créés pour l'enfer & morts ſans ſacremens.
Mais parmi ſes élus nous plaçons les Clémens,
Dont nous avons ici ſolemniſé la fête;
De beaux rayons dorés nous ceignîmes ſa tête.
Ravaillac & Damiens, s'ils ſont de vrais croyans;
S'ils ſont bien confeſſés, ſont ſes heureux enfans.
Un Fréron bien huilé verra Dieu face à face;
Et Turenne amoureux, mourant pour ſon pays,
Brûle éternellement chez les anges maudits.
Tel eſt notre plaiſir; telle eſt la loi de grace.

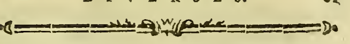
Les divins voyageurs étaient bien étonnés
De ſe voir en Sorbonne & de s'y voir damnés.
Les vrais amis de Dieu répriment leur colère.
Marc-Aurèle lui dit d'un ton très-débonnaire:

Vous ne connaiſſez pas les gens dont vous parlez;
Les facultés parfois ſont aſſez mal inſtruites
Des ſecrets du Très-Haut, quoiqu'ils ſoient révélés.
Dieu n'eſt ni ſi méchant, ni ſi ſot que vous dites.

Ribaudier à ces mots roulant un œil hagard,
Dans des convulſions dignes de ſaint Médard,
Nomma le demi-Dieu déiſte, athée, impie,
Hérétique, ennemi du trône & de l'autel,
Et lui fit intenter un procès criminel.

Les Romains cependant ſortent de l'écurie.
Mon Dieu, diſait Titus, ce monſieur Ribaudier,
Pour un docteur français, me ſemble bien groſſier.
Nos ſages rougiſſaient pour l'honneur de la France.
Pardonnez, dit l'un d'eux, à tant d'extravagance.
Nous n'aſſiſtons jamais à ces belles leçons.
Nous nous ſommes mépris; Ribaudier nous étonne,
Nous penſions en effet vous mener en Sorbonne,
Et l'on vous a conduits aux petites-maiſons.





LA TACTIQUE.

J'ÉTAIS lundi paſſé chez mon libraire Caille,
Qui dans ſon magaſin n'a ſouvent rien qui vaille.
J'ai, dit-il, par bonheur, un ouvrage nouveau,
Néceſſaire aux humains, & ſage autant que beau.
C'eſt à l'étudier qu'il faut que l'on s'applique;
Il fait ſeul nos deſtins: prenez, c'eſt la tactique.
La tactique? lui dis-je. Hélas! juſqu'à préſent
J'ignorais la valeur de ce mot ſi ſavant.
Ce nom, répondit-il, venu de Grèce en France,
Veut dire le grand art, ou l'art par excellence;
Des plus nobles eſprits il remplit tous les vœux.
J'achetai ſa tactique, & je me crus heureux.
J'eſpérais trouver l'art de prolonger ma vie,
D'adoucir les chagrins dont elle eſt pourſuivie,
De cultiver mes goûts, d'être ſans paſſion,
D'aſſervir mes deſirs au joug de la raiſon,
D'être juſte envers tous, ſans jamais être dupe.
Je m'enferme chez moi, je lis, & ne m'occupe
Que d'apprendre par cœur un livre ſi divin.
Mes amis, c'était l'art d'égorger ſon prochain.
J'apprends qu'en Germanie autrefois un bon prêtre
Pétrit, pour s'amuſer, du ſoufre & du ſalpêtre;
Qu'un énorme boulet, qu'on lance avec fracas,
Doit mirer un peu haut pour arriver plus bas;
Que d'un tube de bronze auſſitôt la mort vole

Dans la direction qui fait la parabole,
Et renverse en deux coups, prudemment ménagés,
Cent automates bleus à la file rangés.
Mousquet, poignard, épée ou tranchante ou pointue,
Tout est bien, tout va bien, tout sert, pourvu qu'on
tue.

L'auteur, bientôt après, peint des voleurs de nuit,
Qui, dans un chemin creux, sans tambour & sans
bruit,
Discrétement chargés de fusils & d'échelles,
Assassinent d'abord cinq ou six sentinelles,
Puis montant lestement aux murs de la cité,
Où les pauvres bourgeois dormaient en sûreté,
Portent dans leurs logis le fer avec les flammes,
Poignardent les maris, couchent avec les Dames,
Écrasent les enfans, & las de tant d'efforts,
Boivent le vin d'autrui sur des monceaux de morts.
Le lendemain matin on les mène à l'église,
Rendre grace au bon Dieu de leur noble entreprise,
Lui chanter en latin qu'il est leur digne appui,
Que dans la ville en feu l'on n'eût rien fait sans lui,
Qu'on ne peut ni voler, ni violer son monde,
Ni massacrer les gens, si Dieu ne nous seconde.

Étrangement surpris de cet art si vanté,
Je cours chez monsieur Caille, encor épouvanté;
Je lui rends son volume, & lui dis en colère.
Allez, de Belzébuth détestable libraire,

Portez votre tactique au chevalier de Tot;
Il fait marcher les Turcs au nom de Sabaoth.
C'est lui qui, de canons couvrant les Dardanelles,
Dans leur propre science instruit les infidèles.
Allez, adressez-vous à monsieur Romanzof,
Aux vainqueurs tout sanglans de Bender & d'Azof;
A Fréderic sur-tout portez ce bel ouvrage,
Et soyez convaincu qu'il en sait davantage:
Lucifer l'inspira bien mieux que votre auteur;
Il est maître-passé dans cet art plein d'horreur,
Plus adroit meurtrier que Gustave & qu'Eugène.
Allez, je ne crois point que la nature humaine
Sortit, je ne sais quand, des mains du créateur,
Pour insulter ainsi l'éternel bienfaicteur,
Pour montrer tant de rage & tant d'extravagance.
L'homme avec ses dix doigts, sans armes, sans défense,
N'a point été formé pour abréger des jours
Que la nécessité rendait déjà si courts.
La goutte avec sa craie, & la glaire endurcie
Qui se forme en cailloux au fond de la vessie,
La fièvre, le catarre, & cent maux plus affreux,
Cent charlatans fourrés, encor plus dangereux,
Auraient suffi sans doute au malheur de la terre,
Sans que l'homme inventât ce grand art de la guerre.
Je hais tous les héros, & Nembrod & Cyrus,
Et ce roi si brillant qui forma Lentulus;
Le monde admire en vain leur valeur indomtable,
Je m'enfuis loin d'eux tous, & je les donne au diable.

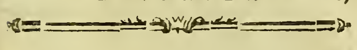
En m'expliquant ainſi, je vis que dans un coin
Un jeune curieux m'obſervoit avec ſoin.
Son habit d'ordonnance avait deux épaulettes,
De ſon grade à la guerre éclatans interprètes;
Ses regards aſſurés, mais tranquilles & doux,
Annonçaient ſes talens ſans marquer de courroux;
De la tactique enfin c'était l'auteur lui-même.

Je conçois, me dit-il, la répugnance extrême
Qu'un vieillard philoſophe, ami du monde entier,
Dans ſon cœur attendri ſe ſent pour mon métier;
Il n'eſt pas fort humain, mais il eſt néceſſaire.
L'homme eſt né bien méchant: Caïn tua ſon frère;
Et nos frères les Huns, les Francs, les Viſigoths,
Des bords du Tanaïs accourant à grands flots,
N'auraient point déſolé les rives de la Seine,
Si nous avions mieux ſu la tactique romaine.
Guerrier, né d'un guerrier, je profeſſe aujourd'hui
L'art de garder ſon bien, non de voler autrui.
Hé quoi! vous vous plaignez qu'on cherche à vous défendre?
Seriez-vous bien content qu'un Goth vînt mettre en cendre
Vos arbres, vos moiſſons, vos granges, vos châteaux?
Il vous faut de bons chiens pour garder vos troupeaux.
Il eſt, n'en doutez point, des guerres légitimes,
Et tous les grands exploits ne ſont pas de grands crimes.

Vous-même, à ce qu'on dit, vous chantiez autrefois
Les généreux travaux de ce cher Béarnois ;
Il foutenait le droit de fa naiffance augufte :
La Ligue était coupable, Henri quatre était jufte ;
Mais, fans plus retracer les faits de ce bon roi,
Ne vous fouvient-il plus du jour de Fontenoi ?
Quand la colonne anglaife, avec ordre animée,
Marchait à pas comptés à travers notre armée ?
Trop fortuné badaud! dans les murs de Paris,
Vous faifiez, en riant, la guerre aux beaux efprits ;
De la douce Goffin le centième idolâtre,
Vous alliez la lorgner fur les bancs du théâtre,
Et vous jugiez en paix les talens des acteurs.
Hélas ! qu'auriez-vous fait, vous & tous les auteurs,
Qu'aurait fait tout Paris, fi Louis en perfonne
N'eût paffé le matin fur le pont de Calonne ?
Et fi tant de Céfars, à quatre fous par jour,
N'euffent bravé l'Anglais qui partit fans retour ?
Vous favez quel mortel amoureux de la gloire,
avec quatre canons, ramena la victoire.
Ce fut au prix du fang du généreux Grammont,
Et du fage Luttaux, & du jeune Craon,
Que de vos beaux efprits les bruyantes cohues
Compofaient les chanfons qui couraient dans les rues,
Ou qu'ils venaient gaîment, avec un ris malin,
Siffler Sémiramis, Mérope, & l'Orphelin.
Souffrez donc, s'il vous plaît, qu'on prenne la défenfe
D'un art qui fit long-tems la grandeur de la France,
Et qui des citoyens affure le repos.

Monſieur Guibert ſe tut après ce long propos.
Moi, je me tus auſſi, n'ayant rien à redire.
De la droite raiſon je ſentis tout l'empire :
Je conçus que la guerre eſt le premier des arts;
Et que le peintre heureux des Bourbons, des Bayards,
En dictant leurs leçons, était digne peut-être
De commander déjà dans l'art dont il eſt maître.
Mais, je vous l'avoûrai, je formai des ſouhaits
Pour que cet art ſi beau ne s'exerçât jamais,
Et qu'enfin l'équité fît régner ſur la terre
L'impraticable paix de l'abbé de Saint-Pierre.





LE CŒUR.

*PAR M. LE CHEVALIER DE B****.*

LE cœur eft tout, difent les femmes;
Sansle cœurpointd'amour, fanslui point de bonheur;
Le cœur feul eft vaincu, le cœur feul eft vainqueur.
Mais qu'eft-ce qu'entendent ces dames,
En nous parlant toujours du cœur?
En y penfant beaucoup, je me fuis mis en tête
Que du fens littéral elles font peu de cas,
Et qu'on eft convenu de prendre un mot honnête,
Au lieu d'un mot qui ne l'eft pas.
Sur le lien des cœurs en vain Platon raifonne;
Platon fe perd tout feul & n'égare perfonne:
Raifonner fur l'amour, c'eft perdre la raifon;
Et dans cet art charmant la meilleure leçon,
C'eft la nature qui la donne.
A bon droit nous la bénifſons
Pour nous avoir formé des cœurs de deux façons;
Car que deviendraient les familles,
Si les cœurs des jeunes garçons
Étaient faits comme ceux des filles?
Avec variété nature les moula,
Afin que tout le monde en trouvât à fa guife.
Prince, manant, abbé, nonne, reine, marquife,

Celui qui dit *Sanctus*, celui qui crie *Alla*,
Le bonze, le rabin, le carme, la sœur grise,
Tous reçurent un cœur; aucun ne s'en tient là.
C'est peu d'avoir chacun le nôtre,
Nous en cherchons par-tout un autre.
Nature, en fait de cœurs, se prête à tous les goûts;
J'en ai vu de toutes les formes,
Grands, petits, minces, gros, médiocres, énormes.
Mesdames & messieurs, comment les voulez-vous?
On fait par-tout d'un cœur tout ce qu'on veut en faire;
On le prend, on le donne, on l'achète, on le vend;
Il s'élève, il s'abaisse, il s'ouvre, il se resserre.
C'est un merveilleux instrument:
J'en jouais bien dans ma jeunesse,
Moins bien pourtant que ma maîtresse.
O vous qui cherchez le bonheur!
Sachez tirer parti d'un cœur.
Un cœur est bon à tout, par-tout on s'en amuse;
Mais à ce joli petit jeu
Au bout de quelque tems il s'use;
Et chacune & chacun finissent, en tout lieu,
Par en avoir trop, ou trop peu.

Ainsi, comme un franc hérétique,
Je médisais du Dieu de la terre & du ciel.
En amour j'étais tout physique;
C'est bien un point essentiel,
Mais ce n'est pas le point unique.

Il eſt mille façons d'aimer ;
Et ce qui prouve mon ſyſtême,
C'eſt que la bergère que j'aime
En a mille de me charmer.
Si de ces mille, ma bergère,
Par un mouvement généreux,
M'en cédait une pour lui plaire,
Nous y gagnerions tous les deux.



RÉPONSE

A la Pièce intitulée LE CŒUR.

CERTAINE dame honnête, & savante, & profonde,
Ayant lu le traité du cœur,
Disait en se pâmant : Que j'aime cet auteur !
Ah ! je vois bien qu'il a le plus grand cœur du monde.

De mon heureux printems j'ai vu passer la fleur,
Le cœur pourtant me parle encore ;
Du nom de petit cœur quand mon amant m'honore,
Je sens qu'il me fait trop d'honneur.

Hélas ! faibles humains, quels destins sont les nôtres !
Qu'on a mal placé les grandeurs !
Qu'on serait heureux si les cœurs
Étaient faits les uns pour les autres !

Illustre chevalier, vous chantez vos combats,
Vos victoires & votre empire,
Et dans vos vers heureux, comme vous pleins d'appas,
C'est votre cœur qui vous inspire.

Quand Lisette vous dit : Rodrigue, as-tu du cœur ?
Sur l'heure elle l'éprouve, & dit avec franchise :
Il eut encor plus de valeur
Quand il était homme d'église.

RÉPONSE

*A M. le Chevalier de B****.*

CROYEZ qu'un vieillard cacochime,
Agé de ſoixante & douze ans,
Doit mettre, s'il a quelque ſens,
Son ame & & ſon corps au régime.

Dieu fit la douce illuſion
Pour les heureux fous du bel âge,
Pour les vieux fous l'ambition,
Et la retraite pour le ſage.

Vous me direz qu'Anacréon,
Que Chaulieu même & Saint-Aulaire
Tiraient encor quelque chanſon
De leur cervelle octogénaire.

Mais ces exemples ſont trompeurs:
Et quand les derniers jours d'automne
Laiſſent éclore quelques fleurs,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le printems donne.
Les bergères & les paſteurs
N'en forment point une couronne.
La parque, de ſes vilains doigts,
Marquait d'un ſept avec un trois

La tête froide & peu pesante
Du Fleuri qui donna des loix
A notre France languissante.
Il porta le sceptre des rois,
Et le garda jusqu'à nonante.

Régner est un amusement
Pour un vieillard triste & pesant,
De toute autre chose incapable ;
Mais vieux bel esprit, vieux amant,
Vieux chanteur est insupportable.

C'est à vous, ô jeune Boufflers !
A vous, dont notre Suisse admire
Le crayon, la prose & les vers,
Et les petits contes pour rire ;
C'est à vous à chanter Thémire,
Et de briller dans un festin,
Animé du triple délire
Des vers, de l'amour & du vin.

AU MÊME.

CE beau lac de Genève où vous êtes venu,
Du Cocyte bientôt m'offre les rives sombres.
Vous êtes un Orphée en ces lieux descendu,
Pour venir enchanter les ombres.

AU MÊME.

SI vous brillez dans votre aurore,
Quand je m'éteins à mon couchant;
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empreſſent d'éclore,
Lorſque mon terrain languiſſant
Eſt dégarni des dons de Flore;
Si votre voix jeune & ſonore
Prélude d'un ton ſi touchant,
Quand je frédonne à peine encore
Les reſtes d'un lugubre chant;
Si des graces qu'en vain j'implore
Vous devenez l'heureux amant,
Et ſi ma vieilleſſe déplore
La perte de cet art charmant
Dont le Dieu des vers vous honore;
Tout cela peut m'humilier;
Mais je n'y vois point de remède:
Il faut bien que l'on me ſuccède;
Et j'aime en vous mon héritier.



LES DEUX SIECLES.

SIÈCLE où je vis briller un I ſuivi d'un quatre,
Siècle où l'on ſut écrire auſſi-bien que combattre,
D'où vient qu'à nos plaiſirs a ſuccédé l'ennui ?
Reſſemblons-nous du moins au Romain d'aujourd'hui,
Qui, fier dans l'indigence, & grand dans ſes misères,
Vante, en tendant la main, les tréſors de ſes pères ?
Non, d'un plus noble orgueil notre eſprit eſt bleſſé.
Nous croyons valoir mieux que le bon tems paſſé.
La ſageſſe, en nos jours, a ſur nous tant d'empire,
Que nous avons perdu la faculté de rire.
C'eſt dommage. Autrefois Molière était plaiſant;
Il ſut nous égayer, mais en nous inſtruiſant.
Le comique pleureur aujourd'hui veut ſéduire,
Et, ſans nous amuſer, renonce à nous inſtruire.
Que je plains un Français, quand il eſt ſans gaîté!
Loin de ſon élément le pauvre homme eſt jeté.
Je n'aime point Thalie alors que ſur la ſcène
Elle prend gauchement l'habit de Melpomène.
Ces deux charmantes ſœurs ont bien changé de ton.
Hors de ſon caractère on ne fait rien de bon.
Molière en rit là-bas, & Racine en ſoupire.

Il ne peut ſupporter l'inſipide délire
De tous ces plats romans mis en vers bourſoufflés,
Apoſtrophes aux Dieux, lieux communs ampoulés,

Maximes sans raison, nœuds d'intrigues bizarres,
Et la scène française en proie à des barbares.

Tant mieux, dit un rêveur soi-disant financier,
Qui gouverne l'état du haut de son grenier;
La chûte des beaux arts est un bien pour la France;
Des revenus du roi ma main tient la balance :
Je verrai des impôts les Français affranchis.
Vous ennuyez l'état, & moi je l'enrichis.
J'ai su fertiliser la terre avec ma plume.
J'ai fait contre Colbert un excellent volume;
Le public n'en sait rien; mais la postérité
M'attend pour me conduire à l'immortalité;
Et pour prix des calculs où mon esprit se tue,
Je veux avec Jean-Jacque avoir une statue.

Taisez-vous, lui répond un philosophe altier,
Et ne vous vantez plus de votre obscur métier.
Vous gouvernez l'état! quelle triste manie
Peut dans ce cercle étroit captiver un génie!
Prenez un vol plus haut, gouvernez l'univers.
Prouvez-nous que les monts sont formés par les mers;
Jetez les Apennins dans l'abyme de l'onde;
Descendez par un trou dans le centre du monde.
Pour bien connaître l'ame & nos sens inégaux,
Allez des Patagons disséquer les cerveaux;
Et tandis que Néedham a créé des anguilles,
Courez chez les Lapons & ramenez des filles,

Voilà comme on s'illuſtre en cè ſiècle profond.
De la nature enfin mes yeux ont vu lè fond.
QueDieu parle à ſon gré,qu'à ſa voix tout s'arrange;
Ce trait a ſes beautés; moi je parle, & tout change.
Va, ne t'amuſe plus aux finances du roi;
Viens-t'en créer un monde, & ſoisDieu comme moi.
A ces diſcours brillans, ſaiſi d'un ſaint ſcrupule,
L'archidiacre Trublet s'épouvante & recule;
Et pour charmer la cour qui s'y connaît ſi bien,
Avec un Récollet fait le Journal chrétien.
Les voilà tous les deux qui, commentant Moïſe,
Pour quinze ſous par mois ſont l'appui de l'égliſe.
Ils travaillent long-tems; leur libraire conclut
Qu'il va mourir de faim, mais qu'il fait ſon ſalut.

Un autre fou paroît ſuivi de ſa ſorcière;
Il veut réduire au gland l'académie entière.
Renoncez aux cités, venez au fond des bois,
Mortels, vivez contens, ſans ſecours & ſans loix;
Ou ſi vous perſiſtez dans l'abus effroyable
De goûter les plaiſirs d'un être ſociable,
A mes ſoins vigilans oſez vous confier.
Je fais d'un gentilhomme un garçon menuiſier;
Ma Julie, avec moi perdant ſon pucelage,
Accouche d'un fœtus, & n'en eſt que plus ſage.
Rien n'eſt mal; rien n'eſt bien; je mets tout de niveau;
Je marie au Dauphin la fille du bourreau:
Les petites maiſons, où toujours j'étudie,
Valent bien la Sorbonne & ſa théologie.

Ainſi

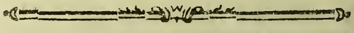
Ainſi ſur le Pont-Neuf, parmi les charlatans ;
L'échappé de Genève ameute les paſſans,
Grimpé ſur les treteaux qui jadis dans Athène
Avaient ſervi de loge au chien de Diogène.

Si la philoſophie a pris ce noble eſſor,
L'hiſtoire ſous nos mains va s'embellir encor.
Des riens approfondis dans un long répertoire,
Sans éclairer l'eſprit ſurchargent la mémoire.

Allons, poudreux valets d'inſolens imprimeurs,
Petits abbés crotés, faméliques auteurs,
Reſſaſſez-moi Pétau, copiez-moi Du Cange;
De tous nos vieux écrits compilez le mêlange ;
Servez d'antiques mets, ſous des noms empruntés,
A l'appétit mourant des lecteurs dégoûtés.
Mais ſur-tout écrivez en proſe poétique ;
Dans un ſtyle ampoulé parlez-moi de phyſique;
Donnez du giganteſque; étourdiſſez les ſots.
Si vous ne penſez pas, créez de nouveaux mots;
Et que votre jargon, digne en tout de notre âge,
Nous faſſe de Racine oublier le langage.

Jadis en ſa volière un riche curieux
Raſſembla des oiſeaux le peuple harmonieux ;
Le chantre de la nuit, le ſerin, la fauvette,
De leurs ſons enchanteurs égayaient ſa retraite,
Il eut ſoin d'écarter les lézards & les rats.
Ils n'oſaient approcher ; ce tems ne dura pas,

Un nouveau maître vint; ses gens se négligèrent;
La volière tomba; les rats s'en emparèrent.
Ils dirent aux lézards : Illustres compagnons,
Les oiseaux ne sont plus, & c'est nous qui régnons.



LE PERE NICODEME ET JEANNOT.

LE PÈRE NICODÈME.

JEANNOT, souviens-toi bien que la philosophie
Est un démon d'enfer à qui l'on sacrifie.
Archimède autrefois gâta le genre humain;
Newton dans notre tems fut un franc libertin.
Locke a plus corrompu de femmes & de filles
Que Laff à l'hôpital n'a conduit de familles.
Tout chrétien qui raisonne a le cerveau blessé.
Bénissons les mortels qui n'ont jamais pensé.
O bienheureux Larcher, Viret, Cogé, Nonnotte,
Que de tous vos écrits la pesanteur dévote
Toujours pour mon esprit eut de charmes puissans!
Le péché n'est, dit-on, que l'abus du bon sens;
Et, de peur de l'abus, vous bannissez l'usage.
Ah! fuyons saintement le danger d'être sage.
Pour faire ton salut, ne pense point, Jeannot;
Abrutis bien ton ame, & fais vœu d'être un sot.

JEANNOT.

Je fens de vos difcours l'influence bénigne,
Je bâille; & de vos foins je me crois déjà digne.
J'ai toujours remarqué que l'efprit rend malin.
Vous vous reffouvenez du bon curé Fantin,
Qui, prêchant, confeffant les dames de Verfailles,
Careffait tour-à-tour & volait fes ouailles;
Ce cher monfieur Billard, & fon ami Grifel,
Grands porteurs de cilice, & chanteurs de miffel,
Qui prenaient notre argent pour mettre en œuvres pies
Tous ces gens-là, mon père, étaient de grands génies.

LE PÈRE NICODÈME.

Mon fils, n'en doute pas, ils ont philofophé;
Et foudain leur efprit, par le diable échauffé,
Brûla de tous les feux de la concupifcence.
Dans les bofquets d'Eden, l'arbre de la fcience
Portait un fruit de mort & de corruption.
Notre bon père en eut une indigeftion.
Pour lui bien conferver fa fragile innocence,
Il eût fallu planter l'arbre de l'ignorance.

JEANNOT.

C'eft bien dit; mais fouffrez que Jeannot l'hébété
Propofe avec refpect une difficulté.
De tous les écrivains dont la pefante plume
Barbouilla, fans penfer, tous les mois un volume,
Le plus ignare en grec, en français, en latin,

C'eſt notre ami Fréron de Quimper-Corentin.
Sa groſſe ame pourtant dans le vice eſt plongée ;
De cent mortels poiſons Belzébuth l'a rongée.
Je conclurais de là, ſi j'oſais raiſonner,
Que le pauvre d'eſprit peut encor ſe damner.

LE PÈRE NICODÈME.

Oui, mais c'eſt quand ce pauvre oſe ſe croire riche,
C'eſt quand du bel eſprit un lourd pédant s'entiche,
Quand le démon d'orgueil & celui de la faim
Saiſiſſent à la gorge un maudit écrivain ;
Le déloyal alors eſt poſſédé du diable.
Chez tout ſot bel eſprit le vice eſt incurable ;
Il va trouver enfin, pour prix de ſes travers,
Desfontaine & Chauffon dans le fond des enfers.
Au pur ſein d'Abraham il eût volé peut-être,
Si dans ſon humble étage il eût ſu ſe connaître ;
Mais il fut réprouvé, ſitôt qu'il entreprit
D'allier la ſottiſe avec le bel eſprit.

Autrefois un hibou, formé par la nature
Pour fuir l'aſtre du jour au fond de ſa maſure,
Laſſé de ſa retraite, eut le projet hardi
De voir comment eſt fait le ſoleil à midi.
Il pria de ſon antre une aigle ſa voiſine
De daigner le conduire à la ſphère divine,
D'où le blond Apollon, de ſes rayons dorés,
Perce les vaſtes cieux par lui ſeul éclairés.
L'aigle au milieu des airs le porta ſur ſes ailes ;
Mais bientôt ébloui des clartés immortelles,

Dont l'éclat n'eſt pas fait pour ſes débiles yeux,
Le mangeur de ſouris tomba du haut des cieux.
Les oiſeaux, accourus à ſes plaintes funèbres,
Dévorèrent ſoudain le courier des ténèbres.
Profite de ſa faute ; &, tapi dans ton trou,
Fuis le jour à jamais en fidèle hibou.

JEANNOT.

On a beau ſe ſoumettre & fermer la paupière,
On voudrait quelquefois voir un peu de lumière.
J'entends dire en tous lieux que le monde eſt inſtruit;
Qu'avec ſaint Loyola le menſonge s'enfuit;
Qu'Aranda dans l'Eſpagne, éclairant les fidèles,
A l'inquiſition vient de rogner les ailes.
Chez les Italiens les yeux ſe ſont ouverts.
Une auguſte cité, ſouveraine des mers,
Des filets de Barjone a rompu quelques mailles.
Le ſouverain chéri qui naquit dans Verſailles
Annulla, m'a-t-on dit, ces billets ſi fameux
Que les morts aux enfers emportaient avec eux;
Avec diſcrétion la ſage tolérance
D'une éternelle paix nous permet l'eſpérance.
D'abord avec effroi j'entendais ces diſcours ;
Mais, par cent mille voix répétés tous les jours,
Ils réveillent enfin mon ame appeſantie,
Et j'ai de raiſonner la plus terrible envie.

LE PÈRE NICODÈME.

Ah! te voilà perdu. Jeannot n'eſt plus à moi.
Tous les cœurs ſont gâtés. — L'eſprit bannit la foi;

L'efprit s'étend par-tout. — O divine bêtife!
Verfez tous vos pavots, foutenez mon églife.
A quels faints recourir dans cette extrêmité ?

O mon fils, cher enfant de la ftupidité,
Quel ennemi t'arrache au doux fein de ta mère ?
On te l'a dit cent fois, malheur à qui s'éclaire.
Ne va point contrifter les cœurs des gens de bien.
Courage, allons, rends-toi; lis le Journal Chrétien;
De Jean-George, crois-moi, lis le difcours fublime;
C'eft pour ton mal qui preffe un excellent régime.
Tu peux guérir encor. Oui, Paris dans fes murs
Voit encor, grace à Dieu, des efprits lourds, obfcurs,
D'argumens rebattus déterminés copiftes,
Tout farcis des lambeaux des premiers Janféniftes.
Jette-toi dans leurs bras; dévore leurs leçons;
Apprends d'eux à donner des mots pour des raifons.
Fais des phrafes, Jeannot, ma douleur t'en conjure.
Par ce palliatif adoucis ta bleffure.
Ne fois point philofophe.

JEANNOT.

Ah! vous percez mon cœur.
Allons, ne voyons goutte, & chériffons l'erreur.
C'eft vous qui le voulez. Mais quel fruit tirerai-je
De demeurer un fot au fortir du collége?

LE PÈRE NICODÈME.

Jeannot, je te promets un bon canonicat,
Et peut-être à ton tour deviendras-tu prélat.

LA BÉGUEULE.

CONTE MORAL.

DANS ſes écrits un ſage Italien
Dit que le mieux eſt l'ennemi du bien ;
Non qu'on ne puiſſe augmenter en prudence ;
En bonté d'ame, en talens, en ſcience:
Cherchons le mieux ſur ces chapitres-là ;
Par-tout ailleurs évitons la chimère.
Dans ſon état heureux qui peut ſe plaire,
Vivre à ſa place, & garder ce qu'il a!

La belle Arsène en eſt la preuve claire.
Elle était jeune ; elle avait à Paris
Un tendre époux empreſſé de complaire
A ſon caprice, & ſouffrant ſes mépris.
L'oncle, la ſœur, la tante, le beau-père,
Ne brillaient pas parmi les beaux-eſprits ;
Mais ils étaient d'un fort bon caractère.
Dans le logis des amis fréquentaient.
Beaucoup d'aiſance, une aſſez bonne chère,
Les paſſe-tems que nos gens connaiſſaient,
Jeu, bal, ſpectacle & ſoupers agréables,
Rendaient ſes jours à-peu-près tolérables.
Car vous ſavez que le bonheur parfait
Eſt inconnu ; pour l'homme il n'eſt pas fait.

Madame Arsène était fort peu contente
De ſes plaiſirs. Son ſuperbe dégoût
Dans ſes dédains fuyait ou blâmait tout:
On l'appellait la belle impertinente.

Or admirez la faibleſſe des gens:
Plus elle était diſtraite, indifférente,
Plus ils tâchaient, par des ſoins complaiſans;
D'apprivoiſer ſon humeur mépriſante;
Et plus auſſi notre belle abuſait
De tous les pas que vers elle on faiſait.
Pour ſes amans encor plus intraitable,
Aiſe de plaire, & ne pouvant aimer,
Son cœur glacé ſe laiſſait conſumer
Dans le chagrin de ne voir rien d'aimable;
D'elle à la fin chacun ſe retira.
De courtiſans elle avait une liſte;
Tout prit parti, ſeule elle demeura
Avec l'orgueil, compagnon dur & triſte;
Bouffi, mais ſec, ennemi des ébats,
Il renfle l'ame & ne la nourrit pas.

La dégoûtée avait eu pour marraine
La fée Aline. On ſait que ces eſprits
Sont mitoyens entre l'eſpèce humaine
Et la divine; & monſieur Gabalis
Mit par écrit leur hiſtoire certaine,
La fée allait quelquefois au logis
De ſa filleule, & lui diſait: « Arsène,

» Es-tu contente à la fleur de tes ans ?
» As-tu des goûts & des amusemens ?
» Tu dois mener une assez douce vie. »
L'autre en deux mots répondait : *Je m'ennuie.*
« C'est un grand mal (dit la fée) , & je croi
» Qu'un beau secret c'est de vivre chez soi. »

Arsène enfin conjura son Aline
De la tirer de son maudit pays.
« Je veux aller à la sphère divine :
» Faites-moi voir votre beau paradis ;
» Je ne saurais supporter ma famille,
» Ni mes amis. J'aime assez ce qui brille ;
» Le beau, le rare ; & je ne puis jamais
» Me trouver bien que dans votre palais.
» C'est un goût vif dont je me sens coiffée. »
Très-volontiers, dit l'indulgente fée.

Tout aussitôt dans un char lumineux
Vers l'orient la belle est transportée.
Le char volait ; & notre dégoûtée,
Pour être en l'air, se croyait dans les cieux.
Elle descend au séjour magnifique
De la marraine. Un immense portique
D'or ciselé dans un goût tout nouveau,
Lui parut riche & passablement beau.
Mais ce n'est rien, quand on voit le château :
Pour les jardins c'est un miracle unique ;
Marly, Versaille, & leurs petits jets-d'eau ;

N'ont rien auprès qui furprenne & qui pique.
La dédaigneufe, à cette œuvre angélique,
Sentit un peu de fatisfaction.
Aline dit : « Voilà votre maifon ;
« Je vous y laiffe un pouvoir defpotique :
» Commandez-y. Toute ma nation
» Obéira fans aucune réplique.
» J'ai quatre mots à dire en Amérique,
» Il faut que j'aille y faire quelques tours ;
» Je reviendrai vers vous en peu de jours.
» J'efpère au moins, dans ma douce retraite,
» Vous retrouver l'ame un peu fatisfaite. »

Aline part. La belle en liberté
Refte & s'arrange au palais enchanté,
Commande en reine, ou plutôt en déeffe.
De cent beautés une foule s'empreffe
A prévenir fes moindres volontés.
A-t-elle faim, cent plats font apportés :
De vrai nectar la cave était fournie,
Et tous les mets font de pure ambroifie ;
Les vafes font du plus fin diamant.
Le repas fait, on la mène à l'inftant
Dans les jardins, fur les bords des fontaines,
Sur les gazons, refpirer les haleines
Et les parfums des fleurs & des zéphirs.
Vingt chars brillans de rubis, de faphirs,
Pour la porter fe préfentent d'eux-mêmes :
Comme autrefois les trépiés de Vulcain

Allaient au ciel par un reſſort divin,
Offrir leur ſiège aux majeſtés ſuprêmes.
De mille oiſeaux les doux gazouillemens,
L'eau qui s'enfuit ſur l'argent des rigoles;
Ont accordé leurs murmures charmans.
Les perroquets répétaient ſes paroles,
Et les échos les diſaient après eux.
Telle Pſyché, par le plus beau des Dieux
A ſes parens avec art enlevée,
Au ſeul amour dignement réſervée,
Dans un palais des mortels ignoré,
Aux élémens commandait à ſon gré.
Madame Arsène eſt encor mieux ſervie;
Plus d'agrémens environnaient ſa vie;
Plus de beautés décoraient ſon ſéjour:
Elle avait tout, mais il manquait l'amour.
On lui donna le ſoir une muſique,
Dont les accords & les accens nouveaux
Feraient pâmer ſoixante cardinaux.
Ces ſons vainqueurs allaient au fond des ames;
Mais elle vit, non ſans émotion,
Que pour chanter on n'avait que des femmes.
Dans ce palais point de barbe au menton!
A quoi (dit-elle) a penſé ma marraine?
Point d'homme ici! Suis-je dans un couvent?
Je trouve bon que l'on me ſerve en reine;
Mais ſans ſujets la grandeur eſt du vent.
J'aime à régner, ſur des hommes s'entend:
Ils ſont tous nés pour ramper dans ma chaîne;

C'eſt leur deſtin, c'eſt leur premier devoir.
Je les mépriſe, & je veux en avoir.
Ainſi parlait la recluſe intraitable;
Et cependant les nymphes ſur le ſoir
Avec reſpect ayant ſervi ſa table,
On l'endormit au ſon des inſtrumens.

Le lendemain mêmes enchantemens,
Mêmes feſtins, pareille ſérénade;
Et le plaiſir fut un peu moins piquant.
Le lendemain lui parut un peu fade.
Le lendemain fut triſte & fatigant.
Le lendemain lui fut inſupportable.

Je me ſouviens du temps trop peu durable
Où je chantais, dans mon heureux printems,
Des lendemains plus doux & plus plaiſans.

La belle enfin chaque jour fêtoyée,
Fut tellement de ſa gloire ennuyée,
Que, déteſtant cet excès de bonheur,
Le paradis lui faiſait mal au cœur.
Se trouvant ſeule, elle aviſe une brêche
A certain mur; & ſemblable à la flèche
Qu'on voit partir de la corde d'un arc,
Madame ſaute, & vous franchit le parc.

Au même inſtant palais, jardins, fontaines,
Or, diamans, émeraudes, rubis,

Tout difparaît à fes yeux ébaubis.
Elle ne voit que les ftériles plaines
D'un grand défert, & des rochers affreux :
La dame alors, s'arrachant les cheveux,
Demande à Dieu pardon de fes fottifes.
La nuit venait ; & déjà fes mains grifes
Sur la nature étendaient fes rideaux.
Les cris perçans des funèbres oifeaux,
Les hurlemens des ours & des panthères,
Font retentir les antres folitaires.
Quelle autre fée, hélas ! prendra le foin
De fecourir ma folle aventurière !
Dans fa détreffe elle apperçut de loin,
A la faveur d'un refte de lumière,
Au coin d'un bois, un vilain charbonnier
Qui s'en allait par un petit fentier,
Tout en fifflant, retrouver fa chaumière.
« Qui que tu fois (lui dit la beauté fière)
» Vois en pitié le malheur qui me fuit;
» Car je ne fais où coucher cette nuit. »
Quand on a peur, tout orgueil s'humanife.

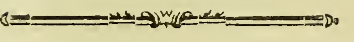
Le noir pataut, la voyant fi bien mife,
Lui répondit : « Quel étrange démon
» Vous fait aller dans cet état de crife,
» Pendant la nuit, à pied, fans compagnon ?
» Je fuis encor très-loin de ma maifon.
» Çà, donnez-moi votre bras, ma mignonne.
» On recevra fa petite perfonne

» Comme on pourra. J'ai du lard & des œufs.
» Toute Françaiſe, à ce que j'imagine,
» Sait, bien ou mal, faire un peu de cuiſine.
» Je n'ai qu'un lit; c'eſt aſſez pour nous deux. »

Diſant ces mots, le ruſtre vigoureux
D'un gros baiſer ſur ſa bouche ébahie,
Ferme l'accès à toute repartie;
Et par avance il veut être payé
Du nouveau gîte à la belle octroyé.
Hélas, hélas! (dit la dame affligée)
Il faudra donc qu'ici je ſois mangée
D'un charbonnier ou de la dent des loups!
Le déſeſpoir, la honte, le courroux
L'ont ſuffoquée; elle eſt évanouie.
Notre galant la rendait à la vie:
La fée arrive, & peut-être un peu tard.
Préſente à tout, elle était à l'écart.
» Vous voyez bien (dit-elle à ſa filleule)
» Que vous étiez une franche bégueule.
» Ma chère enfant, rien n'eſt plus périlleux
» Que de quitter le bien pour être mieux. »

La leçon faite on reconduit ma belle
Dans ſon logis: tout y changea pour elle
En peu de tems, ſitôt qu'elle changea.
Pour ſon profit elle ſe corrigea.
Sans avoir lu les beaux moyens de plaire
Du ſieur Moncrif, & ſans livre elle plut.
Que fallait-il à ſon cœur?... Qu'il voulût.

Elle fut douce, attentive, polie,
Vive & prudente; & prit même en ſecret
Pour charbonnier un jeune amant diſcret,
Et fut alors une femme accomplie.



LES SYSTÊMES.

LORSQUE le ſeul puiſſant, le ſeul grand, le ſeul ſage,
De ce monde, en ſix jours, eut achevé l'ouvrage,
Et qu'il eut arrangé tous les céleſtes corps,
De ſa vaſte machine il cacha les reſſorts,
Et mit ſur la nature un voile impénétrable.

J'ai lu chez un rabin que cet Être ineffable
Un jour, devant ſon trône, aſſembla nos docteurs,
Fiers enfans du ſophiſme, éternels diſputeurs;
Le bon Thomas d'Aquin, Scot, & Bonaventure,
Et juſqu'au Provençal élève d'Épicure,
Et ce maître René qu'on oublie aujourd'hui,
Grand fou perſécuté par de plus fous que lui;
Et tous ces beaux eſprits dont le ſavant caprice
D'un monde imaginaire a bâti l'édifice.

Çà, mes amis, dit Dieu, *devinez mon ſecret:*
Dites-moi qui je ſuis, & comment je ſuis fait;

Et, dans un fupplément, dites-moi qui vous êtes ;
Quelle force, en tout fens, fait courir les comètes ;
Et pourquoi, dans ce globe, un deftin trop fatal,
Pour une once de bien, mit cent quintaux de mal.
Je fais que, grace aux foins des plus nobles génies,
Des prix font propofés par les académies ;
J'en donnerai. Quiconque approchera du but,
Aura beaucoup d'argent, & fera fon falut.

Il dit. Thomas fe lève à l'augufte parole,
Thomas le Jacobin, l'ange de notre école,
Qui de cent argumens fe tira toujours bien,
Et répondit à tout, fans fe douter de rien.

Vous êtes, lui dit-il, *l'exiftence & l'effence,*
Simple avec attributs, acte pur & fubftance,
Dans les tems, hors des tems ; fin, principe & milieu ;
Toujours préfent par-tout, fans être en aucun lieu.
L'Éternel, à ces mots, qu'un bachelier admire,
Dit : *Courage, Thomas*, & fe mit à fourire.
Defcartes prit fa place avec quelque fracas.
Cherchant un tourbillon qu'il ne rencontrait pas ;
Et le front tout poudreux de matière fubtile,
N'ayant jamais rien lu, pas même l'Évangile.

Seigneur, dit-il à Dieu, *ce bon-homme Thomas*
Du rêveur Ariftote a trop fuivi les pas.
Voici mon argument qui me femble invincible :
Pour être, c'eft affez que vous foyez poffible.

Quant à votre univers, il eſt fort impoſant ;
Mais, quand il vous plaira, j'en ferai tout autant ;
Et je puis vous former d'un morceau de matière
Élémens, animaux, tourbillons & lumière,
Lorſque du mouvement je ſaurai mieux les loix.
Dieu ſourit de pitié pour la ſeconde fois.

L'incertain Gaſſendi, ce bon prêtre de Digne,
Ne pouvait du Breton ſouffrir l'audace inſigne,
Et popoſait à Dieu ſes atomes crochus,
Quoique paſſés de mode, & dès long-tems déchus;
Mais il ne diſait rien ſur l'eſſence ſuprême.

Alors un petit Juif, au long nez, au teint blême,
Pauvre, mais ſatisfait, penſif & retiré,
Eſprit ſubtil & creux, moins lu que célébré,
Caché ſous le manteau de Deſcartes ſon maître,
Marchant à pas comptés, s'approcha du grand Être.
Pardonnez-moi, dit-il, en lui parlant tout bas;
Mais je penſe, entre nous, que vous n'exiſtez pas.
Je crois l'avoir prouvé par mes mathématiques.
J'ai de plats écoliers, & de mauvais critiques ;
Jugez-nous. — A ces mots, tout le globle trembla ;
Et d'horreur & d'effroi ſaint Thomas recula.
Mais Dieu clément & bon, plaignant cet infidelle,
Ordonna ſeulement qu'on purgeât ſa cervelle.
Ne pouvant déſormais compoſer pour les prix,
Il partit, eſcorté de quelques beaux eſprits,

Nos docteurs, qui voyaient avec quelle indulgence
Dieu daignait compatir à tant d'extravagance,
Étalèrent bientôt cent belles visions,
De leur esprit pointu nobles inventions:
Ils parlaient, disputaient, & criaient tous ensemble.
Ainsi, lorsqu'à dîner une vieille rassemble
Quinze ou vingt raisonneurs, auteurs, commentateurs,
Rimeurs, compilateurs, chansonneurs, traducteurs,
La maison retentit des cris de la cohue,
Les passans ébahis s'arrêtent dans la rue.

D'un air persuadé Mallebranche assura
Qu'il faut parler au Verbe, & qu'il nous répondra.

Arnaud dit que de Dieu la bonté souveraine,
Exprès pour nous damner, forma la race humaine.

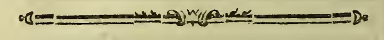
Leibnitz avertissait le Turc & le chrétien
Que sans son harmonie on ne comprendra rien;
Que Dieu, le monde & nous, tout n'est rien sans monades.

Le courier des Lapons, dans ses turlupinades,
Veut qu'on aille au détroit où vogua Magellan,
Pour se former l'esprit, disséquer des géans.
Notre consul Maillet (non pas consul de Rome)
Sait comment ici-bas naquit le premier homme.
D'abord il fut poisson. De ce pauvre animal
Le berceau très-changeant fut du plus fin cristal;

Et les mers des Chinois ſont encore étonnées
D'avoir, par leurs courans, formé les Pyrénées.
Chacun fit ſon ſyſtême ; & leurs doctes leçons
Semblaient partir tout droit des petites maiſons.

Dieu ne ſe fâcha point ; c'eſt le meilleur des pères ;
Et ſans nous engourdir par des loix trop auſtères,
Il veut que ſes enfans, ces petits libertins,
S'amuſent en jouant de l'œuvre de ſes mains.
Il renvoya le prix à la prochaine année ;
Mais il vous fit partir, dès la même journée,
Son ange Gabriel, ambaſſadeur de paix,
Tout pétri d'indulgence, & porteur de bienfaits.

Le miniſtre emplumé vola dans vingt provinces ;
Il viſita des ſaints, des papes & des princes,
De braves cardinaux & des inquiſiteurs,
Dans le ſiècle paſſé dévots perſécuteurs.
Meſſeigneurs, leur dit-il, *le bon Dieu vous ordonne*
De vous bien divertir ſans moleſter perſonne.
Il a ſu qu'en ce monde on voit certains ſavans,
Qui ſont, ainſi que vous, de fieffés ignorans :
Ils n'ont ni volonté, ni puiſſance de nuire ;
Pour penſer de travers, hélas ! faut-il les cuire ?
Un livre, croyez-moi, n'eſt pas fort dangereux ;
Et votre ſignature eſt plus funeſte qu'eux.
En Sorbone, aux charniers, tout ſe mêle d'écrire :
Imitez le bon Dieu qui n'en a fait que rire.



LES CABALES.

Barbouilleurs de papier, d'où viennent tant
d'intrigues,
Tant de petits partis, de cabales, de brigues?
S'agit-il d'un emploi de fermier-général,
Ou du large chapeau qui coiffe un cardinal?
Êtes-vous au conclave? Aspirez-vous au trône
Où l'on dit qu'autrefois monta Simon-Barjone?
Çà, que prétendez-vous? — De la gloire. — Ah!
gredin,
Sais-tu bien que cent rois la briguèrent en vain?
Sais-tu ce qu'il coûta de périls & de peines
Aux Condés, aux Sullis, aux Colberts, aux Turennes,
Pour avoir une place au haut du mont sacré,
Du sultan Mustapha pour jamais ignoré?
Je ne m'attendois pas qu'un crapaud du Parnasse
Eût pu, dans son bourbier, s'enfler de tant d'audace?

« Monsieur, écoutez-moi: j'arrive de Dijon,
» Et je n'ai ni logis, ni crédit, ni renom.
» J'ai fait de méchans vers; & vous pouvez bien
» croire
» Que je n'ai pas le front de prétendre à la gloire;
» Je ne veux que l'ôter à quiconque en jouit.
» Dans ce noble métier l'ami Fréron m'instruit.

» Monſieur l'abbé *Profond* m'introduit chez les
» dames ;
» Avec deux beaux eſprits nous ourdiſſons nos
» trames.
» Nous ferons dans un mois l'un de l'autre ennemis,
» Mais le beſoin préſent nous tient encore unis.
» Je me forme ſous eux dans le bel art de nuire ;
» Voilà mon ſeul talent ; c'eſt la gloire où j'aſpire. »

Laiſſons là de Dijon ce pauvre garnement,
Des bâtards de Zoïle imbécille inſtrument ;
Qu'il coure à l'hôpital où ſon deſtin le mène.

Allons-nous réjouir aux jeux de Melpomène...
Bon ! j'y vois deux partis l'un à l'autre oppoſés.
Léon dix & Luther étaient moins diviſés.
L'un claque, l'autre ſiffle ; & l'antre du parterre,
Et les cafés voiſins, ſont le champ de la guerre.

Je vais chercher la paix au temple des chanſons ;
J'entends crier : « Lulli, Campra, Rameau, Bouffons,
» Êtes-vous pour la France, ou bien pour l'Italie ? »
Je ſuis pour mon plaiſir, meſſieurs. Quelle folie
Vous tient ici debout, ſans vouloir écouter ?
Ne ſuis-je à l'opéra que pour y diſputer ?

Je ſors, je me dérobe aux flots de la cohue ;
Les laquais aſſemblés cabalaient dans la rue.
Je me ſauve avec peine aux jardins ſi vantés
Que la main de Le Nôtre avec art a plantés,

D'autres fous à l'inſtant une troupe m'arrête ;
Tous parlent à la fois, tous me rompent la tête...
« Avez-vous lu ſa pièce? Il tombe, il eſt perdu ;
» Par le dernier journal je le tiens confondu. »
Qui? de quoi parlez-vous? D'où vient tant de colère?
Quel eſt votre ennemi ? — « C'eſt un vil téméraire,
» Un rimeur inſolent qui cauſe nos chagrins ;
» Il croit nous égaler en vers alexandrins. »
Fort bien ; de vos débats je conçois l'importance.

Mais un gros de bourgeois de ce côté s'avance.
« Choiſiſſez (me dit-on) du vieux ou du nouveau. »
Je croyais qu'on parlait d'un vin qu'on boit ſans eau,
Et qu'on examinait ſi les gourmets de France
D'une vendange heureuſe avaient quelque eſpérance ;
Ou que des érudits balançaient doctement
Entre la loi nouvelle & le vieux teſtament.
Un jeune candidat, de qui la chevelure
Paſſait de Clodion la royale coiffure,
Me dit d'un ton de maître, avec peine adouci :
« Ce ſont nos parlemens dont il s'agit ici.
» Lequel préférez-vous ? » — Aucun d'eux, je vous jure.
Je n'ai point de procès ; & dans ma vie obſcure
Je laiſſe au roi mon maître, en pauvre citoyen,
Le ſoin de ſon royaume où je ne prétends rien.
Aſſez de grands eſprits, dans leur troiſième étage,
N'ayant pu gouverner leur femme & leur ménage,
Se ſont mis, par plaiſir, à régir l'univers.

Sans quitter leur grenier, ils traversent les mers ;
Ils raniment l'état, le peuplent, l'enrichissent :
Leurs marchands de papier sont les seuls qui gémissent.
Moi, j'attends dans un coin que l'imprimeur du roi
M'apprenne, pour dix sous, mon devoir & ma loi.
Tout confus d'un édit qui rogne mes finances,
Sur mes biens écornés je règle mes dépenses.
Rebuté de Plutus, je m'adresse à Cérès ;
Ses fertiles bontés garnissent mes guérêts.
La campagne en tout tems, par un travail utile,
Répara tous les maux qu'on nous fit à la ville.
On est un peu fâché ; mais qu'y faire ? — obéir.
A quoi bon cabaler, quand on ne peut agir?

« Mais, monsieur, des Capets les loix fondamentales,
» Et le grenier à sel, & les cours féodales,
» Et le gouvernement du chancelier Duprat.... »

Monsieur, je n'entends rien aux matières d'état.
Ma loi fondamentale est de vivre tranquille.
La fronde était plaisante ; & la guerre civile
Amusait la grand'chambre & le coadjuteur.
Barricadez-vous bien ; je m'enfuis, serviteur.

A peine ai-je quitté mon jeune énergumène,
Qu'un grouppe de savans m'enveloppe & m'entraîne.

D'un air d'autorité l'un d'eux me tire à part...
« Je vous goûtai, dit-il, lorſque de ſaint Médard
» Vous crayonniez gaîment la cabale groſſière
» Gambadant pour la grace au coin d'un cimetière ;
» Les billets au porteur des chrétiens trépaſſés ;
» Les fils de Loyola ſur la terre éclipſés ;
» Nous applaudîmes tous à votre noble audace,
» Lorſque vous nous prouviez qu'un maroufle à
» beſace
» Dans ſa craſſe orgueilleuſe à charge au genre
» humain,
» S'il eût bêché la terre, eût ſervi ſon prochain.
» Jouiſſez d'une gloire avec peine achetée ;
» Acceptez à la fin votre brevet d'athée. »

Ah ! vous êtes trop bon. Je ſens au fond du cœur
Tout le prix qu'on doit mettre à cet excès d'honneur.
Il eſt vrai, j'ai raillé ſaint Médard & la bulle ;
Mais j'ai ſur la nature encor quelque ſcrupule.
L'univers m'embarraſſe, & je ne puis ſonger
Que cette horloge exiſte, & n'ait point d'horloger.
Mille abus, je le ſais, ont régné dans l'égliſe ;
Fleuri le confeſſeur en parle avec franchiſe.
J'ai pu de les ſiffler prendre un peu trop de ſoin ;
Eh ! quel auteur, hélas ! ne va jamais trop loin ?
De ſaint Ignace encor on me voit ſouvent rire :
Je crois pourtant un Dieu, puiſqu'il faut vous le dire.

« Ah, traître ! ah, malheureux ! je m'en étais douté.
» Va ; j'avais bien prévu ce trait de lâcheté,
» Alors

» Alors que de Maillet insultant la mémoire,
» Du monde qu'il forma tu combattis l'histoire...
» Ignorant! vois l'effet de mes combinaisons.
» Les hommes autrefois ont été des poissons.
» La mer de l'Amérique a marché vers le Phase.
» Les huîtres d'Angleterre ont formé le Caucase.
» Nous te l'avions appris; mais tu t'es éloigné
» Du vrai sens de Platon par nous seuls enseigné.
» Lâche! oses-tu bien croire une essence suprême?»
Mais oui. — « De la nature as-tu lu le systême?
» Par ses propos diffus n'es-tu pas foudroyé?
» Que dis-tu de ce livre? — Il m'a fort ennuyé...
» C'en est assez, ingrat! ta perfide insolence
» Dans mon premier concile aura sa récompense.
» Va, sot adorateur d'un fantôme impuissant,
» Nous t'avions jusqu'ici préservé du néant;
» Nous t'y ferons rentrer, ainsi que ce grand Être
» Que tu prends bassement pour ton unique maître.
» De mes amis, de moi, tu seras méprisé. — »
Soit. — « Nous insulterons à ton génie usé. — »
J'y consens. — « Des fatras de brochures sans nombre
» Dans ta bière à grands flots vont tomber sur ton
» ombre. »
Je n'en sentirai rien. — « Nous t'abandonnerons
» Aux puissans Langlevieux, aux immortels Fré-
» rons. »

Ah! bachelier du diable, un peu plus d'indulgence,
Nous avons, vous & moi, besoin de tolérance.

Que deviendrait le monde & la société,
Si tout, jufqu'à l'athée, était fans charité?
Permettez qu'ici-bas chacun faffe à fa tête.
J'avoûrai qu'Épicure avait une ame honnête;
Mais le grand Marc-Aurèle était plus vertueux.
Lucrèce avait du bon, Cicéron valait mieux.
Spinofa pardonnait à ceux dont la faibleffe
D'un moteur éternel admirait la fageffe.
Je crois qu'il eft un Dieu; vous ofez le nier;
Examinons le fait fans nous injurier.

J'ai defiré cent fois, dans ma verte jeuneffe,
De voir notre faint père, au fortir de la meffe,
Avec le grand Lama danfant un cotillon;
Boffuet le funèbre embraffant Fénélon;
Et le verre à la main, Le Tellier & Noailles
Chantant chez Maintenon des couplets dans Verfailles.
Je préférais Chaulieu, coulant en paix fes jours
Entre le Dieu des vers & celui des amours,
A tous ces froids favans dont les vieilles querelles
Traînaient fi pefamment les dégoûts après elles.

Des charmes de la paix mon cœur était frappé;
J'efpérais en jouir; je me fuis bien trompé.
On cabale à la cour, à l'armée, au parterre.
Dans Londres, dans Paris, les efprits font en guerre;
Ils y feront toujours. La difcorde autrefois,
Ayant brouillé les Dieux, defcendit chez les rois;

Puis dans l'églife fainte établit fon empire,
Et l'étendit bientôt fur tout ce qui refpire.
Chacun vantait la paix que par-tout on chaffa.
On dit que feulement par grace on lui laiffa
Deux afyles fort doux; c'eft le lit & la table.
Puiffe-t-elle y fixer un règne un peu durable!
L'un d'eux me plaît encore. Allons, amis, buvons;
Cabalons pour Cloris, & faifons des chanfons.



JEAN QUI PLEURE
ET QUI RIT.

QUELQUEFOIS le matin, quand j'ai mal digéré,
Mon esprit abattu, tristement éclairé,
Contemple avec effroi la funeste peinture
Des maux dont gémit la nature,
Aux erreurs, aux tourmens le genre humain livré,
Les crimes, les fléaux de cette race impure
Dont le diable s'est emparé.
Je dis au mont Etna : Pourquoi tant de ravages,
Et ces sources de feu qui sortent de tes flancs ?
Je redemande aux mers tous ces tristes rivages
Disparus autrefois sous leurs flots écumans;
Et je dis aux tyrans :
Vous avez troublé le monde
Plus que les fureurs de l'onde
Et les flammes des volcans.
Enfin lorsque j'envisage,
Dans ce malheureux séjour,
Quel est l'horrible partage
De tout ce qui voit le jour,
Et que la loi suprême est qu'on souffre & qu'on meure;
Je pleure.

Mais lorsque sur le soir, avec des libertins,
Et plus d'une femme agréable,

Je mange mes perdreaux, & je bois les bons vins
Dont monsieur d'Aranda vient de garnir ma table;
Quand, loin des fripons & des sots,
La gaieté, les chansons, les graces, les bons mots
Ornent les entremets d'un souper délectable;
Quand, sans regretter mes beaux jours,
J'applaudis aux nouveaux amours
De Cléon & de sa maîtresse,
Et que la charmante amitié,
Seul nœud dont mon cœur est lié,
Me fait oublier ma vieillesse;
Cent plaisirs renaissans réchauffent mes esprits;
Je ris.
Je vois, quoique de loin, les partis, les cabales
Qui soufflent dans Paris, vainement agité,
Des inimitiés infernales,
Et versent leurs poisons sur la société;
L'infame calomnie avec perversité
Répand ses ténébreux scandales;
On me parle souvent du nord ensanglanté,
D'un roi sage & clément chez lui persécuté,
Qui, dans sa royale demeure
N'a pu trouver sa sûreté,
Que ses propres sujets poursuivent à toute heure;
Je pleure.
Mais si monsieur Terrai veut bien me rembourser,
Si mes prés, mes jardins, mes forêts s'embellissent;
Si mes vassaux se réjouissent,
Et sous l'orme viennent danser;

Si parfois, pour me délaſſer,
Je relis l'Arioſte, ou même la Pucelle,
Toujours Catin, toujours fidelle,
Ou quelqu'autre impudent dont j'aime les écrits;
Je ris.
Il le faut avouer, telle eſt la vie humaine;
Chacun a ſon lutin, qui toujours le promène
Des chagrins aux amuſemens.
De cinq ſens tout au plus malgré moi je dépends;
L'homme eſt fait, je le ſais, d'une pâte divine;
Nous ſerons tous un jour des eſprits glorieux;
Mais dans ce monde-ci l'homme eſt un peu machine;
La nature change à nos yeux;
Et le plus triſte Héraclite,
Quand ſes affaires vont mieux,
Redevient un Démocrite.

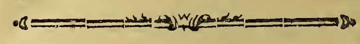
RÉPONSE A L'AUTEUR,

*Par M. l'Abbé DE VOIS***.*

DU tems vous trompez les efforts,
Et moi j'en éprouve l'outrage;
Vous ſavez vous paſſer de corps;
Votre eſprit ne change point d'âge;
Les neiges ſont devant vos yeux,
Le printems eſt dans votre tête;

Tous vos vers ſont des fleurs de fête,
Tous vos jours ſont des jours heureux.
D'Apollon vous tenez la caiſſe,
De ce Dieu vous viſez les *bons ;*
Et, quoique vous payiez ſans ceſſe,
Vous ne dites pas, *point de fonds.*
Pour moi, débile créature,
La triſte main de la nature
Étend un crêpe ſur mes jours :
Mes yeux m'étaient d'un grand ſecours
Pour lire les fruits de vos veilles ;
Je les perds, & j'ai des oreilles
Pour entendre de ſots diſcours.
Pourſuivi par la calomnie,
Je ne ſens plus que le poids de la vie ;
Mon bonheur eſt dans le cercueil.
De mon irréparable amie
L'univers me paraît en deuil.
O vous ! rare ornement de notre académie,
Vous nous garantiſſez ſon immortalité.
Que les cris aigus de l'envie
N'altèrent point votre gaieté !
Vous ne mourrez jamais ; moi, je meurs à toute heure.
Vous êtes *Jean qui rit*, & je ſuis *Jean qui pleure.*





LE DIMANCHE,

OU

LES FILLES DE MINÉE.

Par M. DE LA VISCLÈDE, Secretaire perpétuel de l'Académie de Marseille.

A MADAME ARNANCHE.

VOUS demandez, madame Arnanche,
Pourquoi nos dévots payſans
Les cordeliers à la grand'manche,
Et nos curés catéchiſans,
Aiment à boire le dimanche.
J'ai conſulté bien des ſavans.
Huet, cet évêque d'Avranche,
Qui pour la Bible toujours penche,
Prétend qu'un uſage ſi beau
Vient de Noé le patriarche,
Qui juſtement dégoûté d'eau,
S'enivrait au ſortir de l'arche.
Huet ſe trompe; c'eſt Bacchus,
C'eſt le légiſlateur du Gange,
Ce Dieu de cent peuples vaincus,

Cet inventeur de la vendange.
C'eſt lui qui voulut conſacrer
Le dernier jour hebdomadaire
A boire, à rire, à ne rien faire;
On ne pouvait mieux honorer
La divinité de ſon père.
Il fut ordonné par les loix
D'employer ce jour ſalutaire
A ne faire œuvre de ſes doigts
Qu'avec ſa maîtreſſe & ſon verre;

Un jour ce digne fils de Dieu
Et de la pieuſe Sémèle,
Deſcendit du ciel au ſaint lieu
Où ſa mère très-peu cruelle
Dans ſon beau ſein l'avait conçu;
Où ſon père l'ayant reçu
L'avait enfermé dans ſa cuiſſe;
Grands myſtères bien expliqués,
Dont autrefois ſe ſont moqués
Des gens d'eſprit pleins de malice;

Bacchus à peine ſe montrait
Avec Silène & ſa monture,
Tout le peuple les adorait;
La campagne était ſans culture;
Dévotement on folâtrait;
Et toute la cléricature
Courait en foule au cabaret.

Parmi ce brillant fanatiſme
Il fut un pauvre citoyen
Nommé Minée, homme de bien,
Et ſoupçonné de janſéniſme.
Ses trois filles filaient du lin,
Aimaient Dieu, ſervaient le prochain;
Évitaient la fainéantiſe,
Fuyaient les plaiſirs, les amans;
Et pour ne point perdre de tems,
Ne fréquentaient jamais l'égliſe.

Alcitoé dit à ſes ſœurs:
Travaillons & faiſons l'aumône;
Monſieur le curé dans ſon prône
Donne-t-il des conſeils meilleurs?
Filons, & laiſſons la canaille
Chanter des verſets ennuyeux:
Quiconque eſt honnête & travaille
Ne ſaurait offenſer les Dieux.
Filons, ſi vous voulez m'en croire;
Et pour égayer nos travaux,
Que chacune conte une hiſtoire
En faiſant tourner ſes fuſeaux.
Les deux cadettes approuvèrent
Ce propos tout plein de raiſon;
Et leur ſœur qu'elles écoutèrent
Commença de cette façon.

Le travail eſt mon Dieu; lui ſeul régit le monde;
Il eſt l'ame de tout; c'eſt en vain qu'on nous dit

Que les Dieux font à table ou dorment dans leur lit.
J'interroge les cieux, l'air, & la terre, & l'onde.
Le puiffant Jupiter fait fon tour en dix ans.
Son vieux père Saturne avance à pas plus lents;
Mais il termine enfin fon immenfe carrière;
Et dès qu'elle eft finie, il recommence encor.

Sur fon char de rubis mêlés d'azur & d'or,
Apollon va lançant des torrens de lumière.
Quand il quitta les cieux, il fe fit médecin,
Architecte, berger, menétrier, devin;
Il travailla toujours. Sa fœur l'aventurière
Eft Hécate aux enfers, Diane dans les bois,
Lune pendant les nuits, & remplit trois emplois.

Neptune chaque jour eft occupé fix heures
A foulever des eaux les profondes demeures,
Et les fait dans leur lit retomber par leur poids.

Vulcain noir & craffeux, courbé fur fon enclume,
Forge à coups de marteau les foudres qu'il allume.

On m'a conté qu'un jour, croyant le bien payer,
Jupiter à Vénus daigna le marier.
Ce Jupiter, mes fœurs, était grand adultère;
Vénus l'imita bien; chacun tient de fon père.
Mars plut à la friponne, il était colonel,
Vigoureux, impudent, s'il en fut dans le ciel,
Talons rouges, nez haut, tous les talens de plaire;

Et tandis que Vulcain travaillait pour la cour,
Mars consolait sa femme en parfait petit-maître,
Par air, par vanité, plutôt que par amour.

Le mari méprisé, mais très-digne de l'être,
Aux deux amans heureux voulut jouer d'un tour.
D'un fil d'acier poli, non moins fin que solide,
Il façonne un réseau que rien ne peut briser.
Il le porte la nuit au lit de la perfide.
Lasse de ses plaisirs, il la voit reposer
Entre les bras de Mars; & d'une main timide
Il vous tend son lacet sur le couple amoureux.
Puis marchant à grands pas, encor qu'il fût boiteux,
Il court vîte au soleil conter son aventure.
Toi qui vois tout, dit-il, viens, & vois ma parjure,
Cependant que Phosphore aux bords de l'orient
Au-devant de son char ne paraît point encore,
Et qu'en versant des pleurs la diligente Aurore
Quitte son vieil époux pour son nouvel amant;
Appelle tous les Dieux; qu'ils contemplent ma honte,
Qu'ils viennent me venger. — Apollon est malin;
Il rend avec plaisir ce service à Vulcain;
En petits vers galans sa disgrace il raconte;
Il assemble, en chantant, tout le conseil divin.
Mars se réveille au bruit, aussi-bien que sa belle;
Ce Dieu très-es-honté ne se dérangea pas,
Il tint sans s'étonner Vénus entre ses bras,
Lui donnant cent baisers qui sont rendus par elle.
Tous les Dieux à Vulcain firent leur compliment.

Le père de Vénus en rit long-tems lui-même.
On vanta du lacet l'admirable inſtrument;
Et chacun dit: Bon-homme, attrapez-nous de même.

Lorſque la belle Alcitoé
Eut fini ſon conte pour rire,
Elle dit à ſa ſœur Thémire :
Tout ce peuple chante *Evoé* ;
Il s'enivre, il eſt en délire ;
Il croit que la joie eſt du bruit.
Mais vous que la raiſon conduit,
N'auriez-vous donc rien à nous dire ?
Thémire à ſa ſœur répondit :
La populace eſt la plus forte ;
Je crains ces dévots, & fais bien :
A double tour fermons la porte,
Et pourſuivons notre entretien.
Votre conte eſt de bonne ſorte ;
D'un vrai plaiſir il me tranſporte :
Pourrez-vous écouter le mien ?

C'eſt de Vénus qu'il faut parler encore ;
Sur ce ſujet jamais on ne tarit ;
Filles, garçons, jeunes, vieux, tout l'adore ;
Mille grimauds font des vers ſans eſprit
Pour la chanter. Je m'en ſuis ſouvent plainte ;
Je déteſtais tout médiocre auteur :
Mais on les paſſe, on les ſouffre ; & la ſainte
Fait qu'on pardonne au ſot prédicateur.

Cette Vénus que vous avez dépeinte
Folle d'amour pour le Dieu des combats,
D'un autre amour eut bientôt l'ame atteinte;
Le changement ne lui déplaisait pas.
Elle trouva devers la Paleſtine
Un beau garçon, dont la charmante mine,
Les blonds cheveux, les roſes & les lys,
Les yeux brillans, la taille noble & fine,
Tout lui plaiſait; car c'était Adonis.
Cet Adonis, ainſi qu'on nous l'atteſte,
Au rang des Dieux n'était pas tout-à-fait;
Mais chacun ſait combien il en tenait.
Son origine était toute céleſte.
Il était né des plaiſirs d'un inceſte.
Son père était ſon aïeul Cynira
Qui l'avait eu de ſa fille Myrrha;
Et, Cynira, ce qu'on a peine à croire,
Était le fils d'un beau morceau d'ivoire.
Je voudrais bien que quelque grand docteur
Pût m'expliquer ſa généalogie.
J'aime à m'inſtruire; & c'eſt un grand bonheur
D'être ſavante en la théologie.

Mars fut jaloux de ſon charmant rival.
Il le ſurprit avec ſa Cythérée,
Le nez collé ſur ſa bouche ſacrée,
Faiſant des Dieux. Mars eſt un peu brutal;
Il prit ſa lance, & d'un coup déteſtable
Il tranſperça ce jeune homme adorable,

De qui le ſang produit encor des fleurs.
J'admire ici toutes les profondeurs
De cette hiſtoire ; & j'ai peine à comprendre
Comment un Dieu pouvait ainſi pourfendre
Un autre Dieu. Çà, dites-moi, mes ſœurs,
Qu'en penſez-vous ? parlez-moi ſans ſcrupule ;
Tuer un Dieu n'eſt-il pas ridicule ?

Non, dit Climène ; & puiſqu'il était né,
C'eſt à mourir qu'il était deſtiné.
Je le plains fort ; ſa mort paraît trop prompte ;
Mais pourſuivez le fil de votre conte.

Notre Thémire aimant à raiſonner,
Lui répondit : Je vais vous étonner.
Adonis meurt : mais Vénus la féconde,
Qui peuple tout, qui fait vivre & ſentir ;
Cette Vénus qui créa le plaiſir,
Cette Vénus qui répare le monde,
Reſſuſcita, ſept jours après ſa mort,
Le Dieu charmant dont vous plaignez le ſort.

Bon ! dit Climène, en voici bien d'une autre.
Ma chère ſœur, quelle idée eſt la vôtre !
Reſſuſciter les gens ! je n'en crois rien.
Ni moi non plus, dit la belle conteuſe ;
Et l'on peut être une fille de bien,
En ſoupçonnant que la fable eſt menteuſe.
Mais tout cela ſe croit très-fermement
Chez les docteurs de ma noble patrie,

Chez les rabins de l'antique Syrie,
Et vers le Nil, où le peuple en danfant
De fon Ifis entonnant la louange,
Tous les matins fait des Dieux & les mange;
Chez tous ces gens Adonis eft fêté;
On vous l'enterre avec folemnité;
Six jours entiers l'enfer eft fa demeure,
Il eft damné tant en corps qu'en efprit;
Dans ces fix jours chacun gémit & pleure;
Mais le feptième il reffufcite, on rit.
Telle eft, dit-on, la belle allégorie,
Le vrai portrait de l'homme & de la vie,
Six jours de peine, un feul jour de bonheur.
Du mal au bien toujours le deftin change;
Mais il eft peu de plaifirs fans douleur,
Et nos chagrins font fouvent fans mêlange.

De la fage Climène enfin c'était le tour.
Son talent n'était pas de conter des fornettes,
De faire des romans, ou l'hiftoire du jour,
De ramaffer des faits perdus dans les gazettes.
Elle était un peu sèche, aimait la vérité,
La cherchait, la difait avec fimplicité,
Se fouciant fort peu qu'elle fût embellie.
Elle eût fait un bon tome à l'Encyclopédie.

Climène à fes deux fœurs adreffa ce difcours:
Vous m'avez de nos Dieux raconté les amours,
Les aventures, les myftères;

Si nous n'en croyons rien, que nous sert d'en parler?
Un mot devrait suffire. On a trompé nos pères;
Il ne faut pas leur ressembler.
Les Béotiens nos confrères
Chantent au cabaret l'histoire de nos Dieux;
Le vulgaire se fait un grand plaisir de croire
Tous ces contes fastidieux
Dont on a dans l'enfance enrichi sa mémoire.
Pour moi, dût le curé me gronder après boire,
Je m'en tiens à vous dire, avec mon peu d'esprit,
Que je n'ai jamais cru rien de ce qu'on m'a dit.
D'un bout du monde à l'autre on ment, & l'on mentit;
Nos neveux mentiront comme ont fait nos ancêtres.
Chroniqueurs, médecins & prêtres
Se sont moqués de nous dans leur fatras obscur;
Moquons-nous d'eux, c'est le plus sûr.
Je ne crois point à ces prophètes
Pourvus d'un esprit de Python,
Qui renoncent à leur raison
Pour prédire les choses faites.
Je ne crois point qu'un Dieu nous fasse nos enfans;
Je ne crois point la guerre des géans;
Je ne crois point du tout à la prison profonde
D'un rival de Dieu même en son tems foudroyé;
Je ne crois point qu'un fat ait embrasé ce monde,
Que son grand-père avait noyé.
Je ne crois aucun des miracles
Dont tout le monde parle, & qu'on n'a jamais vus;
Je ne crois aucun des oracles

Que des charlatans ont vendus.
Je ne crois point.... La belle au milieu de sa phrase
S'arrêta de frayeur. Un bruit affreux s'entend ;
La maison tremble ; un coup de vent
Fait tomber le trio qui jase.
Avec tout son clergé Bacchus entre en buvant.
Et moi je crois, dit-il, mesdames les savantes,
Qu'en faisant trop les beaux esprits
Vous êtes des impertinentes.
Je crois que de mauvais écrits
Vous ont un peu tourné la tête.
Vous travaillez un jour de fête ;
Vous en aurez bientôt le prix,
Et ma vengeance est toute prête :
Je vous change en chauves-souris.

Aussitôt de nos trois recluses
Chaque membre se raccourcit.
Sous leur aisselle il s'étendit
Deux petites ailes velues.
Leur voix pour jamais se perdit.
Elles volèrent dans les rues,
Et devinrent oiseaux de nuit.
Ce châtiment fut tout le fruit
De leurs sciences prétendues.
Ce fut une grande leçon
Pour tout bon raisonneur qui fronde.
On connut qu'il est dans ce monde
Trop dangereux d'avoir raison.

Ovide a conté cette affaire;
Lafontaine en parle après lui;
Moi, je la répète aujourd'hui,
Et j'aurais mieux fait de me taire.



LES FINANCES.

QUAND Terrai nous mangeait, un honnête bourgeois,
Laffé des contre-tems d'une vie inquiète,
Tranfplanta fa famille au pays champenois.
Il avait près de Rheims une obfcure retraite;
Son plus clair revenu confiftait en bon vin.

Un jour qu'il arrangeait fa cave & fon ménage,
Il fut dans fa maifon vifité d'un voifin,
Qui parut à fes yeux le feigneur du village.
Cet homme était fuivi de brillans eftafiers,
Sergens de la finance habillés en guerriers.
Le bourgeois fit à tous une humble révérence,
Du meilleur de fon crû prodigua l'abondance;
Puis il s'enquit tout bas quel était le feigneur
Qui faifait aux bourgeois un tel excès d'honneur.

Je fuis (dit l'inconnu) dans les fermes nouvelles,
Le royal directeur des *aides & gabelles*. —

Ah!pardon,monſeigneur.Quoi! vous *aidez* le roi?—
Oui, l'ami.— Je révère un ſi ſublime emploi.
Le mot d'*aide* s'entend: *gabelles* m'embarraſſe.
D'où vient ce mot?— D'un Juif appellé *Gabelus*.—
Ah! d'un Juif, je le crois.— Selon les nobles us
De ce peuple divin, dont je chéris la race,
Je viens prendre chez vous les *droits* qui me ſont dus.
J'ai fait quelques progrès, par mon expérience,
Dans l'art de *travailler un royaume en finance*.
Je fais loyalement deux parts de votre bien:
La première eſt au roi qui n'en retire rien;
La ſeconde eſt pour moi. Voici votre mémoire.
Tant pour les brocs de vin qu'ici nous avons bus.
Tant pour ceux qu'aux marchands vous n'avez point vendus,
Et pour ceux qu'avec vous nous comptons encor boire.
Tant pour le ſel marin duquel nous préſumons
Que vous deviez garnir vos ſavoureux jambons.
Vous ne l'avez point pris, & vous deviez le prendre.
Je ne ſuis point méchant, & j'ai l'ame aſſez tendre.
Compoſons, s'il vous plaît. Payez dans ce moment
Deux mille écus tournois par accommodement.

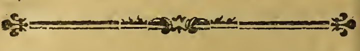
Mon badaud écoutait d'une mine attentive
Ce diſcours éloquent qu'il ne comprenait pas;
Lorſqu'un autre ſeigneur en ſon logis arrive,
Lui fait ſon compliment, le ſerre entre ſes bras:
— Que vous êtes heureux! votre bonne fortune,

En pénétrant mon cœur, à nous deux eſt commune.
Du *domaine* royal je ſuis le *contrôleur*.
J'ai ſu que depuis peu vous goûtez le bonheur
D'être ſeul héritier de votre vieille tante.
Vous penſiez n'y gagner que mille écus de rente;
Sachez que la défunte en avait trois fois plus.
Jouiſſez de vos biens par mon ſavoir accrus.
Quand je vous enrichis, ſouffrez que je demande,
Pour vous être trompé, dix mille francs d'amende.

Auſſitôt ces meſſieurs, diſcrétement unis,
Font des biens au ſoleil un petit inventaire,
Saiſiſſent tout l'argent, démeublent le logis.
La femme du bourgeois crie & ſe déſeſpère;
Le maître eſt interdit; la fille eſt toute en pleurs;
Un enfant de quatre ans joue avec les voleurs,
Heureux pour quelque tems d'ignorer ſa diſgrace!

Son aîné, grand garçon, revenant de la chaſſe,
Veut ſecourir ſon père, & défend la maiſon:
On les prend, on les lie, on les mène en priſon;
On les juge; on en fait de nobles argonautes,
Qui, du port de Toulon devenus nouveaux hôtes,
Vont ramer pour le roi vers la mer de Cadix.
La pauvre mère expire en embraſſant ſon fils;
L'enfant abandonné gémit dans l'indigence;
La fille ſans ſecours eſt ſervante à Paris.

C'eſt ainſi qu'on *travaille un royaume en finance*;



LA MULE DU PAPE.

Par le Chevalier de SAINT-GILE.

FRÈRES très-chers, on lit dans faint Matthieu
Qu'un jour le diable emporta le bon Dieu
Sur la montagne; & puis lui dit: Beau fire,
Vois-tu ces mers, vois-tu ce vafte empire,
L'état romain de l'un à l'autre bout?
L'autre reprit: Je ne vois rien du tout;
Votre montagne en vain ferait plus haute.
Le diable dit: Mon ami, c'eft ta faute.
Mais avec moi veux-tu faire un marché?
Oui-dà, dit Dieu, pourvu que fans péché,
Honnêtement nous arrangions la chofe.
Or voici donc ce que je te propofe,
Reprit Satan; tout le monde eft à moi;
Depuis Adam j'en ai la jouiffance;
Je me démets, & tout fera pour toi,
Si tu me veux faire la révérence.

Notre Seigneur ayant un peu rêvé,
Dit au démon que, quoiqu'en apparence
Avantageux le marché fût trouvé,
Il ne pouvait le faire en confcience;
Car il avait appris dans fon enfance
Qu'étant fi riche on fait mal fon falut.

Un tems après notre ami Belzébut
Alla dans Rome. Or c'était l'heureux âge
Où Rome avait fourmilière d'élus.
Le pape était un pauvre perfonnage,
Pafteur de gens, evêque, & rien de plus.
L'efprit malin s'en va droit au faint père,
Dans fon taudis l'aborde, & lui dit : Frère,
Je te ferai, fi tu veux, grand feigneur.
A ce feul mot l'ultramontain pontife
Tombe à fes pieds & lui baife la griffe.
Le farfadet d'un air de fénateur
Lui met au chef une triple couronne :
Prenez, dit-il, ce que Satan vous donne ;
Servez-le bien, vous aurez fa faveur.

O papegots ! voilà la belle fource
De tous vos biens, comme favez. Et pour ce
Que le faint père avait en ce tracas
Baifé l'ergot de meffer Satanas,
Ce fut depuis chofe à Rome ordinaire
Que l'on baisât la mule du faint père.
Ainfi l'ont dit les malins huguenots
Qui du papifme ont blafonné l'hiftoire ;
Mais ces gens-là fentent bien les fagots,
Et, grace au ciel, je fuis loin de les croire.

Que s'il advient que ces petits vers-ci
Tombent ès mains de quelque galant homme,
C'eft bien raifon qu'il ait quelque fouci
De les cacher, s'il fait voyage à Rome,

L'HYPOCRISIE.

MES chers amis, il me prend fantaiſie
De vous parler ce ſoir d'hypocriſie.
Grave Bernet, ſoutiens ma faible voix:
Plus on eſt lourd, plus on parle avec poids.

Si quelque belle à la démarche fière,
Aux gros tetons, à l'énorme derrière,
Étale aux yeux ſes robuſtes appas,
Les rimailleurs la nommeront Pallas.
Une beauté jeune, fraîche, ingénue,
S'appelle Hébé. Vénus eſt reconnue
A ſon ſourire, à l'air de volupté
Qui de ſon charme embellit la beauté.
Mais ſi j'aviſe un viſage ſiniſtre,
Un front hideux, l'air empeſé d'un cuiſtre,
Un cou jauni ſur un moignon penché,
Un œil de porc à la terre attaché,
(Miroir d'une ame à ſes remords en proie,
Toujours terni, de peur qu'on ne le voie)
Sans héſiter je vous déclare net
Que ce magot eſt Tartufe ou Bernet.

C'eſt donc à toi, Bernet, que je dédie
Ma très-honnête & courte rapſodie,

Sur

Sur le ſujet de notre ami Guignard,
Feſſe-matthieu, dévot, & grand paillard.

Avant-hier advint que de fortuné
Je rencontrai ce Guignard ſur la brune
Qui chez Fanchon s'allait gliſſer ſans bruit,
Comme un hibou qui ne ſort que de nuit.
Je l'arrêtai d'un air aſſez fantaſque
Par ſa jaquette, & je lui criai: Maſque,
Je te connais: l'argent & les catins
Sont à tes yeux les ſeuls objets divins;
Tu n'eus jamais un autre catéchiſme.
Pourquoi veux-tu, de ton plat rigoriſme
Nous étalant le dehors impoſteur,
Tromper le monde, & mentir à ton cœur;
Et tout pêtri d'une douce luxure,
Parler en Paul, & vivre en Épicure?

Le ſycophante alors me répondit,
Qu'il faut tromper pour ſe mettre en crédit;
Que la franchiſe eſt toujours dangereuſe,
L'art bien reçu, la vertu malheureuſe,
La fourbe utile; & que la vérité
Eſt un joyau peu connu, très-vanté,
D'un fort grand prix, mais qui n'eſt point d'uſage.

Je repliquai: Ton diſcours paraît ſage;
L'hypocriſie a du bon quelquefois;
Pour ſon profit on a trompé des rois;

On trompe auſſi le ſtupide vulgaire
Pour le gruger, bien plus que pour lui plaire.
Lorſqu'il s'agit d'un trône épiſcopal,
Ou du chapeau qui coiffe un cardinal,
Ou, ſi l'on veut, de la triple couronne
Que quelquefois l'ami Belzébut donne,
En pareil cas, peut-être, il ſerait bon
Qu'on employât quelques tours de fripon;
L'objet eſt beau, le prix en vaut la peine.
Mais ſe gêner pour nous mettre à la gêne;
Mais s'impoſer le fardeau déteſté
D'une inutile & triſte fauſſeté,
Du monde entier mépriſée & maudite,
C'eſt être dupe encor plus qu'hypocrite.
Que Peretti ſe déguiſe en chrétien
Pour être pape, il ſe conduit fort bien.
Mais toi, pauvre homme, excrément de collège,
Dis-moi quel bien, quel rang, quel privilège
Il te revient de ton maintien cagot?
Tricher au jeu ſans gagner, eſt d'un ſot.
Le monde eſt fin; aiſément on devine,
On reconnaît le cafard à la mine;
Chacun le hue: on aime à décrier
Un charlatan qui fait mal ſon métier.

Mais convenez que du moins mes confrères
M'applaudiront.... Tu ne les connais guères.
Dans leur tripot on les a vus ſouvent
Se comporter comme on fait au couvent.

Tout penaillon y vante ſa beſace,
Son inſtitut, ſes miracles, ſa craſſe;
Mais en ſecret l'un de l'autre jaloux,
Modeſtement ils ſe déteſtent tous.
Tes ennemis ſont parmi tes ſemblables.
Les gens du monde au moins ſont plus traitables;
Ils ſont railleurs, les autres ſont méchans.
Crains les ſifflets, mais crains les malfaiſans.
Crois-moi, renonce à la cagoterie;
Mène uniment une plus noble vie;
Rougiſſant moins, ſois moins embarraſſé;
Que ton cou tors déſormais redreſſé,
Sur ſon pivot garde un juſte équilibre.
Lève les yeux, parle en citoyen libre;
Sois franc, ſois ſimple; & ſans affecter rien,
Eſſaie un peu d'être un homme de bien.

Le mécréant alors n'oſa répondre.
J'étais ſincère, il ſe ſentait confondre.
Il ſoupira d'un air ſanctifié;
Puis détournant ſon œil humilié;
Courbant en voûte une part de l'échine,
Et du menton ſe battant la poitrine,
D'un pied cagneux il alla chez Fanchon
Pour lui parler de la religion.





LE TEMPLE DE L'AMITIÉ.

AU fond d'un bois à la paix consacré,
Séjour heureux de la cour ignoré,
S'élève un temple, où l'art & ses prestiges
N'étalent point l'orgueil de leurs prodiges,
Où rien ne trompe & n'éblouit les yeux,
Où tout est vrai, simple, & fait pour les Dieux.

De bons Gaulois de leurs mains le fondèrent;
A l'amitié leurs cœurs le dédièrent.
Las ! ils pensaient, dans leur crédulité,
Que par leur race il serait fréquenté.
En vieux langage on voit sur la façade
Les noms sacrés d'Oreste & de Pylade,
Le médaillon du bon Pirithoüs
Du sage Achate, & du tendre Nisus,
Tous grands héros, tous amis véritables.
Ces noms sont beaux, mais ils sont dans les fables.
Les doctes sœurs ne chantent qu'en ces lieux,
Car on les siffle au superbe empirée.
On n'y voit point Mars & sa Cythérée,
Car la discorde est toujours avec eux.
L'amitié vit avec très-peu de Dieux.

A ses côtés sa fidelle interprète,
La vérité, charitable & discrète,

Toujours utile à qui veut l'écouter,
Attend en vain qu'on l'ose consulter :
Nul ne l'approche, & chacun la regrette.
Par contenance un livre est dans ses mains,
Où sont écrits les bienfaits des humains;
Doux monumens d'estime & de tendresse,
Donnés sans faste, acceptés sans bassesse,
Du protecteur noblement oubliés,
Du protégé sans regret publiés.
C'est des vertus l'histoire la plus pure :
L'histoire est courte, & le livre est réduit
A deux feuillets de gothique écriture,
Qu'on n'entend plus, & que le tems détruit.

Or des humains quelle est donc la manie !
Toute amitié de leurs cœurs est bannie;
Et cependant on les entend toujours
De ce beau nom décorer leurs discours.
Ses ennemis ne jurent que par elle ;
En la fuyant chacun s'y dit fidelle :
Ainsi qu'on voit devers l'état Romain
Des indévots chapelet à la main.

De leurs propos la déesse en colère,
Voulut enfin que ses mignons chéris,
Si contens d'elle, & si sûrs de lui plaire,
Vinssent la voir en son sacré pourpris,
Fixa le jour, & promit un beau prix
Pour chaque couple au cœur noble, sincère,

Tendre comme elle, & digne d'être admis,
S'il se pouvait, au rang des vrais amis.
Au jour nommé viennent d'un vol rapide
Tous nos Français que la nouveauté guide.
Un peuple immense inonde le parvis.
Le temple s'ouvre ; on vit d'abord paraître
Deux courtisans par l'intérêt unis ;
Par l'amitié tous deux ils croyaient l'être.
Vint un courier, qui dit qu'auprès du maître
Vaquait alors un beau poste d'honneur,
Un noble emploi de valet grand-seigneur.
Nos deux amis poliment se quittèrent,
Déesse, & prix, & temple abandonnèrent,
Chacun des deux en son ame jurant
D'anéantir son très-cher concurrent.

Quatre dévots, à la mine discrète,
Dos en arcade, & missel à la main,
Unis en Dieu de charité parfaite,
Et tout brûlans de l'amour du prochain,
Psalmodiaient & bâillaient en chemin.
L'un, riche abbé, prélat à l'œil lubrique,
Au menton triple, au col apoplectique,
Porc engraissé des dîmes de Sion,
Oppressé fut d'une indigestion.
On confessa mon vieux ladre au plus vîte ;
D'huile il fut oint, aspergé d'eau bénite,
Dûment lesté par le curé du lieu
Pour son voyage au pays du BON DIEU.

Ses trois amis gaîment lui marmotèrent
Un *Oremus* ; en leur cœur convoitèrent
Son bénéfice, & vers la cour trottèrent.
Puis chacun d'eux, dévotement rival,
En se jurant fraternité sincère,
Les yeux baissés, va chez le cardinal
De jansénisme accuser son confrère.

Gais & brillans, après un long repas,
Deux jeunes gens se tenant sous les bras,
Lisant tout haut des lettres de leurs belles,
D'un air galant leur figure étalaient,
Et détonnant quelques chansons nouvelles,
Ainsi qu'au bal à l'autel ils allaient.
Nos étourdis pour rien s'y querellèrent,
De l'amitié l'autel ensanglantèrent,
Et le moins fou laissa, tout éperdu,
Son tendre ami sur la place étendu.

Plus loin venaient, d'un air de complaisance,
Lise & Chloé, qui dès leur tendre enfance
Se confiaient leurs plaisirs, leurs humeurs,
Et tous ces riens qui remplissent leurs cœurs;
Se caressant, se parlant sans rien dire,
Et sans sujet toujours prêtes à rire.
Mais toutes deux avaient le même amant:
A son nom seul, ô merveille soudaine!
Lise & Chloé prirent tout doucement
Le grand chemin du temple de la haine.

Enfin Zaïre y parut à ſon tour,
Avec ces yeux où languit la molleſſe,
Où le plaiſir brille avec la tendreſſe.
Ah ! que d'ennui, dit-elle, en ce ſéjour !
Que fait ici cette triſte déeſſe ?
Tout y languit ; je n'y vois point l'amour.
Elle ſortit : vingt rivaux la ſuivirent ;
Sur le chemin vingt beautés en gémirent.
Dieu ſait alors où ma Zaïre alla.
De l'amitié le prix fut laiſſé là ;
Et la déeſſe, en tous lieux célébrée,
Jamais connue & toujours deſirée,
Gela de froid ſur ſes ſacrés autels.
J'en ſuis fâché pour les pauvres mortels.

ENVOI.

MON cœur, ami charmant & ſage,
Au vôtre n'était point lié,
Lorſque j'ai dit qu'à l'amitié
Nul mortel ne rendait hommage.
Elle a maintenant à ſa cour
Deux cœurs dignes du premier âge.
Hélas ! le véritable amour
En a-t-il beaucoup davantage ?



LE PAUVRE DIABLE.

Quel parti prendre? Où ſuis-je? & qui dois-je
être?
Né dépourvu, dans la foule jeté,
Germe naiſſant par les vents emporté,
Sur quel terrain puis-je eſpérer de craître?
Comment trouver un état, un emploi?
Sur mon deſtin, de grace, inſtruiſez-moi.—

Il faut s'inſtruire & ſe ſonder ſoi-même,
S'interroger, ne rien croire que ſoi,
Que ſon inſtinct; bien ſavoir ce qu'on aime;
Et ſans chercher des conſeils ſuperflus,
Prendre l'état qui vous plaira le plus.—

J'aurais aimé le métier de la guerre.—

Qui vous retient? Allez; déjà l'hiver
A diſparu; déjà gronde dans l'air
L'airain bruyant, ce rival du tonnerre.
Du duc de Broglie oſez ſuivre les pas.
Sage en projets, & vif dans les combats,
Il a tranſmis ſa valeur aux ſoldats;
Il va venger les malheurs de la France:
Sous ſes drapeaux marchez dès aujourd'hui;
Et méritez d'être apperçu de lui.—

Il n'eſt plus tems ; j'ai d'une lieutenance
Trop vainement demandé la faveur ;
Mille rivaux briguaient la préférence ;
C'eſt une preſſe ! En vain Mars en fureur
De la patrie a moiſſonné la fleur,
Plus on en tue, & plus il s'en préſente.
Ils vont trottant des bords de la Charente,
De ceux du Lot, des côteaux Champenois,
Et de Provence, & des monts Francomtois,
En botte, en guêtre, & ſur-tout en guenille,
Tous aſſiégeant la porte de *Cremille*,
Pour obtenir des maîtres de leur ſort
Un beau brevet qui les mène à la mort.
Parmi les flots de la foule empreſſée,
J'allai montrer ma mine embarraſſée ;
Mais un commis me prenant pour un ſot,
Me rit au nez, ſans me répondre un mot ;
Et je voulus, après cette aventure,
Me retourner vers la magiſtrature.—

Hé bien, la robe eſt un métier prudent ;
Et cet air gauche, & ce front de pédant,
Pourront encor paſſer dans les enquêtes.
Vous verrez là de merveilleuſes têtes !
Vîte achetez un emploi de Caton ;
Allez juger. Êtes-vous riche ?— Non,
Je n'ai plus rien, c'en eſt fait.— Vil atôme !
Quoi, point d'argent, & de l'ambition !
Pauvre impudent ! apprends qu'en ce royaume

Tous les honneurs sont fondés sur le bien.
L'antiquité tenait pour axiome,
Que rien n'est rien, que de rien ne vient rien.
Du genre humain connais quelle est la trempe :
Avec de l'or je te fais président,
Fermier du roi, Conseiller, Intendant.
Tu n'as point d'aile, & tu veux voler! rampe.

Hélas! monsieur, déjà je rampe assez.
Ce fol espoir qu'un moment a fait naître,
Ces vains desirs, pour jamais sont passés :
Avec mon bien j'ai vu périr mon être.
Né malheureux, de la crasse tiré,
Et dans la crasse en un moment rentré,
A tous emplois on me ferme la porte.
Rebut du monde, errant, privé d'espoir,
Je me fais moine, ou gris, ou blanc ou noir,
Rasé, barbu, chaussé, déchaux, n'importe.
De mes erreurs déchirant le bandeau,
J'abjure tout; un cloître est mon tombeau,
J'y vais descendre; oui, j'y cours.— Imbécille,
Va donc pourrir au tombeau des vivans.
Tu crois trouver le repos; mais apprends
Que des soucis c'est l'éternel asyle,
Que les ennuis en font leur domicile,
Que la discorde y nourrit ses serpens;
Que ce n'est plus ce ridicule tems
Où le capuce & la toque à trois cornes,
Le scapulaire & l'impudent cordon

Ont extorqué des hommages ſans bornes.
Du vil berceau de ſon illuſion,
La France arrive à l'âge de raiſon;
Et les enfans de *François* & d'*Ignace*,
Bien reconnus, ſont remis à leur place.

Nous faiſons cas d'un cheval vigoureux,
Qui, déployant quatre jarrets nerveux,
Frappe la terre & bondit ſous ſon maître.
J'aime un gros bœuf, dont le pas lent & lourd,
En ſillonnant un arpent dans un jour,
Forme un guéret où mes épis vont naître.
L'âne me plaît; ſon dos porte au marché
Les fruits du champ que le ruſtre a béché.
Mais pour le ſinge, animal inutile,
Malin, gourmand, ſaltinbanque indocile,
Qui gâte tout & vit à nos dépens,
On l'abandonne aux laquais fainéans.
Le fier guerrier, dans la Saxe, en Thuringe,
C'eſt le cheval; un Pequet, un Pleneuf,
Un trafiquant, un commis eſt le bœuf;
Le peuple eſt l'âne, & le moine eſt le ſinge. —

S'il eſt ainſi, je me décloître. O ciel!
Faut-il rentrer dans mon état cruel!
Faut-il me rendre à ma première vie? —

Quelle était donc cette vie? — Un enfer,
Un piège affreux tendu par Lucifer.

J'étais ſans biens, ſans métier, ſans génie,
Et j'avais lu quelques méchans auteurs;
Mordu du chien de la métromanie,
Le mal me prit, je fus auteur auſſi.—

Ce métier-là ne t'a pas réuſſi,
Je le vois trop: çà, fais-moi, pauvre diable,
De ton déſaſtre un récit véritable.
Que faiſais-tu ſur le Parnaſſe?— Hélas!
Dans mon grenier, entre deux ſales draps,
Je célébrais les faveurs de Glycère,
De qui jamais n'approcha ma miſère,
Ma triſte voix chantait d'un goſier ſec
Le vin mouſſeux, le Frontignan, le Grec,
Buvant de l'eau dans un vieux pot à bière;
Faute de bas paſſant le jour au lit,
Sans couverture, ainſi que ſans habit,
Je fredonnais des vers ſur la pareſſe,
D'après Chaulieu je vantais la molleſſe.

Enfin un jour qu'un ſurtout emprunté
Vêtit à crud ma triſte nudité,
Après midi, dans l'antre de Procope,
(C'était le jour que l'on donnait Mérope)
Seul dans un coin, penſif & conſterné,
Rimant une ode, & n'ayant point dîné,
Je m'accoſtai d'un homme à lourde mine,
Qui ſur ſa plume a fondé ſa cuiſine,
Grand écumeur des bourbiers d'Hélicon,

De Loyola chaſſé pour ſes fredaines,
Vermiſſeau né du cu de Desfontaines,
Digne en tout ſens de ſon extraction,
Lâche Zoïle, autrefois laid Giton.
Cet animal ſe nommait Jean Fréron.

J'étais tout neuf, j'étais jeune, ſincère,
Et j'ignorais ſon naturel félon;
Je m'engageai, ſous l'eſpoir d'un ſalaire,
A travailler à ſon hebdomadaire,
Qu'aucuns nommaient alors patibulaire.
Il m'enſeigna comment on dépéçait
Un livre entier, comme on le recouſait;
Comme on jugeait du tout par la préface;
Comme on louait un ſot auteur en place;
Comme on fondait avec lourde roideur
Sur l'écrivain pauvre & ſans protecteur.
Je m'enrôlai, je ſervis le corſaire;
Je critiquai, ſans eſprit & ſans choix,
Impunément le théatre, la chaire,
Et je mentis pour dix écus par mois.

Quel fut le prix de ma plate manie?
Je fus connu, mais par mon infamie,
Comme un gredin que la main de Thémis
A diapré de nobles fleurs de lis,
Par un fer chaud, gravé ſur l'omoplate.
Triſte & honteux, je quittai mon pirate,
Qui me vola, pour fruit de mon labeur,
Mon honoraire, en me parlant d'honneur;

M'étant ainſi ſauvé de ſa boutique,
Et n'étant plus compagnon ſatyrique,
Manquant de tout, dans mon chagrin poignant,
J'allai trouver le Franc de Tonſignan,
Ainſi que moi natif de Montauban,
Lequel jadis a brodé quelque phraſe
Sur la Didon qui fut de Métaſtaſe;
Je lui contai tous les tours du croquant.
Mon cher pays, ſecourez-moi, lui dis-je;
Fréron me vole, & pauvreté m'afflige.

De ce bourbier vos pas ſeront tirés,
Dit Tonſignan; votre dur cas me touche.
Tenez, prenez mes cantiques ſacrés;
Sacrés ils ſont, car perſonne n'y touche;
Avec le tems un jour vous les vendrez.
Plus, acceptez mon chef-d'œuvre tragique
De Zoraïd; la ſcène eſt en Afrique:
A la Clairon vous le préſenterez.
C'eſt un tréſor; allez, & proſpérez.

Tout ranimé par ſon ton didactique,
Je cours en hâte au parlement comique,
Bureau de vers où maint auteur pelé
Vend mainte ſcène à maint acteur ſifflé.
J'entre, je lis d'une voix fauſſe & grêle
Le triſte drame écrit pour la Denèle.
Dieu paternel, quels dédains, quel accueil!
De quelle œillade altière, impérieuſe,
La Duménil rabattit mon orgueil!

La Dangeville eſt plaiſante & moqueuſe;
Elle riait : Grandval me regardait
D'un air de prince, & Sarrazin dormait;
Et renvoyé penaut par la cohue,
J'allai gronder & pleurer dans la rue.

De vers, de proſe, & de honte étouffé,
Je rencontrai Greſſet dans un café,
Greſſet doué du double privilège
D'être au collège un bel eſprit mondain,
Et dans le monde un homme de collège;
Greſſet dévot, long-tems petit badin,
Sanctifié par ſes palinodies,
Il prétendait avec componction
Qu'il avait fait jadis des comédies,
Dont à la vierge il demandait pardon.—
Greſſet ſe trompe; il n'eſt pas ſi coupable:
Un vers heureux & d'un tour agréable
Ne ſuffit pas; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Des mœurs du tems un portrait véritable,
Pour conſommer cette œuvre du démon.
Mais que fit-il dans ton affliction?—
Il me donna les conſeils les plus ſages:
Quittez, dit-il, les profanes ouvrages;
Faites des vers moraux contre l'amour;
Soyez dévot, montrez-vous à la cour.

Je crois mon homme, & je vais à Verſailles,
Maudit voyage! hélas! chacun ſe raille

En ce pays d'un pauvre auteur moral ;
Dans l'antichambre il eſt reçu bien mal;
Et les laquais inſultent ſa figure,
Par un mépris pire encor que l'injure.
Plus que jamais confus, humilié,
Devers Paris je m'en revins à pié.

L'abbé Trublet alors avait la rage
D'être à Paris un petit perſonnage.
Au peu d'eſprit que le bon-homme avait,
L'eſprit d'autrui par ſupplément ſervait.
Il entaſſait adage ſur adage;
Il compilait, compilait, compilait;
On le voyait ſans ceſſe écrire, écrire
Ce qu'il avait jadis entendu dire,
Et nous laſſait ſans jamais ſe laſſer.
Il me choiſit pour l'aider à penſer.
Trois mois entiers enſemble nous pensâmes,
Lûmes beaucoup, & rien n'imaginâmes.

L'abbé Trublet m'avait pétrifié;
Mais un bâtard du ſieur de la Chauſſée
Vint ranimer ma cervelle épuiſée;
Et tous les deux nous fîmes par moitié
Un drame court & non verſifié,
Dans le grand goût du larmoyant comique,
Roman moral, roman métaphyſique.—

Hé bien, mon fils, je ne te blâme pas.
Il eſt bien vrai que je fais peu de cas

De ce faux genre, & j'aime assez qu'on rie;
Souvent je bâille au tragique bourgeois,
Aux vains efforts d'un auteur amphibie,
Qui défigure & qui brave à la fois,
Dans son jargon, Melpomène & Thalie,
Mais après tout, dans une comédie,
On peut parfois se rendre intéressant,
En empruntant l'art de la tragédie,
Quand par malheur on n'est point né plaisant;
Fus-tu joué? ton drame hétéroclite
Eut-il l'honneur d'un peu de réussite? —

Je cabalai, je fis tant qu'à la fin
Je comparus au tripot d'Arlequin.
Je fus hué: ce dernier coup de grace
M'allait sans vie étendre sur la place;
On me porta dans un logis voisin,
Prêt d'expirer de douleur & de faim,
Les yeux tournés, & plus froid que ma pièce. —
Le pauvre enfant! son malheur m'intéresse:
Il est naïf. Allons, poursuis le fil
De tes récits, ce logis quel est-il? —

Cette maison d'une nouvelle espèce,
Où je restai long-tems inanimé,
Était un antre, un repaire enfumé,
Où s'assemblaient six fois en deux semaines
Un reste impur de ces énergumènes,
De saint Médard effrontés charlatans,
Trompeurs, trompés, monstres de notre tems;

Miffel en main, la cohorte infernale
Pfalmodiait en ce lieu de fcandale,
Et s'exerçait à des contorfions
Qui feraient peur aux plus hardis démons.
Leurs hurlemens en furfaut m'éveillèrent;
Dans mon cerveau mes efprits remontèrent;
Je foulevai mon corps fur mon grabat,
Et m'avifai que j'étais au fabat.
Un gros rabin de cette fynagogue,
Que j'avais vu ci-devant pédagogue,
Me reconnut; le bouc s'imagina
Qu'avec fes faints je m'étais couché là.
Je lui contai ma honte & ma détreffe.
Maître Abraham, après cinq ou fix mots
De compliment, me tint ce beau propos.

« J'ai comme toi croupi dans la baffeffe,
» Et c'eft le lot des trois quarts des humains;
» Mais notre fort eft toujours dans nos mains.
» Je me fuis fait auteur, difant la meffe,
» Perfécuteur, délateur, efpion;
» Chez les dévots je forme des cabales;
» Je cours, j'écris, j'invente des fcandales;
» Pour les combattre & pour me faire un nom,
» Pieufement femant la zizanie,
» Et l'arrofant d'un peu de calomnie.
» Imite-moi, mon art eft affez bon;
» Suis comme moi les méchans à la pifte;
» Crie à l'impie, à l'athée, au déifte,

» Au géomètre ; & fur-tout prouve bien
» Qu'un bel efprit ne peut être chrétien :
» Du rigorifme embouche la trompette ;
» Sois hypocrite, & ta fortune eft faite. »

A ce difcours faifi d'émotion,
Le cœur encor aigri de ma difgrace,
Je répondis en lui couvrant la face
De mes cinq doigts ; & la troupe en beface,
Qui fut témoin de ma vive action,
Crut que c'était une convulfion.
A la faveur de cette opinion,
Je m'efquivai de l'antre de Mégère. —
C'eft fort bien fait ; fi ta tête eft légère,
Je m'apperçois que ton cœur eft fort bon.
Où courus-tu préfenter ta misère ? —
Las ! où courir dans mon deftin maudit ?
N'ayant ni pain, ni gîte, ni crédit,
Je réfolus de finir ma carrière,
Ainfi qu'ont fait, au fond de la rivière,
Des gens de bien, lefquels n'en ont rien dit.

O changement ! ô fortune bizarre !
J'apprends foudain qu'un oncle trépaffé,
Vieux janfénifte & docteur de Navarre,
Des vieux docteurs, certes, le plus avare,
Ab inteftat malgré lui m'a laiffé
D'argent comptant un immenfe héritage.
Bientôt changeant de mœurs & de langage,

Je me décrasse ; & m'étant dérobé
A cette fange où j'étais embourbé,
Je prends mon vol, je m'élève, je plane,
Je veux tâter des plus brillans emplois,
Être officier, signaler mes exploits,
Puis de Thémis endosser la soutane,
Et moyennant vingt mille écus tournois,
Être appellé le tuteur de nos rois.
J'ai des amis, je leur fais grande chère ;
J'ai de l'esprit alors, & tous mes vers
Ont comme moi l'heureux talent de plaire ;
Je suis aimé des dames que je sers.
Pour compléter tant d'agrémens divers,
On me propose un très-bon mariage,
Mais les conseils de mes nouveaux amis,
Un grain d'amour ou de libertinage,
La vanité, le bon air, tout m'engage
Dans les filets de certaine Laïs
Que Belzébuth fit naître en mon pays,
Et qui depuis a brillé dans Paris.
Elle dansait à ce tripot lubrique
Que de l'église un ministre impudique
(Dont Marion fut servie assez mal)
Fit élever près du palais royal.

Avec éclat j'entretins donc ma belle :
Croyant l'aimer, croyant être aimé d'elle,
Je prodiguais les vers & les bijoux ;
Billets de change étaient mes billets doux,

Je conduisais ma Laïs triomphante,
Les soirs d'été, dans la lice éclatante
De ce rempart, asyle des amours,
Par Outrequin rafraîchi tous les jours.
Quel beau vernis brillait sur sa voiture!
Un petit peigne orné de diamans
De son chignon surmontait la parure;
L'Inde à grands frais tissut ses vêtemens;
L'argent brillait dans la cuvette ovale
Où sa peau blanche & ferme autant qu'égale
S'embellissait dans des eaux de jasmin.
A son souper un surtout de Germain
Et trente plats chargeaient sa table ronde
Des doux tributs des forêts & de l'onde.
Je voulus vivre en fermier général.
Que voulez-vous, hélas! que je vous dise?
Je payai cher ma brillante sottise;
En quatre mois je fus à l'hôpital.

Voilà mon sort, il faut que je l'avoue.
Conseillez-moi. — Mon ami, je te loue
D'avoir enfin déduit sans vanité
Ton cas honteux, & dit la vérité.
Prête l'oreille à mes avis fidelles.
Jadis l'Égypte eut moins de sauterelles,
Que l'on ne voit aujourd'hui dans Paris
De malotrus, soi-disant beaux esprits,
Qui dissertant sur les pièces nouvelles,
En font encor de plus sifflables qu'elles;

Tous l'un de l'autre ennemis obſtinés,
Mordus, mordans, chanſonneurs, chanſonnés,
Nourris de vent au temple de mémoire,
Peuple crotté qui diſpenſe la gloire.
J'eſtime plus ces honnêtes enfans
Qui de Savoïe arrivent tous les ans,
Et dont la main légérement eſſuie
Ces longs canaux engorgés par la ſuie.
J'eſtime plus celle qui dans un coin
Tricote en paix les bas dont j'ai beſoin;
Le cordonnier qui vient de ma chauſſure
Prendre à genoux la forme & la meſure,
Que le métier de tes obſcurs Frérons.
Maître Abraham, & ſes vils compagnons,
Sont une eſpèce encor plus odieuſe.
Quant aux Catins, j'en fais aſſez de cas;
Leur art eſt doux, & leur vie eſt joyeuſe:
Si quelquefois leurs dangereux appas
A l'hôpital mènent un pauvre diable,
Un grand benêt, qui fait l'homme agréable;
Je leur pardonne, il l'a bien mérité.

Écoute, il faut avoir un poſte honnête.
Les beaux projets dont tu fus tourmenté
Ne troublent plus ta ridicule tête;
Tu ne veux plus devenir conſeiller;
Tu n'as point l'air de te faire officier,
Ni courtiſan, ni financier, ni prêtre.
Dans mon logis il me manque un portier,

Prends ton parti, réponds-moi, veux-tu l'être ?—
Oui-dà, monfieur.— Quatre fois dix écus
Seront par an ton falaire; & de plus,
D'affez bon vin chaque jour une pinte
Rajuftera ton cerveau qui te tinte.
Va dans ta loge; & fur-tout garde-toi
Qu'aucun Fréron n'entre jamais chez moi.—
J'obéirai fans replique à mon maître,
En bon portier : mais en fecret peut-être
J'aurais choifi, dans mon fort malheureux,
D'être plutôt le portier des Chartreux.



LE MONDAIN.

REGRETTERA qui veut le bon vieux tems,
Et l'âge d'or, & le règne d'Aſtrée,
Et les beaux jours de Saturne & de Rhée,
Et le jardin de nos premiers parens;
Moi je rends grace à la nature ſage,
Qui pour mon bien m'a fait naître en cet âge
Tant décrié par nos triſtes frondeurs:
Ce tems profane eſt tout fait pour mes mœurs.
J'aime le luxe, & même la molleſſe,
Tous les plaiſirs, les arts de toute eſpèce,
La propreté, le goût, les ornemens:
Tout honnête homme a de tels ſentimens.
Il eſt bien doux pour mon cœur très-immonde,
De voir ici l'abondance à la ronde,
Mère des arts & des heureux travaux,
Nous apporter de ſa ſource féconde,
Et des beſoins & des plaiſirs nouveaux.
L'or de la terre & les tréſors de l'onde,
Leurs habitans & les peuples de l'air,
Tout ſert au luxe, aux plaiſirs de ce monde,
O le bon tems que ce ſiècle de fer!
Le ſuperflu, choſe très-néceſſaire,
A réuni l'un & l'autre hémiſphère.
Voyez-vous pas ces agiles vaiſſeaux,

Qui du Texel, de Londres, de Bordeaux,
S'en vont chercher, par un heureux échange,
De nouveaux biens nés aux fources du Gange;
Tandis qu'au loin, vainqueurs des Mufulmans,
Nos vins de France enivrent les fultans?
Quand la nature était dans fon enfance,
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance,
Ne connaiffant ni le *tien*, ni le *mien*;
Qu'auraient-ils pu connaître? ils n'avaient rien;
Ils étaient nus; & c'eft chofe très-claire,
Que qui n'a rien n'a nul partage à faire.
Sobres étaient. Ah! je le crois encor;
Martialo n'eft point du fiècle d'or.
D'un bon vin frais ou la mouffe, ou la sève;
Ne gratta point le trifte gofier d'Ève.
La foie & l'or ne brillaient point chez eux.
Admirez-vous pour cela nos aïeux?
Il leur manquait l'induftrie & l'aifance;
Eft-ce vertu? C'était pure ignorance.
Quel idiot, s'il avait eu pour lors
Quelque bon lit, aurait couché dehors?
Mon cher Adam, mon gourmand, mon bon père;
Que faifais-tu dans les jardins d'Eden?
Travaillais-tu pour ce fot genre humain?
Careffais-tu madame Ève ma mère?
Avouez-moi que vous aviez tous deux
Les ongles longs, un peu noirs & craffeux,
La chevelure affez mal ordonnée,
Le teint bruni, la peau bife & tannée.

Sans propreté l'amour le plus heureux
N'eſt plus amour, c'eſt un beſoin honteux.
Bientôt laſſés de leur belle aventure,
Deſſous un chêne ils ſoupent galamment
Avec de l'eau, du millet & du gland:
Le repas fait, ils dorment ſur la dure.
Voilà l'état de la pure nature.

Or maintenant voulez-vous, mes amis,
Savoir un peu, dans nos jours tant maudits,
Soit à Paris, ſoit dans Londre, ou dans Rome,
Quel eſt le train des jours d'un honnête homme?
Entrez chez lui; la foule des beaux arts,
Enfans du goût, ſe montre à vos regards.
De mille mains l'éclatante induſtrie,
De ces dehors orna la ſymmétrie.
L'heureux pinceau, le ſuperbe deſſin
Du doux Corrège & du ſavant Pouſſin,
Sont encadrés dans l'or d'une bordure.
C'eſt Bouchardon qui fit cette figure,
Et cet argent fut poli par Germain.
Des Gobelins l'aiguille & la teinture,
Dans ces tapis ſurpaſſent la peinture.
Tous ces objets ſont vingt fois répétés
Dans des trumeaux tout brillans de clartés.
De ce ſallon je vois par la fenêtre,
Dans des jardins, des myrtes en berceaux;
Je vois jaillir les bondiſſantes eaux.
Mais du logis j'entends ſortir le maître,

Un char commode, avec graces orné,
Par deux chevaux rapidement traîné,
Paraît aux yeux une maifon roulante,
Moitié dorée & moitié tranfparente;
Nonchalamment je l'y vois promené:
De deux refforts la liante foupleffe
Sur le pavé le porte avec molleffe.
Il court au bain: les parfums les plus doux
Rendent fa peau plus fraîche & plus polie.
Le plaifir preffe, il vole au rendez-vous,
Chez Camargot, chez Goffin, chez Julie.
Il eft comblé d'amour & de faveurs.
Il faut fe rendre à ce palais magique,
Où les beaux vers, la danfe, la mufique,
L'art de tromper les yeux par les couleurs,
L'art plus heureux de féduire les cœurs,
De cent plaifirs font un plaifir unique.
Il va fiffler quelque opéra nouveau,
Ou, malgré lui, court admirer Rameau.
Allons fouper. Que ces brillans fervices,
Que ces ragoûts ont pour moi de délices!
Qu'un cuifinier eft un mortel divin!
Cloris, Églé me verfent de leur main
D'un vin d'Aï dont la mouffe preffée,
De la bouteille avec force élancée,
Comme un éclair fait voler fon bouchon;
Il part, on rit, il frappe le plafond.
De ce vin frais l'écume pétillante
De nos Français eft l'image brillante.

Le lendemain donne d'autres desirs,
D'autres soupers & de nouveaux plaisirs.

Or maintenant, monsieur du Télémaque,
Vantez-nous bien votre petite Ithaque,
Votre Salente & vos murs malheureux,
Où vos Crétois, tristement vertueux,
Pauvres d'effet, & riches d'abstinence,
Manquent de tout pour avoir l'abondance.
J'admire fort votre style flatteur,
Et votre prose, encor qu'un peu traînante.
Mais, mon ami, je consens de grand cœur
D'être fessé dans vos murs de Salente,
Si je vais là pour chercher mon bonheur.
Et vous, jardin de ce premier bon-homme,
Jardin fameux par le diable & la pomme,
C'est bien en vain que, tristement séduits,
Huet, Calmet, dans leur savante audace,
Du paradis ont recherché la place;
Le paradis terrestre est où je suis.





DÉFENSE DU MONDAIN,

O U

L'APOLOGIE DU LUXE.

A Table hier, par un trifte hafard,
J'étais affis près d'un maître cafard,
Lequel me dit: Vous avez bien la mine
D'aller un jour échauffer la cuifine
De Lucifer; & moi, prédeftiné,
Je rirai bien quand vous ferez damné.—
Damné! comment? pourquoi?— Pour vos folies.
Vous avez dit en vos œuvres non pies,
Dans certain conte en rimes barbouillé,
Qu'au paradis Adam était mouillé,
Lorfqu'il pleuvait fur notre premier père;
Qu'Ève avec lui buvait de belle eau claire;
Qu'ils avaient même, avant d'être déchus,
La peau tannée & les ongles crochus.
Vous avancez, dans votre folle ivreffe,
Prêchant le luxe, & vantant la molleffe,
Qu'il vaut bien mieux, ô blafphêmes maudits!
Vivre à préfent qu'avoir vécu jadis.
Par quoi, mon fils, votre mufe pollue
Sera rôtie, & c'eft chofe conclue.—

Difant ces mots, fon gofier altéré
Humait un vin qui, d'ambre coloré,
Sentait encor la grappe parfumée
Dont fut pour nous la liqueur exprimée.
Un rouge vif enluminait fon teint.

Lors je lui dis: Pour Dieu, monfieur le faint,
Quel eft ce vin? d'où vient-il, je vous prie?
D'où l'avez-vous?— Il vient de Canarie:
C'eft un nectar, un breuvage d'élu;
Dieu nous le donne, & Dieu veut qu'il foit bu.
Et ce café, dont, après cinq fervices,
Votre eftomac goûte encor les délices?—
Par le Seigneur il me fut deftiné.—
Bon. Mais avant que Dieu vous l'ait donné,
Ne faut-il pas que l'humaine induftrie
L'aille ravir aux champs de l'Arabie?
La porcelaine & la frêle beauté
De cet émail à la Chine empâté,
Par mille mains fut pour vous préparée,
Cuite, recuite, & peinte & diaprée;
Cet argent fin, cifelé, godronné,
En plat, en vafe, en foucoupe tourné,
Fut arraché de la terre profonde,
Dans le Potofe, au fein d'un nouveau monde.
Tout l'univers a travaillé pour vous,
Afin qu'en paix, dans votre heureux courroux,
Vous infultiez, pieux atrabilaire,
Au monde entier épuifé pour vous plaire.

O faux dévot, véritable mondain,
Connaiſſez-vous; & dans votre prochain
Ne blâmez plus ce que votre indolence
Souffre chez vous avec tant d'indulgence.
Sachez ſur-tout que le luxe enrichit
Un grand état, s'il en perd un petit.
Cette ſplendeur, cette pompe mondaine,
D'un règne heureux eſt la marque certaine.
Le riche eſt né pour beaucoup dépenſer,
Le pauvre eſt fait pour beaucoup amaſſer.
Dans ces jardins regardez ces caſcades,
L'étonnement & l'amour des Naïades.
Voyez ces flots, dont les napes d'argent
Vont inonder ce marbre blanchiſſant;
Les humbles prés s'abreuvent de cette onde;
La terre en eſt plus belle & plus féconde.
Mais de ces eaux ſi la ſource tarit,
L'herbe eſt ſéchée & la fleur ſe flétrit.
Ainſi l'on voit en Angleterre, en France,
Par cent canaux circuler l'abondance:
Le goût du luxe entre dans tous les rangs;
Le pauvre y vit des vanités des grands;
Et le travail gagé par la molleſſe,
S'ouvre à pas lents la route à la richeſſe.
J'entends d'ici des pédans à rabats,
Triſtes cenſeurs des plaiſirs qu'ils n'ont pas,
Qui, me citant Denis d'Halicarnaſſe,
Dion, Plutarque, & même un peu d'Horace,
Vont criaillant qu'un certain Curius,

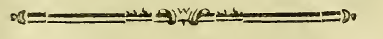
Cincinnatus, & des confuls en *us*,
Béchaient la terre au milieu des alarmes;
Qu'ils maniaient la charrue & les armes;
Et que les blés tenaient à grand honneur
D'être femés par la main d'un vainqueur.
C'eft fort bien dit, mes maîtres; je veux croire
Des vieux Romains la chimérique hiftoire.
Mais, dites-moi, fi les Dieux par hafard
Faifaient combattre Auteuil & Vaugirard,
Faudrait-il pas, au retour de la guerre,
Que le vainqueur vînt labourer fa terre?
L'augufte Rome, avec tout fon orgueil,
Rome jadis était ce qu'eft Auteuil.
Quand ces enfans de Mars & de Sylvie,
Pour quelque pré fignalant leur furie,
De leur village allaient au champ de Mars,
Ils arboraient du foin pour étendards.
Leur Jupiter, au tems du bon roi Tulle,
Était de bois; il fut d'or fous Luculle.
N'allez donc pas, avec fimplicité,
Nommer vertu ce qui fut pauvreté.

Oh que Colbert était un efprit fage!
Certain butor confeillait par ménage,
Qu'on abolît ces travaux précieux,
Des Lyonnais ouvrage induftrieux.
Du confeiller l'abfurde prud'hommie
Eût tout perdu par pure économie;
Mais le miniftre, utile avec éclat,

Sut par le luxe enrichir notre état.
De tous nos arts il agrandit la fource;
Et du midi, du levant & de l'ourfe,
Nos fiers voifins de nos progrès jaloux,
Payaient l'efprit qu'ils admiraient en nous.
Je veux ici vous parler d'un autre homme,
Tel que n'en vit Paris, Pekin, ni Rome;
C'eft Salomon, ce fage fortuné,
Roi philofophe, & Platon couronné,
Qui connut tout, du cèdre jufqu'à l'herbe;
Vit-on jamais un luxe plus fuperbe ?
Il faifait naître, au gré de fes defirs,
L'argent & l'or, mais fur-tout les plaifirs.
Mille beautés fervaient à fon ufage;
Mille ? On le dit; c'eft beaucoup pour un fage.
Qu'on m'en donne une, & c'eft affez pour moi,
Qui n'ai l'honneur d'être fage ni roi.

Parlant ainfi, je vis que les convives
Aimaient affez mes peintures naïves.
Mon doux béat très-peu me répondait,
Riait beaucoup, & beaucoup plus buvait;
Et tout chacun préfent à cette fête,
Fit fon profit de mon difcours honnête.





STANCES.

SI vous voulez que j'aime encore,
Rendez-moi l'âge des amours;
Au crépuſcule de mes jours
Rejoignez, s'il ſe peut, l'aurore.

Des beaux lieux où le Dieu du vin
Avec l'Amour tient ſon empire,
Le tems qui me prend par la main,
M'avertit que je me retire.

De ſon inflexible rigueur
Tirons au moins quelque avantage:
Qui n'a pas l'eſprit de ſon âge,
De ſon âge a tout le malheur.

Laiſſons à la belle jeuneſſe
Ses folâtres emportemens;
Nous ne vivons que deux momens,
Qu'il en ſoit un pour la ſageſſe.

Quoi! pour toujours vous me fuyez,
Tendreſſe, illuſion, folie,
Dons du ciel, qui me conſoliez
Des amertumes de la vie!

On meurt deux fois, je le vois bien :
Cesser d'aimer & d'être aimable,
C'est une mort insupportable ;
Cesser de vivre, ce n'est rien.

Ainsi je déplorais la perte
Des erreurs de mes premiers ans,
Et mon ame aux desirs ouverte
Regrettait ses égaremens.

Du ciel alors daignant descendre,
L'amitié vint à mon secours ;
Elle était peut-être aussi tendre,
Mais moins vive que les amours.

Touché de sa beauté nouvelle,
Et de sa lumière éclairé,
Je la suivis, mais je pleurai
De ne pouvoir plus suivre qu'elle.



LA MORT
DE MADEMOISELLE
LE COUVREUR,
FAMEUSE ACTRICE.

Que vois-je ? quel objet ! Quoi ! ces lèvres charmantes,
Quoi ! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes,
Éprouvent du trépas les livides horreurs !
Mufes, graces, amours, dont elle fut l'image,
O mes Dieux & les fiens ! fecourez votre ouvrage.
Que vois-je? c'en eft fait, je t'embraffe, & tu meurs.
Tu meurs ! on fait déjà cette affreufe nouvelle ;
Tous les cœurs font émus de ma douleur mortelle.
J'entends de tous côtés les beaux arts éperdus
S'écrier en pleurant : Melpomène n'eft plus.
Que direz-vous, race future,
Lorfque vous apprendrez la flétriffante injure
Qu'à ces arts défolés font des hommes cruels ?
Ils privent de la fépulture
Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.
Quand elle était au monde, ils foupiraient pour elle ;
Je les ai vu foumis, autour d'elle empreffés :
Sitôt qu'elle n'eft plus, elle eft donc criminelle !
Elle a charmé le monde, & vous l'en puniffez !

Non, ces bords déformais ne feront plus profanes;
Ils contiennent ta cendre; & ce trifte tombeau,
Honoré par nos chants, confacré par tes manes,
Eft pour nous un temple nouveau.
Voilà mon faint Denis; oui, c'eft là que j'adore
Tes talens, ton efprit, tes graces, tes appas.
Je les aimai vivans, je les encenfe encore,
Malgré les horreurs du trépas,
Malgré l'erreur & les ingrats,
Que feuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.
Ah! verrai-je toujours ma faible nation,
Incertaine en fes vœux, flétrir ce qu'elle admire,
Nos mœurs avec nos loix toujours fe contredire,
Et le Français volage endormi fous l'empire
De la fuperftition?
Quoi! n'eft-ce donc qu'en Angleterre
Que les mortels ofent penfer?
O rivale d'Athène! ô Londre! heureufe terre!
Ainfi que des tyrans, vous avez fu chaffer
Les préjugés honteux, qui vous livraient la guerre.
C'eft là qu'on fait tout dire, & tout récompenfer;
Nul art n'eft méprifé, tout fuccès a fa gloire.
Le vainqueur de Tallard, le fils de la victoire,
Le fublime Dryden, & le fage Addiffon,
Et la charmante Ophils, & l'immortel Newton,
Ont part au temple de mémoire:
Et Le Couvreur à Londre aurait eu des tombeaux
Parmi les beaux efprits, les rois & les héros.
Quiconque a des talens à Londre eft un grand homme.

L'abondance & la liberté
Ont, après deux mille ans, chez vous reſſuſcité
L'eſprit de la Grèce & de Rome.
Des lauriers d'Apollon, dans nos ſtériles champs,
La feuille négligée eſt-elle donc flétrie?
Dieux! pourquoi mon pays n'eſt-il plus la patrie
Et de la gloire & des talens?



A Mlle. GOSSIN,

Qui avait repréſenté avec beaucoup de ſuccès le rôle de Zayre.

Jeune Goſſin, reçois mon tendre hommage,
Reçois mes vers au théatre applaudis,
Protège-les; Zaïre eſt ton ouvrage,
Il eſt à toi, puiſque tu l'embellis.
Ce ſont tes yeux, ces yeux ſi pleins de charmes,
Ta voix touchante, & tes ſons enchanteurs,
Qui du critique ont fait tomber les armes:
Ta ſeule vue adoucit les cenſeurs.
L'illuſion, cette reine des cœurs,
Marche à ta ſuite, inſpire les alarmes,
Les ſentimens, les regrets, les douleurs,
Et le plaiſir de répandre des larmes.

Le Dieu des vers, qu'on allait dédaigner,
Eſt par ta voix aujourd'hui sûr de plaire;
Le Dieu d'amour, à qui tu fus plus chère,
Eſt par tes yeux bien plus sûr de régner.
Entre ces Dieux déſormais tu vas vivre.
Hélas! long-tems je les ſervis tous deux;
Il en eſt un que je n'oſe plus ſuivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux
Qui tous les jours peut te voir & t'entendre,
Que tu reçois avec un ſouris tendre,
Qui voit ſon ſort écrit dans tes beaux yeux,
Qui, pénétré de leurs feux qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'univers,
Parle d'amour, & t'en reparle encore!
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers!

A LA MÊME,

Jouant ALZIRE.

CE n'eſt point moi qu'on applaudit;
C'eſt vous qu'on aime & qu'on admire;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Guſman convertit.

A MLLE. CLAIRON.

LE fublime en tout genre eft le don le plus rare;
C'eft là le vrai phénix; & fagement avare,
La nature a prévu qu'en nos faibles efprits
Le beau, s'il eft commun, doit perdre de fon prix.
La médiocrité couvre la terre entière;
Les mortels ont à peine une foible lumière,
Quelques vertus fans force, & des talens bornés.
S'il eft quelques efprits par le ciel deftinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire,
A franchir des beaux arts la limite ordinaire,
La nature eft alors prodigue en fes préfens;
Elle égale dans eux les vertus aux talens.
Le fouffle du génie & fes fécondes flammes,
N'ont jamais defcendu que dans de nobles ames:
Il faut qu'on en foit digne; & le cœur épuré,
Eft le feul aliment de ce flambeau facré.
Un efprit corrompu ne fut jamais fublime.

Toi, que forma Vénus, & que Minerve anime,
Toi, qui reffufcitas fous mes ruftiques toits
L'Électre de Sophocle aux accens de ta voix,
(Non l'Électre Françaife à la mode foumife,
Pour le galant Itys fi galamment éprife)
Toi, qui peins la nature en ofant l'embellir,
Souveraine d'un art que tu fus ennoblir;

Toi, dont un geste, un mot, m'attendrit & m'enflamme,
Si j'aime tes talens, je respecte ton ame.
L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi,
Les vertus que tu peins, je les retrouve en toi;
Elles sont dans ton cœur : la vertu que j'encense
N'est pas des voluptés la sévère abstinence.
L'amour, ce don du ciel, digne de son auteur,
Des malheureux humains est le consolateur.
Lui-même il fut un Dieu dans les siècles antiques;
On en fait un démon chez nos vils fanatiques :
Très-désintéressé sur ce péché charmant,
J'en parle en philosophe, & non pas en amant.
Une femme sensible, & que l'amour engage,
Quand elle est honnête homme, à mes yeux est un sage.

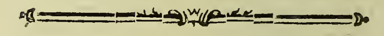
Que ce conteur heureux qui plaisamment chanta
Le démon Belphégor & madame Honesta,
L'Ésope des Français, le maître de la fable,
Ait de la Champmelé vanté la voix aimable,
Ses accens amoureux & ses sons affétés,
Écho des fades airs que Lambert a notés :
Tu n'étais pas alors; on ne pouvait connaître
Cet art qui n'est qu'à toi, cet art que tu fais naître.

Corneille, des Romains peintre majestueux,
T'aurait vue aussi noble, aussi Romaine qu'eux.
Le ciel, pour échauffer les glaces de mon âge,
Le ciel me réservait ce flatteur avantage.

Je ne suis point surpris qu'un sort capricieux
Ait pu mêler quelque ombre à tes jours glorieux.
L'ame qui sait penser n'en est point étonnée ;
Elle s'en affermit, loin d'être consternée :
C'est le creuset du sage ; & son or altéré
En renaît plus brillant, en sort plus épuré.
En tout tems, en tous lieux, le public est injuste ;
Horace s'en plaignait sous l'empire d'Auguste.
La malice, l'orgueil, un indigne desir
D'abaisser des talens qui font notre plaisir,
De flétrir les beaux arts qui consolent la vie ;
Voilà le cœur de l'homme ; il est né pour l'envie.
A l'église, au barreau, dans les camps, dans les cours,
Il est, il fut ingrat, & le sera toujours.

Du siècle que j'ai vu tu sais quelle est la gloire ;
Ce siècle des talens vivra dans la mémoire.
Mais vois à quels dégoûts le sort abandonna
L'auteur d'Iphigénie, & celui de Cinna,
Ce qu'essuya Quinault, ce que souffrit Molière ;
Fénélon dans l'exil terminant sa carrière,
Arnaud qui dut jouir du destin le plus beau,
Arnaud manquant d'asyle, & même de tombeau.
De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre ?
La lumière, il est vrai, commence à se répandre ;
Avec moins de talens on est plus éclairé :
Mais le goût s'est perdu, l'esprit s'est égaré.
Ce siècle ridicule est celui des brochures,
Des chansons, des extraits, & sur-tout des injures ;

La barbarie approche ; Apollon indigné
Quitte les bords heureux où ses loix ont régné ;
Et fuyant à regret son parterre & ses loges,
Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges.



LA VIE

DE PARIS ET DE VERSAILLES.

*ÉPITRE A MADAME DE****

VIVONS pour nous, ma chère Rosalie ;
Que l'amitié, que le sang qui nous lie
Nous tienne lieu du reste des humains ;
Ils sont si sots, si dangereux, si vains !
Ce tourbillon qu'on appelle le monde,
Est si frivole, en tant d'erreurs abonde,
Qu'il n'est permis d'en aimer le fracas
Qu'à l'étourdi qui ne le connaît pas.

Après dîner, l'indolente Glycère
Sort pour sortir, sans avoir rien à faire.
On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où, montant de côté,
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières ;

Chez ſon amie au grand trot elle va,
Monte avec joie, & s'en repent déjà;
L'embraſſe & bâille; & puis lui dit: Madame,
J'apporte ici tout l'ennui de mon ame;
Joignez un peu votre inutilité
A ce fardeau de mon oiſiveté.
Si ce ne ſont ſes paroles expreſſes,
C'en eſt le ſens. Quelques feintes careſſes,
Quelques propos ſur le jeu, ſur le tems,
Sur un ſermon, ſur le prix des rubans,
Ont épuiſé leurs ames excédées.
Elles chantaient déjà, faute d'idées.
Dans le néant leur cœur eſt abſorbé,
Quand dans la chambre entre monſieur l'abbé,
Fade plaiſant, galant, eſcroc & prêtre,
Et du logis pour quelques mois le maître.
Vient à la piſte un fat en manteau noir,
Qui ſe rengorge & ſe lorgne au miroir.
Nos deux pédans ſont tous deux sûrs de plaire.
Un officier arrive, & les fait taire,
Prend la parole, & conte longuement
Ce qu'à Plaiſance eût fait ſon régiment,
Si par malheur on n'eût pas fait retraite.
Il vous le mène au col de la Boquette,
A Nice, au Var, à Digne il le conduit;
Nul ne l'écoute, & le cruel pourſuit.
Arrive Iſis, dévote au maintien triſte,
A l'air fournois. Un petit janſéniſte,
Tout plein d'orgueil & de ſaint Auguſtin,

Entre avec elle en lui ferrant la main.
D'autres oifeaux de différent plumage,
Divers de goût, d'inftinct & de ramage,
En fautillant, font entendre à la fois
Le gazouillis de leurs confufes voix;
Et dans les cris de la folle cohue,
La médifance eft à peine entendue.
Ce chamaillis de cent propos croifés,
Reffemble aux vents l'un à l'autre oppofés.
Un profond calme, un ftupide filence
Succède au bruit de leur impertinence.
Chacun redoute un honnête entretien;
On veut penfer, & l'on ne penfe à rien.
O roi David! ô reffource affurée!
Viens ranimer leur langueur défœuvrée.
Grand roi David, c'eft toi dont les fizains
Fixent l'efprit & le goût des humains.
Sur un tapis dès qu'on te voit paraître,
Noble, bourgeois, clerc, prélat, petit-maître,
Femmes fur-tout, chacun met fon efpoir
Dans tes cartons peints de rouge & de noir:
Leur ame vuide eft du moins amufée
Par l'avarice en plaifir déguifée.
De ces exploits le beau monde occupé,
Quitte à la fin le jeu pour le foupé.
Chaque convive en liberté déploie
A fon voifin fon infipide joie.
L'homme machine, efprit qui tient du corps,
En bien mangeant remonte fes refforts;

Avec le ſang l'ame ſe renouvelle,
Et l'eſtomac gouverne la cervelle.
Ciel! quels propos! Ce pédant du palais
Blâme la guerre, & ſe plaint de la paix.
Ce vieux Créſus, en ſablant du Champagne,
Gémit des maux que ſouffre la campagne;
Et couſu d'or, dans le luxe plongé,
Plaint le pays de tailles ſurchargé.
Monſieur l'abbé vous entame une hiſtoire
Qu'il ne croit point, & qu'il veut faire croire;
On l'interrompt par un propos du jour,
Qu'un autre conte interrompt à ſon tour.
De froids bons mots, des équivoques fades,
Des quolibets & des turlupinades,
Un rire faux que l'on prend pour gaieté,
Font le brillant de la ſociété.
C'eſt donc ainſi, troupe abſurde & frivole;
Que nous uſons de ce tems qui s'envole?
C'eſt donc ainſi que nous perdons des jours
Longs pour les ſots, pour qui penſe ſi courts?
Mais que ferai-je? où fuir loin de moi-même?
Il faut du monde; on le condamne, on l'aime;
On ne peut vivre avec lui, ni ſans lui.
Notre ennemi le plus grand, c'eſt l'ennui.
Tel qui chez ſoi ſe plaint d'un ſort tranquille,
Vole à la cour, dégoûté de la ville.
Si dans Paris chacun parle au haſard,
Dans cette cour on ſe tait avec art,
Et de la joie, ou fauſſe, ou paſſagère,

On n'a pas même une image légère.
Heureux qui peut de ſon maître approcher!
Il n'a plus rien déſormais à chercher.
Mais Jupiter, au fond de l'empirée,
Cache aux mortels ſa préſence adorée;
Il n'eſt permis qu'à quelques demi-Dieux
D'entrer le ſoir au cabinet des cieux.
Faut-il aller, confondu dans la preſſe,
Prier les Dieux de la ſeconde eſpèce,
Qui des mortels font le mal ou le bien?
Comment aimer des gens qui n'aiment rien;
Et qui portés ſur ces rapides ſphères
Que la fortune agite en ſens contraires,
L'eſprit troublé de ce grand mouvement,
N'ont pas le tems d'avoir un ſentiment?
À leur lever, preſſez-vous pour attendre,
Pour leur parler, ſans vous en faire entendre;
Pour obtenir, après trois ans d'oubli,
Dans l'antichambre un refus très-poli.

Non, dites-vous, la cour ni le beau monde
Ne ſont point faits pour celui qui les fronde.
Fuis pour jamais ces puiſſans dangereux,
Fuis les plaiſirs qui ſont trompeurs comme eux.
Bon citoyen, travaille pour la France,
Et du public attends ta récompenſe.
Qui? le public! ce fantôme inconſtant,
Monſtre à cent voix, Cerbère dévorant,
Qui flatte & mord, qui dreſſe par ſottiſe

Une

Une ftatue, & par dégoût la brife ?
Tyran jaloux de quiconque le fert,
Il profana la cendre de Colbert
Et prodiguant l'infolence & l'injure,
Il a flétri la candeur la plus pure.
Il juge, il loue, il condamne au hafard
Toute vertu, tout mérite & tout art.
C'eft lui qu'on vit, de critiques avide,
Déshonorer le chef-d'œuvre d'Armide,
Et pour Judith, Pirame & Régulus,
Abandonner Phèdre & Britannicus;
Lui qui dix ans profcrivit Athalie,
Qui, protecteur d'une fcène avilie,
Frappant des mains, bat à tort, à travers,
Au mauvais fens qui hurle en mauvais vers.
Mais il revient, il répare fa honte,
Le tems l'éclaire, oui; mais la mort plus prompte
Ferme mes yeux dans ce fiècle pervers,
En attendant que les fiens foient ouverts.
Chez nos neveux on me rendra juftice;
Mais, moi vivant, il faut que je jouiffe.
Quand dans la tombe un pauvre homme eft inclus,
Qu'importe un bruit, un nom qu'on n'entend plus?
L'ombre de Pope avec les rois repofe;
Un peuple entier fait fon apothéofe,
Et fon nom vole à l'immortalité;
Quand il vivait il fut perfécuté.
Ah! cachons-nous; paffons avec les fages
Le foir ferein d'un jour mêlé d'orages;

I

Et dérobons à l'œil de l'envieux
Le peu de tems que me laiſſent les Dieux.
Tendre amitié, don du ciel, beauté pure,
Porte un jour doux dans ma retraite obſcure;
Puiſſé-je vivre & mourir dans tes bras,
Loin du méchant qui ne te connaît pas,
Loin du bigot, dont la peur dangereuſe
Corrompt la vie, & rend la mort affreuſe !

LA VANITÉ.

QU'AS-TU, petit bourgeois d'une petite ville ?
Quel accident étrange, en allumant ta bile,
A ſur ton large front répandu la rougeur ?
D'où vient que tes gros yeux pétillent de fureur?
Réponds donc.— L'univers doit venger mes injures;
L'univers me contemple, & les races futures
Contre mes ennemis dépoſeront pour moi.—
L'univers, mon ami, ne penſe point à toi;
L'avenir encor moins. Conduis bien ton ménage;
Divertis-toi, bois, dors, ſois tranquille, ſois ſage.
De quel nuage épais ton crâne eſt offuſqué !
Ah ! j'ai fait un diſcours, & l'on s'en eſt moqué;
Des plaiſans de Paris j'ai ſenti la malice;
Je vais me plaindre au roi qui me rendra juſtice;
Sans doute il punira ces ris audacieux.—
Va, le roi n'a point lu ton diſcours ennuyeux;

Il a trop peu de tems, & trop de foins à prendre,
Son peuple à foulager, fes amis à défendre,
La guerre à foutenir. En un mot, les bourgeois
Doivent très-rarement importuner les rois.
La cour te croira fou: refte chez toi, bon-homme.
Non, je n'y puis tenir; de brocards on m'affomme;
Les *quand*, les *qui*, les *quoi* pleuvant de tous côtés,
Sifflent à mon oreille, en cent lieux répétés.
On méprife à Paris mes chanfons judaïques,
Et mon *Pater* anglais, & mes rimes tragiques,
Et ma profe aux quarante: un tel renverfement
D'un état policé détruit le fondement.
L'intérêt du public fe joint à ma vengeance.
Je prétends des plaifans réprimer la licence.
Pour trouver bons mes vers il faut faire une loi,
Et de ce même pas je vais parler au roi.

Ainfi, nouveau venu fur les rives de Seine,
Tout rempli de lui-même, un pauvre énergumène
De fon plaifant délire amufait les paffans.
Souvent notre amour-propre éteint notre bon fens;
Souvent nous reffemblons aux grenouilles d'Homère,
Implorant à grands cris le fier Dieu de la guerre,
Et les Dieux des enfers, & Bellone & Pallas,
Et les foudres des cieux, pour fe venger des rats.

Voyez dans ce réduit ce craffeux janfénifte,
Des nouvelles du tems infidèle copifte,
Vendant fous le manteau ces mémoires facrés

De bedeaux de paroiſſe, & de clercs tonſurés;
Il penſe fermement, dans ſa ſuperbe extaſe,
Reſſuſciter les tems des combats d'Athanaſe.
Ce petit bel eſprit, orateur du barreau,
Alignant froidement ſes phraſes au cordeau,
Citant mal-à-propos des auteurs qu'il ignore,
Voit voler ſon beau nom du couchant à l'aurore;
Ses flatteurs à dîner l'appellent Cicéron.
Bertier dans ſon collège eſt ſurnommé Varron.
Un vicaire à Chaillot croit que tout homme ſage
Doit penſer dans Pékin comme dans ſon village:
Et la vieille badaude, au fond de ſon quartier,
Dans ſes voiſins badauds voit l'univers entier.

Je ſuis loin de blâmer le ſoin très-légitime
De plaire à ſes égaux, & d'être en leur eſtime.
Un conſeiller du roi, ſur la terre inconnu,
Doit, dans ſon cercle étroit, chez les ſiens bien venu,
Être approuvé du moins de ſes graves confrères;
Mais on ne peut ſouffrir ces bruyans téméraires,
Sur la ſcène du monde ardens à s'étaler.
Veux-tu te faire acteur? on voudra te ſiffler.
Gardons-nous d'imiter ce fou de Diogène,
Qui pouvant chez les ſiens, en bon bourgeois d'Athène.
A l'étude, au plaiſir doucement ſe livrer,
Vécut dans un tonneau, pour ſe faire admirer.
Malheur à tout mortel (& ſur-tout dans notre âge)
Qui ſe fait ſingulier pour être un perſonnage!

Piron ſeul eut raiſon, quand, dans un goût nouveau,
Il fit ce vers heureux, digne de ſon tombeau :
Ci gît qui ne fut rien.... Quoi que l'orgueil en diſe,
Humains, faibles humains, voilà votre deviſe.
Combien de rois, grands Dieux ! jadis ſi révérés,
Dans l'éternel oubli ſont en foule enterrés !
La terre a vu paſſer leur empire & leur trône.
On ne ſait en quel lieu floriſſait Babylone.
Le tombeau d'Alexandre aujourd'hui renverſé,
Avec ſa ville altière a péri diſperſé.
Céſar n'a point d'aſyle où ſon ombre repoſe;
Et l'ami Tonſignan penſe être quelque choſe!



DISCOURS

A MON VAISSEAU.

O Vaiſſeau qui portes mon nom,
Puiſſes-tu, comme moi, réſiſter aux orages!
L'empire de Neptune a vu moins de naufrages
Que le Permeſſe d'Apollon.
Tu vogueras peut-être à ces climats ſauvages
Que Jean-Jacque a vantés dans ſon nouveau jargon;
Va débarquer ſur ces rivages
Patouillet, N. . . . . & Frélon;
A moins qu'aux chantiers de Toulon
Ils ne ſervent le roi noblement & ſans gages.

Mais non, ton ſort t'appelle aux dunes d'Albion;
Tu verras dans les champs qu'arroſe la Tamiſe,
La liberté ſuperbe auprès du trône aſſiſe;
Le chapeau qui la couvre eſt orné de lauriers;
Et, malgré ſes partis, ſa fougue, & ſa licence,
Elle tient dans ſes mains la corne d'abondance,
Et les étendards des guerriers.

Sois certain que Paris ne s'informera guère
Si tu vogues vers Smyrne où l'on vit naître Homère,
Ou ſi ton Breton nautonnier

Te conduit près de Naple, en ce séjour fertile,
Qui fait bien plus de cas du sang de saint Janvier,
Que de la cendre de Virgile.
Ne va point sur le Tibre; il n'est plus de talens,
Plus de héros, plus de grand homme:
Chez ce peuple de conquérans
Il est un pape, & plus de Rome.

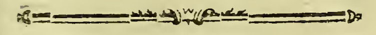
Va plutôt vers ces monts qu'autrefois sépara
Le redoutable fils d'Alcmène,
Qui dompta les lions, sous qui l'hydre expira;
Et qui des cieux jaloux brava toujours la reine;
Tu verras en Espagne un Alcide nouveau,
Vainqueur d'une hydre plus fatale;
Des superstitions déchirant le bandeau,
Plongeant dans la nuit du tombeau,
De l'inquisition la puissance infernale.
Dis-lui qu'il est en France un mortel qui l'égale;
Car tu parles sans doute, ainsi que le vaisseau
Qui transporta dans la Colchide
Les deux gémeaux divins, Jason, Orphée, Alcide;
Baptisé sous mon nom tu parles hardiment:
Que ne diras-tu point des énormes sottises
Que mes chers Français ont commises
Sur l'un & sur l'autre élément!

Tu brûles de partir; attends, demeure, arrête,
Je prétends m'embarquer; attends-moi, je te joins;
Libre de passions, & d'erreurs, & de soins,

J'ai ſu de mon aſyle écarter la tempête ;
Mais dans mes prés fleuris, dans mes ſombres forêts,
Dans l'abondance & dans la paix,
Mon ame eſt encor inquiète :
Des méchans & des ſots je ſuis encor trop près :
Les cris des malheureux percent dans ma retraite ;
Enfin le mauvais goût qui domine aujourd'hui
Déshonore trop ma patrie.
Hier on m'apporta, pour combler mon ennui,
Le Tacite de la Blétrie.
Je n'y tiens point, je pars, & j'ai trop différé.

Ainſi je m'occupais, ſans ſuite & ſans méthode,
De ces penſers divers où j'étais égaré,
Comme tout ſolitaire à lui-même livré,
Ou comme un fou qui fait une ode ;
Quand Minerve tirant les rideaux de mon lit,
Avec l'aube du jour m'apparut & me dit :
Tu trouveras par-tout la même impertinence ;
Les ennuyeux & les pervers
Compoſent ce vaſte univers ;
Le monde eſt fait comme la France.

Je me rendis à la raiſon ;
Et ſans plus m'affliger des ſottiſes du monde,
Je laiſſai mon vaiſſeau fendre le ſein de l'onde,
Et je reſtai dans ma maiſon.



LE RUSSE A PARIS.

DIALOGUE

D'UN PARISIEN ET D'UN RUSSE.



LE PARISIEN.

Vous avez donc franchi les mers hyperborées;
Ces immenſes déſerts, & ces froides contrées,
Où le fils d'Alexis inſtruiſant tous les rois,
A fait naître les arts, & les mœurs, & les loix ?
Pourquoi vous dérober aux ſept aſtres de l'ourſe,
Beaux lieux où nos Français, dans leur ſavante courſe,
Allèrent, de Borée arpentant l'horizon,
Geler auprès du pole applati par Newton;
Et dans ce grand projet utile à cent couronnes,
Avec un quart de cercle enlever deux Laponnes ?
Eſt-ce un pareil deſſein qui vous conduit chez nous ?

LE RUSSE.

Non, je viens m'éclairer, m'inſtruire auprès de vous,
Voir un peuple fameux, l'obſerver & l'entendre.

LE PARISIEN.

Aux bords de l'occident que pouvez-vous apprendre ?
Dans vos vaſtes états vous touchez à la fois
Au pays de Chriſtine, à l'empire Chinois.

Le héros de Narva sentit votre vaillance ;
Le brutal Janissaire a tremblé dans Byzance ;
Les hardis Prussiens ont été terrassés ;
Et vainqueurs en tous lieux, vous en savez assez.

LE RUSSE.

J'ai voulu voir Paris : les fastes de l'histoire
Célèbrent ses plaisirs, & consacrent sa gloire.
Tout mon cœur tressaillit à ces récits pompeux
De vos arts triomphans, de vos aimables jeux.
Quels plaisirs, quand vos jours, marqués par vos conquêtes,
S'embellissaient encor à l'éclat de vos fêtes !
L'étranger admirait dans votre auguste cour
Cent filles de héros conduites par l'amour ;
Ces belles Montbazon, ces Chatillon brillantes,
Ces piquantes Bouillon, ces Nemours si touchantes,
Dansant avec Louis sous des berceaux de fleurs,
Et du Rhin subjugué couronnant les vainqueurs ;
Perrault du Louvre auguste élevant la merveille ;
Le grand Condé pleurant aux vers du grand Corneille ;
Tandis que plus aimable, & plus maître des cœurs,
Racine, d'Henriette exprimant les douleurs,
Et voilant ce beau nom du nom de Bérénice,
Des feux les plus touchans peignoit le sacrifice.

Cependant un Colbert dans vos heureux remparts
Ranimait l'industrie, & rassemblait les arts :

Tous ces arts en triomphe amenaient l'abondance;
Sur cent châteaux ailés les pavillons de France,
Bravant ce peuple altier, complice de Cromwel,
Effrayaient la Tamise & les ports du Texel.

Sans doute les beaux fruits de ces âges illustres,
Accrus par la culture & mûris par vingt lustres,
Sous vos savantes mains ont un nouvel éclat.
Le tems doit augmenter la splendeur de l'état;
Mais je la cherche en vain dans cette ville immense.

LE PARISIEN.

Aujourd'hui l'on étale un peu moins d'opulence.
Nous nous sommes défaits d'un luxe dangereux;
Les esprits sont changés, & les tems sont fâcheux.

LE RUSSE.

Et que vous reste-t-il de vos magnificences?

LE PARISIEN.

Mais...nous avons souvent de belles remontrances;
Et le nom d'Ysabeau sur un papier timbré,
Est dans tous nos périls un secours assuré.

LE RUSSE.

C'est beaucoup: mais enfin quand la riche Angleterre
Épuise ses trésors à vous faire la guerre,
Les papiers d'Ysabeau ne vous suffiront pas;
Il faut des matelots, des vaisseaux, des soldats....

LE PARISIEN.

Nous avons à Paris de plus grandes affaires.

LE RUSSE.

Quoi donc ?

LE PARISIEN.

Jansénius.... la bulle.... ses mystères ;
De deux sages partis les cris & les efforts,
Et des billets sacrés payables chez les morts,
Et des convulsions, & des requisitoires,
Rempliront de nos tems les brillantes histoires.
Le Franc de Tonsignan, par ses divins écrits,
Plus que Palissot même occupe nos esprits ;
Nous quittons & la foire, & l'opéra-comique,
Pour juger de le Franc le style académique.
Le Franc de Tonsignan dit *à tout l'univers*,
Que le roi lit sa prose, & même encor ses vers.
L'univers cependant voit nos apothicaires
Combattre en parlement les jésuites leurs frères ;
Car chacun vend sa drogue, & croit sur son pallier
Fixer, comme le Franc, les yeux du monde entier.
Que dit-on dans Moscou de ces nobles querelles ?

LE RUSSE.

En aucun lieu du monde on ne m'a parlé d'elles.
Le Nord, la Germanie, où j'ai porté mes pas,
Ne savent pas un mot de ces fameux débats.

LE PARISIEN.

Quoi ! du clergé Français la gazette prudente
Cet ouvrage immortel que le pur zèle enfante,

Le journal du Chrétien, le journal de Trévoux,
N'ont point paſſé les mers, & volé juſqu'à vous?

LE RUSSE.

Non.

LE PARISIEN.

Quoi? vous ignorez des mérites ſi rares?

LE RUSSE.

Nous n'en avons jamais rien appris.

LE PARISIEN.

Les barbares!
Hélas! en leur faveur mon eſprit abuſé
Avait cru que le Nord était civiliſé.

LE RUSSE.

Je viens pour me former ſur les bords de la Seine;
C'eſt un Scythe groſſier voyageant dans Athène,
Qui vous conjure ici, timide & curieux,
De diſſiper la nuit qui couvre encor ſes yeux.
Les modernes talens que je cherche à connaître,
Devant un étranger craignent-ils de paraître?
Le cigne de Cambrai, l'aigle brillant de Meaux,
Dans ce tems éclairé n'ont-ils pas des égaux?
Leurs diſciples nourris de leur vaſte ſcience,
N'ont-ils pas hérité de leur noble éloquence?

LE PARISIEN.

Oui, le flambeau divin qu'ils avaient allumé,
Brille d'un nouveau feu, loin d'être conſumé.
Nous avons parmi nous des pères de l'égliſe,

LE RUSSE.

Nommez-moi donc les ſaints que le ciel favoriſe.

LE PARISIEN.

Maître Abraham Chaumeix, Hayet le récollet,
Et Bertier le jéſuite, & le diacre Trublet,
Et le doux Caveirac, & Nonotte, & tant d'autres;
Ils ſont tous parmi nous ce qu'étaient les Apôtres
Avant qu'un feu divin fût deſcendu ſur eux:
De leur ſiècle profane inſtructeurs généreux,
Cachant de leur ſavoir la plus grande partie,
Écrivant ſans eſprit par pure modeſtie,
Et par piété même ennuyant les lecteurs.

LE RUSSE.

Je n'ai point encor lu ces ſolides auteurs,
Il faut que je vous faſſe un aveu condamnable.
Je voudrais qu'à l'utile on joignît l'agréable;
J'aime à voir le bon ſens ſous le maſque des ris;
Et c'eſt pour m'égayer que je viens à Paris.
Ce peintre ingénieux de la nature humaine,
Qui fit voir en riant la raiſon ſur la ſcène,
Par ceux qui l'ont ſuivi ſerait-il éclipſé?

LE PARISIEN.

Vous parlez de Molière? oh! ſon règne eſt paſſé;
Le ſiècle eſt bien plus fin; notre ſcène épurée,
Du vrai beau qu'on cherchait eſt enfin décorée.
Nous avons les *remparts*, nous avons *Ramponneau*;
Au lieu du Miſanthrope, on voit Jacques Rouſſeau,

Qui, marchant sur ses mains, & mangeant sa laitue,
Donne un plaisir bien noble au public qui le hue.
Voilà nos grands travaux, nos beaux arts, nos succès,
Et l'honneur éternel de l'empire français.
A ce brillant tableau connaissez ma patrie.

LE RUSSE.

Je vois dans vos propos un peu de raillerie;
Je vous entends assez; mais parlons sans détour;
Votre nuit est venue après le plus beau jour.
Il en est des talens comme de la finance;
La disette aujourd'hui succède à l'abondance.
Tout se corrompt un peu, si je vous ai compris.
Mais n'est-il rien d'illustre au moins dans vos débris?
Minerve de ces lieux serait-elle bannie?
Parmi cent beaux esprits n'est-il plus de génie?

LE PARISIEN.

Un génie! Ah! grand Dieu, puisqu'il faut m'expliquer,
S'il en paraissait un que l'on pût remarquer,
Tant de témérité serait bientôt punie.
Non, je ne le tiens pas assuré de sa vie.
Les Bertier, les Chaumeix, & jusques aux Frérons,
Déjà de l'imposture embouchent les clairons.
L'hypocrite sourit, l'énergumène aboie;
Les chiens de saint Médard s'élancent sur leur proie;
Un petit magistrat à peine émancipé,
Un pédant sans honneur à Bissêtre échappé,
S'il a du bel esprit la jalouse manie,
Intrigue, parle, écrit, dénonce, calomnie,

En crimes odieux travestit les vertus;
Tous les traits sont lancés, tous les rets sont tendus.
On cabale à la cour, on ameute, on excite
Ces petits protecteurs sans place & sans mérite,
Ennemis des talens, des arts, des gens de bien,
Qui se sont faits dévots, de peur de n'être rien.
N'osant parler au roi qui hait la médisance,
Et craignant de ses yeux la sage vigilance,
Ces oiseaux de la nuit rassemblés dans leurs trous,
Exhalent les poisons de leur orgueil jaloux.
Poursuivons, disent-ils, tout citoyen qui pense.
Un génie ! il aurait cet excès d'insolence !
Il n'a pas demandé notre protection !
Sans doute il est sans mœurs & sans religion.
Il dit que dans les cœurs Dieu s'est gravé lui-même;
Qu'il n'est point implacable, & qu'il suffit qu'on l'aime.
Dans le fond de son ame il se rit des Fantins,
De Marie à la Coque, & de la Fleur des Saints.
Aux erreurs indulgent, & sensible aux misères,
Il a dit, on le sait, que les humains sont frères;
Et dans un doute affreux lâchement obstiné,
Il n'osa convenir que Newton fût damné.
Le brûler est une œuvre & sage & méritoire.
Ainsi parle à loisir ce digne consistoire.
Des vieilles, à ces mots, au ciel levant les yeux,
Demandent des fagots pour cet homme odieux;
Et des petits péchés commis dans leur jeune âge,
Elles font pénitence en opprimant un sage,

LE RUSSE.

Hélas ! ce que j'apprends de votre nation,
Me remplit de douleur & de compaſſion.

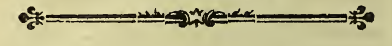
LE PARISIEN.

J'ai dit la vérité ; vous la vouliez ſans feinte.
Mais n'imaginez pas que, triſtement éteinte,
La raiſon ſans retour abandonne Paris ;
Il eſt des cœurs bien faits, il eſt de bons eſprits,
Qui peuvent, des erreurs où je la vois livrée,
Ramener au droit ſens la patrie égarée.
Les aimables Français ſont bientôt corrigés.

LE RUSSE.

Adieu, je reviendrai, quand ils ſeront changés.





LES CHEVAUX ET LES ANES ;

OU

ÉTRENNES AUX SOTS.

Par M. le Chevalier DE *M....*RE *, Cornette de Cavalerie , & en cette qualité ennemi juré des Anes. A Paris , le 1 Janvier 1761.*

A Ces beaux jeux inventés dans la Grèce ;
Combats d'efprit , ou de force , ou d'adreffe ;
Jeux folemnels , école des héros ,
Un gros Thébain , qui fe nommait Bathos ,
Affez connu par fa craffe ignorance ,
Par fa léfine & fon impertinence ,
D'ambition tout comme un autre épris ,
Voulut paraître , & prétendit aux prix.
C'était la courfe. Un beau cheval de Thrace ;
Aux crins flottans , à l'œil brillant d'audace ,
Vif & docile , & léger à la main ,
Vint préfenter fon dos à mon vilain.
Il demandait des houffes , des aigrettes ,
Un beau harnois , de l'or fur fes boffettes.
Le bon Bathos quelque tems marchanda ,
Un certain âne alors fe préfenta.

L'âne difait : Mieux que lui je fais braire,
Et vous verrez que je fais mieux courir;
Pour des chardons je m'offre à vous fervir:
Préférez-moi. Mon Bathos le préfère.
Sûr du triomphe, il fort de la maifon.
Voilà Bathos monté fur fon grifon.
Il veut courir. La Grèce était railleufe.
Plus l'affemblée était belle & nombreufe,
Plus on fifflait : les Bathos en ce tems
N'impofaient pas filence aux bons plaifans.

Profitez bien de cette belle hiftoire,
Vous qui fuivez les fentiers de la gloire;
Vous qui briguez ou donnez des lauriers,
Diftinguez bien les ânes des courfiers.
En tout état, & dans toute fcience,
Vous avez vu plus d'un Bathos en France;
Et plus d'un âne a mangé quelquefois
Au ratelier des courfiers de nos rois.

L'abbé Dubois, fameux par fa veffie,
Mit fur fon front très-atteint de folie,
La même mitre, hélas! qui décora
Ce Fénélon que l'Europe admira.
Au Cicéron des oraifons funèbres,
Sublime auteur de tant d'écrits célèbres,
Qui fuccéda dans l'emploi glorieux
De cultiver l'efprit des demi-dieux?
Un théatin, un Boyer. Mais qu'importe,

Quand l'arbre eſt beau, quand ſa sève eſt bien forte,
Qu'il ſoit taillé par Benigne ou Boyer?
De très-bons fruits viennent ſans jardinier.

C'eſt dans Paris, dans notre immenſe ville,
En grands eſprits, en ſots toujours fertile,
Mes chers amis, qu'il faut bien nous garder
Des charlatans qui viennent l'inonder.
Les vrais talens ſe taiſent ou s'enfuient,
Découragés des dégoûts qu'ils eſſuient:
Les faux talens ſont hardis, effrontés,
Souples, adroits, & jamais rebutés.
Que de frélons vont pillant les abeilles!
Que de Pradon s'érigent en Corneilles!
Que de Gauchat ſemblent des Maſſillon!
Que de le Dain ſuccèdent aux Bignon!
Virgile meurt, Bavius le remplace.
Après Lulli nous avons vu Colaſſe.
Après le Brun, Coypel obtint l'emploi
De premier peintre, ou barbouilleur du roi.
Ah! mon ami, malgré ta ſuffiſance,
Tu n'étais pas premier peintre de France.
Le lourd Crevier, pédant craſſeux & vain,
Prend hardiment la place de Rollin;
Comme un valet prend l'habit de ſon maître.
Que voulez-vous? chacun cherche à paraître.

C'eſt un plaiſir de voir ces poliſſons,
Qui du bon goût nous donnent des leçons;

Ces étourdis calculant en finance ;
Et ces bourgeois qui gouvernent la France ;
Et ces gredins qui, d'un air magiſtral,
Pour quinze ſous griffonnant un journal,
Journal chrétien, connu par ſa ſottiſe,
Vont ſe quarrant en princes de l'égliſe ;
Et ces faquins qui d'un ton familier
Parlent au roi du haut de leur grenier.

Nul à Paris ne ſe tient dans ſa ſphère,
Dans ſon métier, ni dans ſon caractère ;
Et parmi ceux qui briguent quelque nom,
Ou quelque honneur, ou quelque penſion,
Qui des dévots affectent la grimace,
L'abbé la Coſte eſt le ſeul à ſa place.

Le roi, dit-on, bannira ces abus ;
Il le voudrait, ſes ſoins ſont ſuperflus.
Il ne peut dire en un arrêt en forme :
Impertinens, je veux qu'on ſe réforme ;
Que le journal de Trévoux ſoit meilleur,
Guion moins plat, Moreau plus fin railleur,
La cour enjoint à Jacque hétérodoxe,
De courir moins après le paradoxe ;
Je lui défends de jamais dénigrer
Des arts charmans qui peuvent l'honorer.
Je veux, j'entends que ſous mon règne auguſte
Tout bon Français ait l'eſprit ſage & juſte ;
Que nul robin ne ſoit préſomptueux,

Nul moine fier, nul avocat verbeux.
Oui le rapport, dans mon conseil, j'ordonne
Que la raison s'introduise en Sorbonne;
Que tout auteur sache me réjouir,
Ou m'éclairer; car tel est mon plaisir.

Un tel édit serait plus inutile
Que les sermons prêchés par la Neuville;
Donc on aurait grande obligation
A qui pourrait par exhortation,
Par vers heureux, & par douce éloquence,
Porter nos gens à moins d'extravagance,
Admonêter par nom & par surnom
Ces ennemis jurés de la raison.
On pourrait dire aux malins molinistes,
A leurs rivaux les rudes jansénistes,
Aux gens du greffe, aux universités,
Aux faux dévots d'honnêtes vérités.
Je les dirai, n'en soyez point en peine;
Chacun de vous obtiendra son étrenne.
Messieurs les sots, je dois en bon chrétien
Vous fesser tous, car c'est pour votre bien.

FIN.

TABLE

Des Pièces contenues dans ce Volume.

Fin de la Table.

